This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

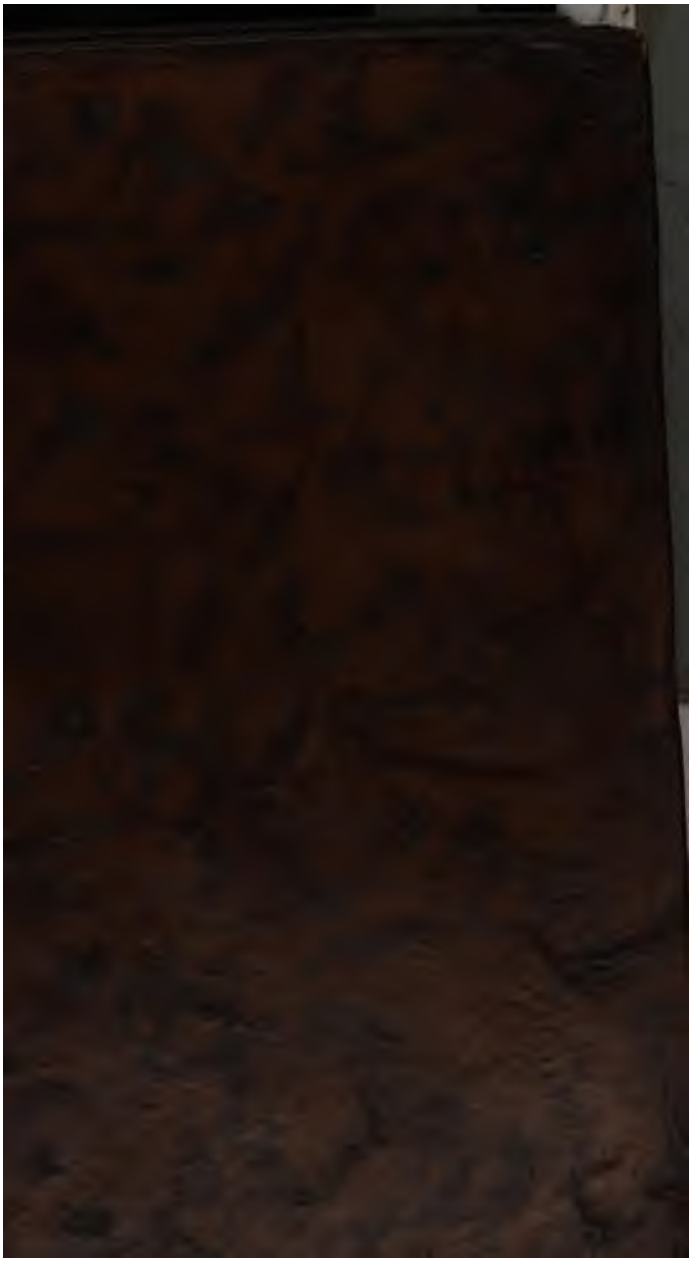
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Vet. Fr. II A. 942

ZAHAROFF
FUND

Bought from Aspin

[De La Porte (J.)]

LE

PORTE-FEUILLE

D'UN HOMME DE GOUT.

Tome II.

LE

PORTE-FEUILLE

D'UN HOMME DE GOUT,

OU

L'ESPRIT

DE NOS MEILLEURS POËTES.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM;

& ſe trouve A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue ſaint Severin.

M DCC LXV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 OCT 1971
OF OXFORD
LIBRARY

LE

PORTE-FEUILLE

D'UN HOMME DE GOUT,

OU

L'ESPRIT

DE NOS MEILLEURS POËTES.

PIÉCES ANACRÉONTIQUES.

La Rose.

MIgnone, allons voir ſi la roſe
Qui ce matin avoit deſcloſe
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu, ceſte veſprée,
Les plis de ſa robe pourprée
Et ſon teint au voſtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'eſpace,
Mignone, elle a deſſus la place,
Las ! las ! ſes beautés laiſſé cheoir !

O vraiment marâtre Nature,
Puiſqu'une telle fleur ne dure
Que du matin juſques au ſoir.

Donc, ſi vous me croyez, Mignone,
Tandis que votre âge fleurone
En ſa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeuneſſe;
Comme à ceſte fleur, la vieilleſſe
Fera ternir voſtre beauté.

RONSARD.

LE CULTE DU BUVEUR.

De tous les Dieux que la Fable
A mis dans ſon Panthéon,
Il n'en eſt qu'un véritable
Qui ſoit digne de ce nom.
C'eſt Bacchus que je veux dire.
Pour les autres Immortels,
Je crois qu'un Buveur peut rire
Juſqu'aux pieds de leurs autels.

Auſſi-tôt que la lumiere
A redoré nos côteaux,
Je commence ma carriere
Par viſiter mes tonneaux;
Ravi de revoir l'Aurore,
Le verre en main, je lui dis:
Voit-on ſur la rive More
Plus qu'à mon nez de rubis?

Le plus grand Roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclaroit la guerre,
Ne m'épouvanteroit pas.
A table rien ne m'étonne ;
Et je pense, quand je boi,
Si le grand Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour étant yvre
La mort arrêtoit mes pas,
Je ne voudrois point revivre
Pour changer ce doux trépas.
Je m'en irois dans l'Averne
Faire enyvrer Alecton,
Et bâtir une taverne
Dans le manoir de Pluton.

Par ce nectar délectable
Les Démons étant vaincus,
Je ferois chanter au Diable
Les louanges de Bacchus.
J'appaiserois de Tantale
La vive altération ;
Et passant l'onde infernale,
Je ferois boire Ixion.

Au bout de ma quarantaine,
Cent Ivrognes m'ont promis,
De venir, la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis ;

Pour me faire une hécatombe
Qui ſignale mon deſtin,
Ils arroſeront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphire
Qu'on ne faſſe mon tombeau ;
Je ne veux, pour tout écrire,
Que le contour d'un tonneau ;
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces Vers alentour :
Ci gît le plus grand Ivrogne
Qui jamais ait vu le jour.

Maître ADAM.

L'AMOUR MOUILLÉ.

J'étois couché mollement ;
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit.
Le vent, le froid & l'orage
Contre l'enfant faiſoient rage.
Ouvrez, dit-il, je ſuis nu.
Moi, charitable & bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il ſe nomme.

Je te le dirai tantôt,
Répartit-il ; car il faut
Qu'auparavant je m'eſſuie.
J'allume auſſi-tôt du feu,
Lui, regarde ſi la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc, dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe ; & dans moi-même
Je dis : Pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? c'eſt un enfant ;
Ma défiance eſt extrême.
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu ſecoué
Les piéces de ſon armure
Et ſa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène
Et de l'Amour ; c'eſt mon nom.
Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon !
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ?
L'Amour fit une gambade,
Et le petit ſcélérat
Me dit : Pauvre camarade,

Mon arc eſt en bon état ;
Mais ton cœur eſt bien malade.

LA FONTAINE.

LE RACCOMMODEMENT.

TIRCIS.

QUAND tes beaux yeux me trouverent aimable,
Quand tes faveurs étoient toutes pour moi,
A mon bonheur rien n'étoit comparable ;
J'étois, Iris, plus heureux que le Roi.

IRIS.

Leger Tircis, que ta plainte eſt cruelle !
Ne me dis point que j'ai manqué de foi.
Quand je croyois ta paſſion fidelle,
J'étois encor plus heureuſe que toi.

TIRCIS.

Le luth, la voix, la beauté de Silvie
Font aujourd'hui ma joie & mes amours ;
Et je voudrois, pour allonger ſa vie,
Finir la mienne au plus beau de mes jours.

IRIS.

Le beau Daphnis m'aime avecque tendreſſe,
Et pour Daphnis mon cœur n'eſt pas cruel ;
Mon cher Amant ſçait bien que ſa Maîtreſſe
Mourroit cent fois pour le rendre immortel.

TIRCIS.

Trève d'aigreur : moi-même je me blâme
De perdre un tems propre à faire la paix.
Si je pouvois régner ſeul en ton ame,
Tu me ſerois plus chere que jamais.

IRIS.

Bien que tu ſois inconſtant & colere,
Et que Daphnis ait de quoi me charmer,
Ingrat Amant, prends le ſoin de me plaire,
Je ſuis encor toute prête à t'aimer.

CHARLEVAL.

L'INDIFFERENTE.

LAS ! on voit trop, ô charmante Amaſie,
Le noir complot contre vous concerté,
Lorſqu'en naiſſant vous parutes ſaiſie
Des dons d'eſprit, de grace, de beauté ;
Minerve obtint (voyez la jalouſie)
Qu'auriez autant d'inſenſibilité.

Voyez auſſi la belle récompenſe
De qui vous ſert avec un ſoin jaloux ;
Égalité, fille d'indifférence,
Eſt le retour dont vous les payez tous.
Le moindre trait de douce préférence,
On l'étudie, on ne le voit en vous.

Sur vos penchans, non rien ne les éclaire ;

Rien n'eſt pour vous rebutant ni flateur ;
Soins ingénus, ou parés du myſtere,
Payés ne ſont d'accueil ni de rigueur ;
On n'obtient pas même de vous déplaire ;
Y parvenir ſeroit une faveur.

Il va ceſſer de ſe cacher encore
Ce doux ſecret, tout pénible à céler ;
Ne vous bleſſez de ſa façon d'éclore,
Sous le reſpect il ſçaura ſe voiler.
Apprenez donc qu'un cœur qui vous adore,
Vous le dit plus, moins il oſe parler.

Le même.

LEÇON D'AMOUR.

ARRÊTEZ, jeune Bergère,
Je ſuis un Amant ſincère.
Un Amant vous fait-il peur ?
Je n'ai qu'un mot à vous dire ;
Et tout ce que je deſire,
C'eſt de vous tirer d'erreur.

Le tems vous pourſuit ſans ceſſe ;
L'éclat de votre jeuneſſe
Sera bientôt effacé ;
Le tems détruit toutes choſes ;
Et l'on ne voit plus de roſes,
Quand le printems eſt paſſé.

Les plus ſombres nuits finiſſent;
Leurs ombres s'évanouiſſent
Et rendent bientôt le jour;
Mais quand l'aimable jeuneſſe
A fait place à la vieilleſſe,
Elle ignore ſon retour.

L'éclat des fleurs naturelles
Fait l'ornement de nos Belles;
On priſe leur nouveauté;
Mais, au bout d'une journée,
Cette heureuſe deſtinée
Finit avec leut beauté.

Vos attraits, belle Silvie,
Ne mettront point votre vie
Hors des atteintes du ſort.
Il vous promene ſans ceſſe
Du bel âge à la vieilleſſe,
De la vieilleſſe à la mort.

Ainſi ſoyez moins volage
Et puiſqu'avec le bel âge
Le plaiſir paſſe & s'enfuit,
Quittez votre indifférence.
La nuit à grands pas s'avance;
Profitez du jour qui luit.

Un peu de tendre folie
Fait d'une fille jolie
Le plaiſir & le bonheur;

Et dans le déclin de l'âge,
Un dehors fier & ſauvage
Lui rend la gloire & l'honneur.

Par cette leçon fidelle,
Tircis preſſoit une belle
D'avoir pitié de ſon mal;
Son diſcours la rendit ſage;
Mais elle n'en fit uſage
Qu'au profit de ſon rival.

ROUSSEAU.

RETRAITE D'UN AMANT.

SI vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours:
Au crépuſcule de mes jours
Rejoignez, s'il ſe peut, l'aurore.

Des beaux lieu où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient ſon empire,
Le tems qui me prend par la main
M'avertit que je me retire.

Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe;
Le plaiſir & les agrémens
Sont faits pour la belle jeuneſſe.

Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendreſſe, illuſion, folie?

Dons du Ciel, qui me conſoliez
Des amertumes de la vie ?

On meurt deux fois, je le vois bien ;
Ceſſer de plaire & d'être aimable,
C'eſt une mort inſupportable ;
Ceſſer de vivre, ce n'eſt rien.

Ainſi je déplorois la perte
Des erreurs de mes premiers ans ;
Et mon ame, aux deſirs ouverte,
Rappelloit ſes enchantemens.

Du Ciel alors daignant deſcendre,
L'Amitié vint à mon ſecours ;
Elle étoit plus douce, auſſi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de ſa beauté nouvelle,
Et par ſa lumiere éclairé,
Je la ſuivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus ſuivre qu'elle.

VOLTAIRE.

LA FANTAISIE.

ELLE m'aima, cette belle Aſpaſie,
Et bien en moi trouva tendre retour.
Elle m'aima ; ce fut ſa fantaiſie ;
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Le jour d'après, cette belle Aſpaſie
Entend Myrtil chanter l'hymne d'amour;
Elle l'aima, ce fut ſa fantaiſie;
Et celle-là ne lui dura qu'un jour.

Toujours aimant, cette belle Aſpaſie
A pris, quitté nos Bergers tour-à-tour.
Ils ſont fâchés; mais je la remercie.
Las! elle fait paſſer un ſi beau jour.

Pour ramener une belle Aſpaſie,
C'eſt grand abus de montrer du courroux;
Si réclamez ſa douce fantaiſie,
Elle dira: Que ne l'inſpirez-vous?

J'ai vu depuis cette belle Aſpaſie;
La couronnant de roſes, je lui dis:
Quand reviendra la douce fantaiſie?
Car ce jour-là, c'eſt le jour où je vis.

Lors j'apperçus cette belle Aſpaſie;
Qu'un doux ſouris coloroit ſes attraits!
Elle reprit ſa douce fantaiſie,
Et me donna même le jour d'après.

Amans quittés d'une belle Aſpaſie,
Ayez près d'elle un modeſte maintien;
Ne prétendez gêner ſa fantaiſie.
Qui plaît, eſt Roi; qui ne plaît plus, n'eſt rien.

MONCRIF.

La bonne Amie.

Qui par fortune trouvera
Nymphes dans la prairie,
Celle qui tant plus lui plaira,
Tenez, c'eſt bien ma mie.
Si quelqu'une vient à danſer
Et d'une grace telle,
Qu'elle ne fait les fleurs verſer,
Hé bien, c'eſt encore elle.

Si quelqu'un dit, avec ſerment,
Je donnerois ma vie,
Pour être aimé rien qu'un moment,
Tenez, c'eſt de ma mie.
Si quelque autre ſuit ſans eſpoir
La Nymphe qu'il adore,
Content du charme de la voir;
Hé bien, c'eſt elle encore.

Eglé vint aux jeux de Cérès,
Et fut d'abord ſuivie;
Eglé revint le jour d'après;
On ne vit que ma mie.
Si quelque Nymphe a le crédit
D'être toujours nouvelle
A vos yeux comme à votre eſprit,
Tenez, c'eſt toujours elle.

L'autre matin, ſous ces buiſſons,
Une Nymphe jolie
Me dit : J'aime tant vos chanſons ;
Je dis : C'eſt pour ma Mie.
Pour célébrer ſes doux attraits,
Fait-on chanſon nouvelle ?
En y ſongeant, l'inſtant d'après,
On chante encor pour elle.

Je lui ſçais maint adorateur,
Et n'en ai jalouſie.
Amour a mis tout mon bonheur
Dans celui de ma Mie.
Que ſerviroit de m'allarmer ?
La choſe eſt naturelle :
Amour l'a faite pour charmer,
Et nous pour n'aimer qu'elle.

Prendre ainſi le doux nom d'Amant,
Flatte ma fantaiſie.
Elle me plaît uniquement ;
Je l'appelle ma Mie.
Mais ſi j'étois la Déité
Qui la forma ſi belle,
Je croirois n'avoir mérité
Que d'être enchanté d'elle.

Le même.

LA ROSE,

ODE

A Thémire.

TENDRE fruit des pleurs de l'Aurore,
Toi, dont Zéphire va jouir;
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je ? hélas ! crains de paroître;
Différe un moment de t'ouvrir :
L'inſtant qui doit te faire naître,
Eſt celui qui doit te flétrir.

Thémire eſt une fleur nouvelle
Qui ſubira la même loi;
Roſe, tu dois briller comme elle;
Elle doit paſſer comme toi.

Quitte cette tige épineuſe;
Va l'embellir de tes couleurs;
Tu dois être la plus heureuſe
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs ſur le ſein de Thémire,
Qu'il ſoit ton trône & ton tombeau;
Jaloux de ton ſort, je n'aſpire
Qu'au bonheur d'un trépas ſi beau.

Suis la main qui va te conduire
Du côté que tu dois pencher:

Éclate à nos yeux ſans leur nuire;
Pare ſon ſein ſans le cacher.

Mais ſi quelqu'autre main s'avance,
Si quelqu'amant eſt mon égal,
Emporte avec toi ma vengeance;
Garde une épine à mon rival.

Tu vivras plus d'un jour peut-être,
Sur l'autel que tu dois parer.
Un ſoupir t'y fera renaître.....
Si Thémire peut ſoupirer!

Fais-lui ſentir, par mes alarmes,
Le prix du plus grand de ſes biens:
En voyant expirer tes charmes,
Qu'elle apprenne à jouir des ſiens.

BERNARD.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

AMOUR ſeul en un boſquet,
Vit une roſe vermeille;
Une abeille y repoſoit;
Il ne vit point cette abeille;
Il y touche, elle s'éveille;
Pouſſe ſon dard, & ſoudain
Le punit de ſon larcin.
Cupidon ſe déſeſpere,
Et court en pleurs à ſa mere

Lui raconter ſes malheurs :
Je ſuis perdu ; je me meurs !
D'un petit ſerpent qui vole
La piquûre me déſole ;
Je ſuccombe à mes douleurs.
Vénus ainſi le conſole :
Mon fils, ſi de tels regrets
Sont l'effet d'une piquûre ;
Quels maux penſes-tu qu'endure
Un cœur percé de tes traits ?

POINSINET.

ODE.

LES SOUHAITS.

De la fille de Tantale
La Fable a fait un rocher ;
De l'Amante de Céphale,
Le mari devint cigale ;
Moi, je voudrois me cacher
Sous quelque forme amoureuſe.
Que n'eſt-il en mon pouvoir
D'être cette glace heureuſe
Où vous aimez à vous voir ?
Cette lyre harmonieuſe,
Qui vous plaît par ſes accords ;
Cette onde voluptueuſe,
Qui baigne votre beau corps ;
Ou cette robe envieuſe

Qui couvre tant de tréſors ?
Ruban, je releverois
Votre écharpe ou votre treſſe ;
Écharpe, je preſſerois
Votre gorge enchantereſſe.
Perle, je vous ornerois ;
Fleur, je naîtrois ſur vos traces ;
Cothurne, au moins je ſerois
Foulé par le pied des Graces.

Le même.

PORTRAIT D'UNE MAITRESSE.

Accours, Peintre ingénieux,
Dont Rhode aujourd'hui ſe vante :
Peintre habile, offre à mes yeux
Mon Amaryllis abſente !
Peins ſes attraits tels qu'ils ſont,
Ou tels qu'étoient ceux d'Helène.
Peins l'yvoire de ſon front
Et ſes longs cheveux d'ébène.
Que l'arc de ſes beaux ſourcils,
Avec grace ſe ſépare ;
Et que par un fonds de lys
L'intervalle ſe répare.
Mais comment peindre ſes yeux ?
Peins-y tout l'éclat des cieux.
Des ombres de ſa paupière
Fais ſortir cette lumière,

Ce feu, cet azur divin.
Tel ſon regard doit ſe rendre,
Vénus même l'a moins tendre;
Minerve l'a moins ſerein.
Que ſa gorge, dont l'image,
Suffit pour me rendre heureux,
Par un divorce amoureux
Se ſoutienne & ſe partage.
Que la pourpre unie à l'or
Étincelle ſur ſa robe,
Et ſemble ajoûter encor
Aux appas qu'elle dérobe.
Mais, quels traits & quels accens!
O de l'art effort ſuprême!
Amaryllis, c'eſt vous-même
Que je vois & que j'entends.

La même.

LE CHOIX RAISONNABLE.

C'EST l'amour qui me fait écrire,
C'eſt l'amour qui me fait parler;
Il eſt juſte que qui m'inſpire
De ſes dons aime à me combler.

L'autre jour cet aimable maître,
Avec un ſourire charmant,
Me dit: Je voudrois reconnoître
Ton zèle & ton attachement.

Choisis de mon aile volage,
Ou de mon flambeau radieux.
Que mon carquois soit ton partage,
Ou mets mon bandeau sur tes yeux.

Garde, amour, ton aile légère.
Ah ! loin de vouloir voltiger,
Qu'un nouveau nœud à ma Glicère,
S'il se peut, vienne m'engager.

Ton flambeau me seroit contraire :
Doit-on éclairer le plaisir ?
Vu de trop près, il sçait moins plaire,
Et satisfait moins le desir.

De ton carquois ferois-je usage ?
Eh ! quels traits aurois-je à lancer ?
Glicère accepte mon hommage ;
Je n'ai plus de cœur à blesser.

Mais si l'erreur est nécessaire,
S'il faut écarter ton flambeau,
Mon choix est fait : Dieu de Cythère,
Daigne me donner ton bandeau.

D'ARNAUD.

CONSEIL D'AIMER.

Au bord d'un clair ruiſſeau
Une jeune Bergere,
Dans ſa courſe legere
Regardoit couler l'eau.
Ainſi paſſent les jours,
Dit-elle, du bel âge;
Et pour en faire uſage,
Donnons-les aux amours.

Eſclaves des deſirs,
Il ne faut point attendre
Qu'on ne puiſſe plus prendre
Les amoureux plaiſirs.
Laiſſons-nous enflammer
Pendant notre jeuneſſe;
Lorſque ſon ardeur ceſſe,
Il n'eſt plus tems d'aimer.

Hélas! comme le tems,
L'amour porte des aîles.
Tous les deux peu fidèles,
Tous les deux ſéduiſans,
On ne peut arrêter
Leur faveur paſſagere;
Et leur humeur legere
Nous dit d'en profiter.

Sans retour, ſans reflux,
Quand l'onde fugitive
A quitté cette rive,
Elle n'y revient plus.
Les charmes, les appas
Suivent les mêmes traces;
On ne voit point les Graces
Retourner ſur leurs pas.

Rien ne fut fait en vain;
Tout agit, tout deſire.
Aimer & ſe le dire,
C'eſt remplir ſon deſtin.
L'aurore eſt pour le jour,
Le ſoleil pour le monde,
Le rivage pour l'onde,
Notre cœur pour l'amour.

L'AMANT CONSTANT.

IRIS, Thémire & Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle ſi tendrement;
Mon cœur eſt ſi foible & ſi tendre,
Que je croyois, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un ſourire engageant & doux
M'enflamma bientôt pour Thémire.
J'ignorois qu'un autre que vous
Pût auſſi finement ſourire.

Danaé s'offrit dans le bain :
Qu'on eſt aveugle quand on aime !
Aux lys répandus ſur ſon ſein,
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

Ainſi dans les plus doux plaiſirs
Je cédois à vos ſeules armes ;
Mon cœur ne formoit de deſirs,
Que par l'image de vos charmes.

BERNIS.

L'AMANT DISCRET.

L'AMANT frivole & volage
Chante par-tout ſes plaiſirs ;
Le Berger diſcret & ſage
Cache juſqu'à ſes deſirs.
Telle eſt mon ardeur extrême ;
Mon cœur ſoumis à ta loi,
Te dit ſans ceſſe qu'il t'aime,
Pour ne le dire qu'à toi.

Sur une écorce legere,
Amans, tracez votre ardeur.

Le beau nom de ma Bergere
N'eſt gravé que dans mon cœur.
Je n'oſe occuper ma lyre
A chanter un nom ſi doux ;
Écho pourroit le redire,
Et j'aurois trop de jaloux.

Vous, qu'un fol amour inſpire,
Connoiſſez mieux le plaiſir ;
Vous n'aimez que pour le dire ;
Je n'aime que pour jouir.
Qu'un auſſi profond myſtere
Dure autant que mes amours ;
L'Amant content doit ſe taire ;
Fais-moi taire pour toujours.

LE CABINET DU PLAISIR.

THÉMIRE, dont je ſuis la loi,
Viens philoſopher avec moi :
Le ſpectacle de la Nature
Que tour-à-tour nous nous prêtons,
Y fait notre unique lecture ;
Nuit & jour nous le feuilletons.

Thémire eſt ſeule mon Docteur,
Mon Maître & mon Répétiteur ;
Sans avoir appris dans les claſſes
De vaines puérilités ;

C'eſt

C'eſt ſous ce Régent plein de graces,
Que j'ai fait mes Humanités.

L'Éloquence eſt un art trompeur;
Jamais ce jargon ſuborneur
N'eſt employé par ma Thémire.
A quoi lui ſerviroit cet art?
Elle n'a beſoin, pour ſéduire,
D'autre moyen que d'un regard.

Entre nous deux jamais d'ergo
Ni de ſophiſme en Baroco:
Nous laiſſons ces vaines ſciences;
Et nous tirons, tout ſimplement,
Nos preuves & nos conſéquences
Du fond même du ſentiment.

Sans alambiquer des ſecrets
Métaphyſiques, trop abſtraits,
C'eſt en conſultant la nature
Que nous allons à ſon Auteur;
Et dans la belle créature
Nous admirons le Créateur.

C'eſt dans cet aimable réduit
Que nous travaillons jour & nuit;
Des loix de la ſaine phyſique
Nous faiſons notre amuſement;
Et nous réduiſons en pratique
Les principes du mouvement.

Nous ſçavons dans nos doux loiſirs
Diverſifier nos plaiſirs.
Si nous raiſonnons de morale,
Nous poſons pour dogme certain,
Qu'il faut éviter le ſcandale,
Et toujours aimer ſon prochain.

Sur les controverſes du tems,
Sans faire de vains argumens,
Elle me prouve que la grace
Avec ſes ſéduiſans appas,
Par elle-même eſt efficace,
Et que l'on n'y réſiſte pas.

Cette Belle eſt mon Médecin;
Je la préfere à Dumoulin;
Car ma Thémire, d'une œillade
Feroit revenir la ſanté;
Et dans ſes mains, le plus malade
Eſt dans l'inſtant reſſuſcité.

L'ATTAIGNANT.

LE PELERIN DEROUTÉ.

J'ALLOIS en pélerinage
Dans un temple de Vénus,
Quand je fis, en mon voyage,
La rencontre de Bacchus.
Il me dit : Arrête, écoute,
Pour te venger d'une ingrate Beauté,

Et pour finir les maux qu'il t'en coûte,
Change de route,
Et voyage de mon côté.

Viens avec moi dans mon temple
Goûter des plaiſirs charmans.
Ne fais point le ſot exemple
De ces malheureux Amans.
Dans une cave profonde
Je fus conduit par ce Dieu gracieux.
Et je trouvai cette voute ronde
En vin féconde,
Plus belle que celle des cieux.

Un reſpectable ſilence
Regne dans ce ſombre lieu.
Tout y reſſent la préſence
Et la majeſté du Dieu.
Cent tonneaux remplis ſans ceſſe,
Sont comme autant & d'autels & de Dieux;
Où tout Buveur accourt & s'empreſſe,
Plein d'allégreſſe,
Pour offrir ſon cœur & ſes vœux.

Plein de Bacchus qui m'anime,
J'approche le fer en main.
Un Dieu devient ma victime,
Et je lui perce le ſein.
Le vin coule, il faut boire.

Et je bus tant, que depuis ce grand jour ;
Eſt-ce à ma honte, ou bien à ma gloire ?
Je n'ai mémoire
Ni de Vénus, ni de ſa cour.

A UNE BELLE AFFLIGÉE.

D'ou peut venir votre triſteſſe ?
On voit encor ſur votre teint
Le même fard dont la jeuneſſe
Dans vos plus beaux jours l'avoit peint.
Avec aſſez d'égard la Fortune vous traite ;
Tout le monde vous fait la cour.
S'il eſt quelqu'autre bien que votre cœur ſouhaite ;
Il ne tiendra pas à l'Amour
Que vous ne ſoyez ſatisfaite.

Jouiſſez en paix des douceurs
Que vous promettent tous vos charmes ;
Et laiſſez la plainte & les larmes
A ceux qui ſouffrent vos rigueurs.

Un jour viendra que la vieilleſſe
Enlevera tous nos plaiſirs,
Sans laiſſer à notre foibleſſe
Que la honte de nos deſirs.

Quand nous aurons vieilli ſans faire aucun uſage
Des biens mis ſur notre paſſage ;

Ce ſera vainement que pour nous ſoutenir,
Nous voudrons appeller la raiſon à notre aide ;
Contre tous les chagrins d'un ſi triſte avenir,
Iris, il n'eſt point de remede ;
Qu'un agréable ſouvenir.

Banniſſez donc cette humeur noire ;
Et goûtant les plaiſirs préſens,
Faites quelque galante hiſtoire,
Dont quelque jour votre mémoire
Puiſſe réjouir vos vieux ans.

PAVILLON.

L'ÉPICUREISME.

Vous, qui du vulgaire ſtupide
Voulez écarter le bandeau,
Prenez Épicure pour guide,
Et la Nature pour flambeau :
Il n'invente point de ſyſtêmes,
Il ne fait que bannir l'erreur ;
Et ſi nous rentrons en nous-mêmes,
Épicure eſt dans notre cœur.

La Nature, prudente & ſage,
N'a jamais rien produit en vain ;
Nos ſens ont chacun leur uſage,
Et nous devons tendre à leur fin.
Pour nous l'enſeigner, la Nature
Nous a fait preſent du deſir ;

Par une route toujours ſûre
Il nous mene droit au plaiſir.

Mais le plaiſir ceſſe de l'être
Quand il ceſſe d'être goûté ;
La débauche ne peut paroître,
Sans faire fuir la volupté.
Qu'accompagné de la tendreſſe,
L'amour ſoit fils du ſentiment,
Et que Bacchus, laiſſant l'yvreſſe,
N'ait avec lui que l'enjouement.

Ton cœur eſt épris de Thémire ;
Thémire eſt ſenſible à ſon tour.
Tous deux, dans un commun délire,
Cueillez les roſes de l'amour :
A ſervir de ſi douces flammes
Employez l'été de vos ans ;
Et que l'yvreſſe de vos ames
Se joigne à celle de vos ſens.

Que les ardeurs de la jeuneſſe
Se tempèrent avec Vénus ;
Que les glaces de la vieilleſſe
Se réchauffent avec Bacchus.
Profitons de l'inſtant qui paſſe,
Il va malgré nous s'envoler :
Rempliſſons-en du moins l'eſpace,
Puiſqu'on ne peut le reculer.

SAURIN.

RONDE DE TABLE.

QUE chacun boive à ce qu'il aime ;
Rions, chantons & buvons bien.
Pour moi, je bois au bon vin même.
Voilà mon couplet ; dis le tien.

Je ne bois qu'à mon Isabelle,
Sans qui je ne puis aimer rien ;
Le bon vin ne vaut rien sans elle.
Voilà mon couplet ; dis le tien.

Célébrons mon épouse Hortense,
Malgré le conjugal lien ;
Mais c'est pour boire à son absence.
Voilà mon couplet ; dis le tien.

Pour moi, dans cette douce guerre,
L'ami du bon vin est le mien.
Je bois à qui remplit mon verre.
Voilà mon couplet ; dis le tien.

La Monte.

LE PHILOSOPHE AMOUREUX.

L'AMOUR de la Philosophie
Avançoit, pour moi, la saison
Où la sombre mélancolie
S'honore du nom de raison.

Je vois Thémire ; & dans mon ame
Le ſentiment renaît ſoudain :
Ses yeux ont allumé la flamme
Qui vient de réchauffer mon ſein.

Newton, c'eſt en vain que tu m'ouvres
Un chemin brillant dans les cieux ;
Les grands ſecrets que tu découvres
Sont moins qu'un regard de ſes yeux.

Eh ! que m'importe en un ſyſtême
De trouver l'ordre, la clarté ?
C'eſt dans le cœur de ce que j'aime
Que je cherche la vérité.

Une ame ſi belle & ſi pure,
Dont les vertus m'ont ſçu charmer,
Eſt pour moi toute la nature :
Aujourd'hui je ne ſçais qu'aimer.

Quel tranſport, quel beau feu m'anime !
Quel bonheur pour moi d'être Amant !
Tout l'effort d'un eſprit ſublime
Vaut-il un tendre ſentiment ?

L'amour a remonté ma lyre ;
Ce Dieu, d'Uranie eſt vainqueur.
Je ne chante plus que Thémire :
Tout mon eſprit eſt dans mon cœur.

TRESSAN.

LE PHILOSOPHE AIMABLE.

Vous qui cherchez le délectable,
Venez ici prendre leçon ;
Je donne tout à l'agréable ;
La joie eſt toujours de ſaiſon.
Je ſuis un Philoſophe aimable,
Qui viens corriger la raiſon.

Le plan de mon joyeux ſyſtême
Se peut concevoir aiſément.
Le plaiſir eſt le bien ſuprême ;
Voilà mon unique argument.
Diſputes-tu ? Ton cœur lui-même
Me ſert de preuve, & te dément.

Cette vérité ſimple & pure
Chaque inſtant ſe préſente à moi.
Toujours fidèle à la Nature,
Son étude eſt mon ſeul emploi.
Mes jours ſont la juſte meſure
De ſes bienfaits & de ſa loi.

Tais-toi donc, orgueilleux Stoïque ;
Ta morale a trop de rigueur.
Ta ſageſſe eſt problématique ;
Ton triſte ſang-froid me fait peur.
En vain à l'eſprit on s'explique,
Quand on ne parle point au cœur.

On n'apperçoit dans Aristote,
Qu'embarras & qu'obscurité.
Il crut jadis, dans sa marote,
Avoir trouvé la vérité ;
Laissons ce vieillard qui radote ;
C'est le droit de l'antiquité.

Socrate, Platon & Sénèque
Avoient des talens précieux.
Ils sont dans ma bibliothéque ;
Je les ai placés de mon mieux.
Ils ont sur moi bon hypotheque ;
J'en lirai quand je serai vieux.

Quand je vois les plus grands d'Athène,
Avec un respect empressé,
Courir après leur Diogène ;
Quoi ? dis-je, d'un ton cousouce :
Encor si la tonne étoit pleine ;
Mais ce n'est qu'un tonneau percé.

Qu'apprend-on avec Héraclite,
Qui larmoye en joignant les mains ?
S'instruit-on avec Démocrite,
Qui rit des Dieux & des humains ?
Le contraste est tout le mérite
De ces rivaux contemporains.

Lorsque Descartes hors d'haleine,
Au milieu de ses tourbillons,

Croit pouvoir les ranger ſans peine
Comme on feroit des bataillons ;
Je ris ; ſon eſpérance eſt vaine ;
Il court après des papillons.

Revenons donc à mon ſyſtême ;
Amis, uſez-en à loiſir.
Éloignez-vous de tout extrême,
N'épuiſez ni ſoif ni déſir ;
Le plaiſir eſt le bien ſuprême ;
Mais l'excès n'eſt point un plaiſir.

Pardonne-moi, grand Epicure,
Si j'oſe commenter ta loi.
Ne le prends pas pour une injure ;
Chacun travaille ici pour ſoi.
Ton ſyſtême eſt d'après Nature ;
Elle m'a parlé comme à toi.

L'INGRATE.

J'AIME une ingrate Beauté,
Et c'eſt pour toute ma vie.
Je n'ai plus de volonté,
Ma liberté m'eſt ravie.
Thémire a des rigueurs ;
Mais mon cœur les préfere
Aux plus douces faveurs
De toute autre Bergere.

Quand aux champs, dès le matin,
Le ſoin du troupeau l'appelle,
Le ciel devient plus ſerein,
Le jour ſe leve avec elle.
Les amoureux zéphirs
Naiſſent de ſon haleine;
Et mes tendres ſoupirs
La ſuivent dans la plaine.

Le Roſſignol va chantant,
Joyeux de la voir ſi belle.
Le papillon voltigeant
La prend pour la fleur nouvelle.
Pour mourir ſur ſon ſein.
On voit les fleurs éclore...
De l'éclat de ſon tein.
La roſe ſe colore.

Malgré ſa timidité,
Qui la rend plus belle encore;
D'une douce volupté
Dans ſes yeux j'ai vu l'aurore;
Et ſa bouche exprimer,
Par un tendre ſourire,
Ce doux plaiſir d'aimer
Qu'elle craint & deſire.

FAVART.

LE PLUS GRAND DES DIEUX.

C'EST Cupidon qui m'inſpire ;
Cédons à ſes doux tranſports ;
Lui-même il monta ma lyre ;
Conſacrons-lui ſes accords.
Oui, je veux faire connoître
Qu'entre tous les Immortels,
Cet enfant eſt le ſeul maître
A qui l'on doit des autels.

Cette Diane ſi fiere
Qui mépriſoit Cupidon,
Quand le Dieu de la lumiere
Paroiſſoit ſur l'horiſon,
Devenoit dans la nuit ſombre
Moins cruelle au Dieu d'amour,
Et ſe conſoloit à l'ombre
De la ſageſſe du jour.

Pallas, Déeſſe des armes,
Pour triompher de Cypris,
Fit paroître tous ſes charmes
Aux yeux du berger Pâris ;
Je ne ſçais que dire d'elle ;
Mais ſouvent femme qu'on voit
Briguer l'honneur d'être belle,
N'eſt pas ſi ſage qu'on croit.

Quand Vénus vint à paroître
Dans les rets de ſon époux,
Le bon Vulcain ſentit naître
Plus d'amour que de courroux.
Ravi de la voir ſi belle,
Il ne fit tant de fracas,
Que pour attirer près d'elle
Des témoins de ſes appas.

Tout retentit à Cythere,
Sur la terre & dans les cieux,
Qu'un jour Junon voulut plaire
Au volage Roi des Dieux.
L'Hymen, en cette aventure,
Agit inutilement;
Vénus prêta ſa ceinture,
Et l'époux devint amant.

Quel eſt l'Immortel encore
Qui ſe compare à l'Amour?
Seroit-ce le Dieu qu'adore
Le peuple du noir ſéjour?
Mais jamais ſa cour n'eſt pleine
Que de ſujets malheureux.
Cupidon peuple la ſienne
De ris, d'amour & de jeux.

Dans le célebre partage
Qui ſe fit de l'Univers,
Neptune eut pour appanage
Le vaſte empire des Mers.

L'Amour n'eut pour tout domaine
Qu'un carquois & qu'un flambeau ;
Mais ce flambeau peut ſans peine
Brûler juſqu'au fond de l'eau.

En vain Apollon, pour plaire,
Étala mille beautés ;
En vain il fit l'inventaire
De ſes rares qualités.
Il ne put rendre ſenſible
Le jeune cœur de Daphné ;
Tandis qu'Amour inviſible
Se fit aimer de Pſyché.

Qui mérite plus de gloire
De Mars ou du petit Dieu ?
Mars conduit à la victoire
Par le fer & par le feu.
Les petits ſoins, les alarmes,
Quelques pleurs, quelques ſoupirs,
Chez Cupidon, ſont les armes
Qui conduiſent aux plaiſirs.

Si j'ai chanté ta puiſſance
Sur un ton digne de toi,
Charmant Dieu, pour récompenſe,
Dans mes vœux exauce-moi ;
Si de Bergere en Bergere
Mon humeur me fait errer,
Sauve-moi, Dieu de Cythere,
L'embarras de ſoupirer.

LA LIBERTÉ RENDUE.

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nice, je reſpire enfin.
Mon cœur libre de ſa chaîne
Ne déguiſe plus ſa peine;
Ce n'eſt point un ſonge vain.

Toute ma flamme eſt éteinte:
Sous une colere feinte
L'amour ne ſe cache plus.
Qu'on te nomme en ton abſence,
Qu'on t'adore en ma préſence,
Mes ſens n'en ſont point émus.

En paix, ſans toi je ſommeille;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes deſirs.
Rien de ta part ne m'agite;
Je t'aborde & je te quitte
Sans regrets & ſans plaiſirs.

Le ſouvenir de tes charmes,
Le ſouvenir de mes larmes
Ne fait nul effet ſur moi.
Juge enfin comme je t'aime:
Avec mon rival, lui-même,
Je pourrois parler de toi.

D'un mépris, d'une careſſe,
Mes plaiſirs ou ma triſteſſe
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi, j'aime les bocages;
L'horreur des antres ſauvages
Me déplairoit avec toi.

Tu me parois encor belle;
Mais, Nice, tu n'es plus celle
Dont mes ſens ſont enchantés.
Je vois, devenu plus ſage,
Des défauts ſur ton viſage,
Qui me ſembloient des beautés.

Tu crois que mon cœur t'adore
Voyant que je parle encore
Des ſoupirs que j'ai pouſſés;
Mais tel au port qu'il deſire,
Le nocher aime à redire
Les périls qu'il a paſſés.

Je m'exprime ſans contrainte;
Je ne parle point par feinte
Pour que tu m'ajoûtes foi;
Et quoi que tu puiſſes dire,
Je ne daigne pas m'inſtruire
Comment tu parles de moi.

Rousseau de Genève.

L'AMANT RAISONNABLE.

QU'IMPORTE à mes tendres deſirs,
Qu'Iris ſoit coquette ou ſincere ?
Tout ce qui m'offre des plaiſirs
N'eſt-il pas en droit de me plaire ?

Pourquoi dans nos amuſemens
Chercher tant de délicateſſe ?
L'erreur nourrit nos ſentimens ;
Souvent la vérité les bleſſe.

L'amour n'eſt qu'une fiction ;
Une fable aimable & legere.
Heureux qui, ſans réflexion,
Peut ſe prêter à ſa chimere !

Il faut un peu d'obſcurité
Dans le commerce de Cythère.
On ceſſeroit d'être enchanté,
Si l'on en perçoit le myſtère.

Une Belle eſt comme une fleur
Dont on chérit la découverte.
Si-tôt qu'elle ouvre trop ſon cœur,
Elle nous annonce ſa perte.

De l'art ſéduiſant de charmer
On ne m'entendra pas me plaindre.

Qu'importe qu'on ſçache m'aimer ?
Pourvu que l'on ſçache bien feindre.

Lorſqu'à demander du retour
Une Beauté daigne deſcendre,
Ce ſont les ordres de l'amour,
On gagne toujours à s'y rendre.

Que ce ſoit feinte ou ſentiment,
Il n'eſt pas moins doux d'y ſouſcrire.
Eſt-il un deſtin plus charmant,
Que de croire ce qu'on deſire ?

D'un bien qui peut nous rendre heureux
Saiſiſſons la douce apparence ;
Pourquoi du malheur de nos feux
Chercher la funeſte aſſurance ?

Une heureuſe crédulité
Sçait rendre au cœur, avec uſure,
Les douceurs, qu'à la vanité
Pourroit dérober l'impoſture.

Du plaiſir qui peut nous charmer
Le cœur a la ſource en lui-même.
On ſe plaît à ſe faire aimer ;
On n'eſt heureux que quand on aime.

Si l'amour n'a de vrais plaiſirs
Qu'autant que ce Dieu nous enflamme ;
Qui ſçait amuſer mes deſirs,
Suffit au bonheur de mon ame.

La Fille simple.

Amour, ne me trompe-tu pas ?
Serai-je ce ſoir dans les bras
Du Berger que j'adore ?
Hélas ! ſans ſoupçonner ſa foi,
Mon cœur s'allarme, & malgré moi
N'en eſt pas ſûr encore.

Ouvre doucement les verroux ;
Sans bruit introduis-le chez nous.
Crains d'éveiller ma mere.
Que toi, que moi, que mon Amant
Soyons les ſeuls, en ce moment,
Qui veillions ſur la terre.

Comme jamais, juſqu'à ce jour,
Je n'eus de rendez-vous d'amour,
Que faut-il que je faſſe ?
En corſet, en ſimple jupon,
Tout en arrivant, ſans façon,
Faut-il que je l'embraſſe ?

Mais, je reviens de mon erreur ;
Les tranſports ardens de mon cœur
Diminueroient ſa flamme.
Ne crois-tu pas qu'il ſeroit mieux,
Qu'il pût découvrir dans mes yeux
Ce que reſſent mon ame ?

Je vais l'attendre cette nuit.
Ah ! j'entends déja quelque bruit !
Ma frayeur eſt extrême.
Doucement il s'approchera ;
J'aurai grand' peur ; il en rira ;
Et j'en rirai de même.

Quand nous ſerons tous deux plus près ;
Dis-moi, que faut-il faire après ?
Dois-je encor me défendre ?
Hélas ! j'aurai beau le gronder ;
Il n'aura qu'à me regarder,
Pourra-t-il s'y méprendre ?

Mais je vois la nuit s'approcher ;
Cours vîte, amour, va le chercher ;
Seconde mon envie.
Heures, coulez plus promptement ;
Pour avancer ce doux moment,
Je donnerois ma vie.

L'INCONSTANTE.

UN Berger tendre & conſtant,
Touché de voir ſa Bergere
Par un parjure éclatant
Oublier qu'il ſçut lui plaire,
Dieux, dit-il, pour me venger
D'une injure ſi cruelle,
Faites qu'elle aime un Berger
Auſſi charmant qu'elle eſt belle,
Mais qui, ſujet à changer,
Ait le cœur auſſi leger
Que le ſien eſt infidelle.

La Bergere qui l'entend,
Loin de ſe mettre en colere,
Dit tout bas en ſouriant,
Dieux, exaucez ſa priere:
En amour le changement
De tout tems a ſçu me plaire;
Car, à parler franchement,
Cet aimable & doux myſtère
A, dans ſon commencement,
Je ne ſçai quoi de charmant,
Qui ſouvent ne dure guère.

L'HEUREUX.

Je ne suis né ni Roi ni Prince;
Je n'ai ni Ville ni Province,
Ni presque rien de ce qu'ils ont,
Et je suis plus content peut-être.
Je ne suis pas tout ce qu'ils sont;
Mais je suis ce qu'ils voudroient être.

En vain, sans ma philosophie,
L'homme, durant toute sa vie,
Biens sur biens accumulera;
Il faut, quoi qu'on en veuille dire,
Ne desirer que ce qu'on a,
Pour avoir tout ce qu'on desire.

Non, je ne veux pas de contrainte,
Ni pour Philis, ni pour ma pinte.
Je ne veux vivre que pour moi.
Je suis partisan d'Epicure;
Mon tempérament fait ma loi;
Je n'obéis qu'à la nature.

A UNE INFIDÈLE.

Que de chagrins, de tourmens & d'alarmes;
Ingrate Iris, tes rigueurs m'ont coûté!
Faut-il encor que je verse des larmes
Pour déplorer ton infidelité!

Tu me jurois une ardeur éternelle ;
Et cependant tu me manques de foi :
Crois-tu trouver un Amant plus fidelle ?
Il n'en eſt point qui t'aime autant que moi.

Ce beau Berger à qui tu voudrois plaire,
Sent pour Philis & pour toi même ardeur.
Quand tu m'aimois, la reine de Cythere
N'eût pas trouvé de place dans mon cœur.

Tes faux ſermens & tes trompeuſes larmes
N'ont pu ternir l'éclat de ta beauté.
Reviens, Iris ; en faveur de tes charmes,
Je ferai grace à ta legéreté.

CHAULIEU.

LE SONGE.

Je repoſois ſur la fougère ;
Morphée avoit fermé mes yeux ;
Je croyois être avec Glycère ;
Et le plaiſir m'ouvroit les cieux.

Minerve m'offrit la ſageſſe,
Vénus les graces, la beauté ;
Hébé la fraîcheur, la jeuneſſe ;
Mars ſes lauriers & ſa fierté.

Bacchus

Bacchus dit : *Bois.* Apollon, *Chante ;*
Et prends ce luth, s'il t'a charmé.
Tiens, dit Plutus, *ſi l'or te tente.*
Amour me dit : *Aime.* J'aimai.

SAUVIGNY.

RUSE D'AMOUR.

SONGEZ-bien que l'amour ſçait feindre.
Redoutez un ſage Berger.
On n'eſt que plus près du danger,
Quand on croit n'avoir rien à craindre.

Je voyois, ſans être inquiette,
Tyrcis m'aborder quelquefois :
Il me trouvoit ſeulette au bois,
Sans jamais me conter fleurette.

D'aimer on doit bien ſe défendre,
Me diſoit-il dans ſes chanſons.
Mais il formoit de ſi doux ſons,
Qu'on s'attendriſſoit à l'entendre.

Des Amans me peignant l'ivreſſe,
Il m'en entretenoit toujours.
C'étoit pour condamner l'amour ;
Mais c'étoit en parler ſans ceſſe.

Qu'amour ſéduit avec adreſſe !
Comme il ſçait nous cacher ſon feu !
Juſqu'au mal qu'on dit de ce Dieu,
Tout eſt un piége qu'il nous dreſſe.

L'enchanteur ! Quelle adreſſe extrême
Il employoit pour me charmer !
Croiroit-on qu'on ſe fait aimer
En ne diſant point, Je vous aime ?

Si je chantois dans le bocage,
Pour m'écouter, il s'arrêtoit.
Une autre Bergere chantoit ;
Il s'en retournoit au village.

Tyrcis enfin ſçut me contraindre
A partager ſa tendre ardeur.
Je ſentis qu'il avoit mon cœur,
Quand je commençois à le craindre.

MONCRIF.

PREMIERE LEÇON D'AMOUR.

COLIN, à peine à ſeize ans,
Aimoit déja Colette.
Colette, à peine à treize ans,
Écoutoit la fleurette.
On ne vit de ſi jeunes Amans
Que Colin & Colette.

Colin ſent déja des feux ;
En ſecret il ſoupire.
Colette forme des vœux,
Et cache ſon martyre.
Colette & Colin s'aiment tous deux ;
Sans oſer ſe le dire.

Ils s'en alloient, ſans deſſein,
Le matin ſur l'herbette.
Le cœur battoit à Colin;
Il battoit à Colette.
Son bouquet lui tombe de la main;
Colin perd ſa houlette.

Il s'approche doucement;
Un ſoupir le décèle.
L'un regarde tendrement;
L'autre en devient plus belle.
Qu'as-tu donc, lui dit-il, en tremblant?
Qu'as-tu donc, lui dit-elle?

Colette, au dedans de moi
Je ſens un trouble extrême.
Moi.... Colin.... auprès de toi
Je le ſens tout de même.
Ah! Colette, je t'aime, je croi.
Colin, je crois que j'aime.

Pour l'uſage de ſes dons
Nature les éclaire.
Un Dieu, par des charmes prompts,
Les conduit au myſtere.
En amour il n'eſt point de leçons
Qui vaillent la premiere.

L'AMOUR FOUETTÉ.

JUPITER, prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour :
Donne, que je réduiſe en poudre
Le temple où j'ai connu l'amour.

Alcide, que ne ſuis-je armée
De ta maſſue & de tes traits,
Pour venger la terre alarmée
Et punir un Dieu que je hais !

Médée, enſeigne-moi l'uſage
De tes plus noirs enchantemens ;
Formons pour lui quelque breuvage
Égal au poiſon des Amans.

Ah ! ſi dans ma fureur extrême
Je tenois ce monſtre odieux ! ....
Le voilà, lui dit l'Amour même,
Qui ſoudain parut à ſes yeux.

Venge-toi, punis, ſi tu l'oſes.
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roſes
Pour donner le fouet à l'Amour.

On dit même que la Bergere
Dans ſes bras n'oſant le preſſer,

En frappant d'une main legere,
Craignoit encor de le bleſſer.

BERNARD.

L'AMANT TIMIDE.

POUR ſoumettre mon ame
A l'empire des plaiſirs,
Un Berger plein de flamme
M'entretient de ſes deſirs.
Pas à pas ſon feu le guide
Vers la route des faveurs ;
Mais ſon cœur encor timide
N'oſe braver mes rigueurs.

La ſageſſe trop fiere
Me défend de l'écouter ;
Et pour la faire taire,
L'ingrat n'oſe aſſez tenter.
Que n'a-t-il aſſez d'adreſſe
Pour dérober au devoir,
La preuve d'une foibleſſe
Que je n'oſe laiſſer voir.

Quand d'un œil moins ſévere
Je flatte ſes tendres feux,
Son embarras differe
L'inſtant de ſe rendre heureux.
Il craint, il tremble, il héſite ;
Il avertit ma fierté ;

Et la cruelle en profite
Pour bannir la volupté.

Hier à la victoire
Marchant plus rapidement,
Il atteignoit la gloire
Dont on couronne un Amant.
Que n'oſoit-il davantage ?
Encor un pas ſeulement,
Ma raiſon faiſoit paſſage
Au plaiſir du ſentiment.

LA GARDE.

LE RUISSEAU.

RUISSEAU, qui baignes cette plaine,
Je te reſſemble en bien des traits :
Toujours même penchant t'entraîne ;
Le mien ne changera jamais.

Ton murmure flateur & tendre
Ne cauſe ni bruit ni fracas.
Plein du ſouci qu'amour fait prendre,
Si j'en murmure, c'eſt tout bas.

Rien n'eſt, dans l'empire liquide,
Si pur que l'argent de tes flots ;
L'ardeur qui dans mon cœur réſide,
N'eſt pas moins pure que tes eaux.

Des vents qui font gémir Neptune,

Tu braves les coups redoublés.
Des jeux cruels de la Fortune
Mes sens ne sont jamais troublés.

Quand Thémire est sur ton rivage,
Dans tes eaux on voit son portrait.
Je conserve aussi son image;
Dans mon cœur elle est trait pour trait.

Tu n'as pas d'embûche profonde;
Je n'ai point de piége trompeur.
On voit jusqu'au fond de ton onde;
On lit jusqu'au fond de mon cœur.

PANARD.

LA DORMEUSE.

RÉVEILLEZ-vous, belle dormeuse,
Si ce baiser vous fait plaisir.
Mais, si vous êtes scrupuleuse,
Dormez, ou feignez de dormir.

Craignez que je ne vous éveille;
Favorisez ma trahison.
Vous soupirez;... votre cœur veille;
Laissez dormir votre raison.

Pendant que la raison sommeille,
On aime sans y consentir,
Pourvu qu'amour ne nous réveille
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.

DUFRESNY.

LES SENS.

QUAND je vois une fleur nouvelle,
J'y porte un regard curieux;
Mais je reſſentirois une peine cruelle,
S'il ne m'étoit permis que d'y porter les yeux.
Ma main veut y toucher; & quand ſur chaque feuille
Le deſir innocent a promené mes doigts,
Son parfum me ſéduit; il faut que je la cueille;
Ainſi, pour un plaiſir, j'en ai trois à la fois.
Tel eſt l'ordre de la Nature;
Elle nous a fait naître avec des ſens jaloux.
Belle, prévenez leur murmure;
Ou n'en flatez aucun, ou contentez-les tous.

QU'IL FAUT JOUIR DE LA VIE.

A PEINE le Printems nous rit,
Que le brûlant Été le chaſſe.
L'Automne, qui bientôt le ſuit,
A l'Hiver céde auſſi la place.
L'Hiver atteint ſon dernier jour
Dès que les Zéphirs reparoiſſent;
Ainſi les ſaiſons, tour-à-tour,
S'évanouiſſent & renaiſſent.

Mais nous, Mortels, aſſujétis
Au tems qui nous pourſuit en maître,

Un jour nous voit anéantis ;
Un jour ne nous voit pas renaître.
C'eſt ainſi que prête à périr
Une jeune fleur eſt penchée ;
Ainſi par le vent arrachée,
Elle ne peut plus revenir.

Eh ! ſi parmi les triſtes ombres
Tous les Mortels doivent errer,
Si du chemin des rives ſombres
Nul d'eux ne pourra s'égarer ;
Croyez-moi, n'ayez que l'envie
D'épuiſer ſi bien les plaiſirs,
Que le terme de votre vie
Le ſoit auſſi de vos deſirs.

Songez, ſur-tout, que l'eſpérance
Marche toujours après l'erreur ;
Et que c'eſt dans la jouiſſance
Qu'on peut trouver le vrai bonheur.
Ne ſuivez jamais que la trace
Qui mene aux plaiſirs aſſurés ;
Que l'inſtant où vous deſirez,
Soit celui qui vous ſatisfaſſe.

L'ABSENCE DE THEMIRE.

THÉMIRE fuit : un vaſte eſpace
Déja la dérobe à mes yeux ;

Elle fuit ; ô triſte diſgrace !
Ici j'ai reçu ſes adieux.

Viens-tu d'auprès d'elle, ô zéphire ?
Oui, ſans doute ; elle t'attiroit....
Viens, approche, & que je reſpire
Le ſouffle qu'elle reſpiroit.

Ruiſſeau, ſur les pas de Thémire
Coulez à flots précipités ;
Et dites-lui que tout ſoupire
Dans les vallons qu'elle a quittés.

Dites-lui que de la prairie
Son abſence a ſeché les fleurs ;
Que des bois la feuille eſt flétrie ;
Que je languis ; que je me meurs.

Quel heureux vallon ma Bergere
Orne-t-elle de ſes appas ?
Foulé par ſa danſe legere
Quel gazon fleurit ſous ſes pas ?

Quel eſt le fortuné bocage
Que ſes accens font retentir ?
Quelle fontaine a le plaiſir
De lui retracer ſon image ?

MARMONTEL

LE VOLUPTUEUX.

Je ſuis né pour le plaiſir ;
Bien fou qui s'en paſſe ;
Je ne veux point le choiſir ;
Souvent le choix m'embarraſſe.
M'aime-t-on ? j'aime ſoudain.
Boit-on ? j'ai le verre en main ;
Je tiens par-tout ma place.

Dormir eſt un tems perdu ;
Faut-il qu'on s'y livre ?
Sommeil, prends ce qui t'eſt dû ;
Mais attends que je ſois ivre.
Saiſis-moi dans ce moment ;
Fais-moi dormir promptement ;
Je ſuis preſſé de vivre.

Mais ſi quelque objet charmant,
Dans un ſonge aimable,
Vient d'un plaiſir ſéduiſant
M'offrir l'image agréable,
Sommeil, va plus doucement ;
L'erreur vaut, dans ce moment,
Un bonheur véritable.

L'AMANT RENVOYÉ.

De quel poids on eſt ſoulagé
Lorſque l'on perd une Maîtreſſe !
Enfin, Amis, le charme ceſſe ;
Je ſuis heureux, j'ai mon congé.
Tout m'amuſe, & rien ne me lie ;
Il faut pourtant en convenir ;
Laïs eſt jeune, elle eſt jolie.
C'eſt pour cela que je l'oublie ;
On riſque à s'en reſſouvenir.

Que je hais ce front où reſpire
L'intéreſſante volupté !
Cet art de tromper, de ſéduire,
Si ſemblable à la vérité ;
Et ſa folie & ſa gaité,
Et le charme de ſon ſourire !
Que je dédaigne, que je hais
Cette flottante chevelure,
Qui ſert de voile à ſes attraits,
Ou bien qui leur ſert de parure !
Ce ſein qu'amour ſçait embellir ;
Qui s'enfle, s'éleve ou s'abbaiſſe
Au moindre ſouffle du deſir ;
Où la roſe ſemble fleurir
Sous la bouche qui la careſſe !
Ses caprices qui ſont des loix ;
Ce feu dont ſon œil étincelle,

Et les ſons touchans de ſa voix
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante Amans à la fois. . . .
Je la déteſte, je l'abhorre;
Mais c'eſt trop m'en entretenir;
Car, à force de la haïr,
Je pourrois bien l'aimer encore.

DORAT.

PORTRAIT D'UNE MAITRESSE.

AMOUR, commence le tableau.
Qu'il ſera beau, s'il eſt fidelle!
Voilà les couleurs, le pinceau.
Deſſine, Amour, ſois mon Apelle.

L'ouvrage eſt digne de ta main.
Il s'agit du portrait d'Iſmène.
Sur l'albâtre d'un front ſerein
Trace deux jolis arcs d'ébène.

Peins ſous leur voûte un œil charmant;
Cet œil trop rigoureux, peut-être,
Qui, tour-à-tour fier & touchant,
Défend le deſir qu'il fait naître.

Peins ſur ſes lévres de corail
Les fleurs nouvellement écloſes;
De ſes dents pour rendre l'émail,
Peins des perles parmi les roſes.

Avec art ſuſpens ſes cheveux ;
Et treſſe-les en diadême . . . .
Laiſſe-les flotter, ſi tu veux ;
Ce déſordre lui ſied de même.

Pour m'offrir les brillans contours
De ſa taille ſouple & legere,
Peins la plus agile Bergere
Qui cherche ou qui fuit les amours.

De ſon doux & tendre ſourire
Exprime le charme ſecret :
Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet ;
Moi, je peindrai ce qu'il inſpire.

Acheve, arrondis ce beau ſein,
Qui fixeroit l'amour volage . . . .
Le pinceau tombe de ta main . . . .
Arrête, & baiſe ton ouvrage.

Le même.

L'ABREGÉ DE L'OLYMPE.

Tous les matins, vous êtes mon Aurore.
Le Soleil ne me luit, que lorſque je vous vois.
Vous êtes, au printems, ma véritable Flore ;
Celle de nos jardins, près de vous perd ſes droits.
Pour conduire mes pas dans le chemin du Sage,
Vous êtes ma Minerve, & je ſuis bien guidé.
Vous êtes mon Iris dans le tems de l'orage.

Souvent dans un repas vous êtes mon Hébé.
Si vous aviez l'ame assez bonne
Pour être ma Vénus sous un ombrage frais,
Je serois content, & j'aurois
Tout l'Olympe en votre personne.

PANARD.

L'ACCORD DES YEUX ET DU CŒUR.

QUE vos yeux sont touchans ! que leur regard est tendre !
Si je les crois, Tircis, vous m'aimez ardemment.
Mais parlez-moi sincérement :
Votre cœur sent-il tout ce qu'ils me font entendre ?
Si vous ne m'aimez point, hélas !
Ne cherchez point à me séduire ;
Et que vos yeux ne parlent pas,
Si votre cœur n'a rien à dire.

Le même.

L'AMOUR DESARMÉ.

J'AI desarmé l'Amour ; & de tout son bagage
J'ai pris ce qui pouvoit servir à mon ménage.
En guise de forets,
Pour percer mes tonneaux, je me sers de ses traits.
De son bandeau j'ai fait une serviette ;
J'ai fondu son carquois pour me faire une assiette ;
Et lorsque pour goûter mon vin vieux & nouveau,

Je deſcens à ma cave;
Ce ſuperbe vainqueur, à préſent mon eſclave,
Porte devant moi ſon flambeau.

BACCHUS TROMPE'.

UN jour dans un charmant repas,
Près de Climene aſſis, je ſoupirois tout bas.
Je n'oſai de ſes yeux célébrer la victoire.
Du vin qu'elle verſoit je chantai les appas.
Dans ce moment Bacchus, enyvré de ſa gloire,
Pour un encens nouveau prit mes chanſons à boire;
Mait l'Amour ne s'y méprit pas.

L'HEUREUX SONGE.

L'AUTRE jour, en dormant à l'ombre d'une treille,
Je rêvois que Silvie oublioit ſa rigueur;
Animé de ma vive ardeur,
En croyant l'embraſſer, j'embraſſois ma bouteille;
Je m'éveillai dans le moment;
Et plein du doux tranſport de mon ame ravie,
Je m'écriai: Que mon ſort eſt charmant!
Je goûte dans le même inſtant
Les faveurs de Bacchus & celles de Silvie.

LA ROSE.

Vous, qui ſur le ſein de Silvie
Allez terminer votre vie,
Ah ! que votre ſort eſt charmant
Du moins, Roſe trop fortunée
Vous y vivrez une journée ;
Et je n'y vivrois qu'un moment.

MODÈLE D'AMOUR.

Belle Iris, l'Amour lui-même
A formé notre lien ;
Pour te prouver que je t'aime,
Prends mon cœur ; c'eſt tout mon bien ;
Je te le donne ;
Et j'eſtime plus le tien,
Qu'une couronne.

L'HEUREUSE UNION.

Fais-nous brûler de tes flammes,
Amour, c'eſt l'unique bien.
Qu'il eſt doux d'unir deux ames !
Mais, pour former ce lien,
Tendres Amans, pour Notaire
Ne prenez que le Plaiſir,
Pour Témoin, que le Myſtère,
Pour Prêtre, que le Deſir.

ODES.

AU CARDINAL DE RICHELIEU.

ODE.

GRAND Richelieu, de qui la gloire
Par tant de rayons éclatans,
De la nuit de ces derniers tems
Éclaircit l'ombre la plus noire;
Puissant esprit, dont les travaux
Ont borné le cours de nos maux,
Accompli nos souhaits, passé notre espérance;
Tes célestes vertus, tes faits prodigieux,
Font revoir en nos jours, pour le bien de la France,
La force des Héros, & la bonté des Dieux.

Mais bien que sous ton grand génie
Le courage & le jugement,
De notre heureux Gouvernement
Composent la douce harmonie;
Bien que tes superbes lauriers
S'égalent à ceux des Guerriers,
Dont les siécles passés racontent les miracles;
N'attens pas toutefois que je chante aujourd'hui
La prudente valeur, qui, malgré tant d'obstacles,
T'a rendu des Humains le refuge & l'appui.

Je trouve en moi trop de foibleſſe
Pour célébrer des actions,
A qui cèdent les fictions
De l'Italie & de la Grèce:
Parmi les brillantes clartés
Qu'elles jettent de tous côtés,
Si je l'entreprenois, je ſerois téméraire;
Il faut tant de vigueur, pour s'en bien acquitter,
Que, ſans le feu divin de Virgile ou d'Homere,
Il n'eſt point de mortel qui le doive tenter.

Auſſi, quelque chaleur ardente
Qui pour toi m'embraſe le ſein
Lorſque je penſe à ce deſſein;
La majeſté m'en épouvante;
Je ne diſpute point ce prix
Avec tant de rares eſprits
Qui t'ont choiſi pour but de leurs ſçavantes veilles;
Et de ces actions contemplant la hauteur,
De peur d'en profaner les auguſtes merveilles,
Je veux dans le ſilence en être adorateur.

Le long des rives du Permeſſe,
La troupe de ſes nourriſſons
Médite pour toi des chanſons
Dignes de l'ardeur qui les preſſe;
Ils ſentent ranimer leurs voix
A l'aſpect de tes grands exploits,
Et font de ta louange un concert magnifique.
La gravité s'y mêle avecque les douceurs;

Apollon y préſide ; & d'un ton héroïque
Fait ſoutenir leur chant par celui des neuf Sœurs.

Ils chantent quel fut ton mérite,
Quand, au gré de nos Matelots,
Tu vainquis les vents & les flots,
Et domptas l'orgueil d'Amphitrite ;
Quand notre commerce affoibli,
Par toi puiſſamment rétabli,
Dans nos havres déſerts ramena l'abondance ;
Et que, ſur cent vaiſſeaux maîtriſans les dangers,
Ton nom ſeul aux François redonna l'aſſurance,
Et fit naître la crainte au cœur des Étrangers.

Ils chantent les riches trophées
Des dépouilles de nos mutins,
Quand de nos troubles inteſtins
Les flammes furent étouffées ;
Quand la révolte dans ſon fort,
Par une affreuſe & longue mort,
Paya ſi chérement l'uſure de ſes crimes ;
Et que ſes boulevards enfin aſſujétis,
Contre les appareils des armes légitimes,
Implorerent en vain le ſecours de Thétis.

Ils chantent l'unique avantage
Par nous ſur l'Aigle remporté,
Lorſqu'un Prince perſécuté
Fut remis dans ſon héritage.
Ils décrivent l'horrible pas,
Où, par cent viſibles trépas,

On crut de notre camp retarder la vaillance ;
Et figurent encore au milieu de nos rangs
Thémis qui te prêta ſon glaive & ſa balance,
Afin de décider ces fameux différends.

Ils chantent l'effroyable foudre,
Qui, d'un mouvement ſi ſoûdain,
Partit de ta puiſſante main
Pour mettre Pignerol en poudre :
Ils diſent que tes Bataillons,
Comme autant d'épais tourbillons,
Ébranlerent ce roc juſques dans ſes racines ;
Que même le vaincu t'eut pour libérateur ;
Et que tu lui bâtis, ſur ſes propres ruines,
Un rempart éternel contre l'uſurpateur.

Ils chantent nos courſes guerrieres,
Qui, plus rapides que le vent,
Nous ont acquis, en te ſuivant,
La Meuſe & le Rhin pour frontieres :
Ils diſent qu'au bruit de tes faits,
Le Danube crut déſormais
N'être pas en ſon antre aſſuré de nos armes ;
Qu'il redouta le joug, frémit dans ſes roſeaux ;
Pleura de nos ſuccès, & groſſi de ſes larmes,
Plus vîte vers l'Euxin précipita ſes eaux.

Ils chantent tes conſeils utiles,
Par qui, malgré l'art des méchans,
La Paix refleurit dans nos champs,
Et la Juſtice dans nos villes ;

Ils diſent que les Immortels
De leur culte & de leurs autels
Ne doivent qu'à tes ſoins la pompe renaiſſante ;
Et que ta prévoyance & ton autorité
Sont les deux forts appuis, dont l'Europe tremblante
Soutient & raffermit ſa foible liberté.

Ainſi, l'illuſtre renommée
De tes progrès victorieux,
Avec un bruit harmonieux
Par toute la terre eſt ſemée.
Mais tu ne ſçaurois ſupporter
Qu'on faſſe ta gloire éclater ;
Ses moindres ornemens bleſſent ta modeſtie :
De tes propres exploits tes yeux ſont éblouis ;
Tu n'en peux avouer une ſeule partie,
Et veux qu'ils ſoient tous dûs à l'honneur de Louis.

Lorſque deſſus notre hémiſphere
Ton feu ſe montre ſans pareil,
Tu crois l'emprunter du Soleil
Qui ſeul nos Provinces éclaire :
De même que ſur l'horiſon,
Durant la brûlante ſaiſon,
Un aſtre en plein midi quelquefois étincelle ;
Bien que ſemblable à ceux dont ſe pare la nuit,
Il emprunte ſon feu de la flamme éternelle,
Qui ſeule dans les cieux d'elle-même reluit.

Ton eſprit humble s'imagine
Qu'en ta haute félicité
Ton éclat n'eſt qu'obſcurité,
Si ton Prince ne t'illumine;
Tu conſideres ta ſplendeur,
Comme un rayon de ſa grandeur,
e qui ſuperbement ta pourpre eſt embellie
e ſa ſeule clarté tu la penſes tirer;
: lorſque ſa lumiere à la tienne s'allie,
'eſt alors ſeulement que tu crois éclairer.

Toutefois en toi l'on remarque
Un feu qui luit ſéparément;
Et celui dont ſi vivement
Reſplendit notre grand Monarque;
Comme le Pilote égaré
Voit de l'Ourſe un feu ſéparé,
ui brille ſur ſa route & gouverne ſes voiles;
endant que la Lune accompliſſant ſon tour,
eſſus un char d'argent, environné d'étoiles,
ans le ſombre Univers repréſente le jour.

Bien que ton zèle ineſtimable
Conſacre au Maître que tu ſers
Ce que les terres & les mers
T'ont vu faire d'inimitable,
Il te reſte encore des biens
Qui ne ſçauroient être que tiens,
u partage deſquels tu ne reçois perſonne.
a Muſe, avec tranſport, reconnoît ces tréſors;

Et pour les publier me choiſit, & m'ordonne
Que j'élève ma voix, & ſuive ſes accords.

Je ſens que ſa fureur m'inſpire
Pour rendre hommage à tes vertus,
Et que mes eſprits abbatus
S'éveillent au ſon de ſa lyre.
Par elle ton ſein m'eſt ouvert;
Je vois ton ame à découvert;
Je vois que tu languis d'une divine flamme;
Que ton cœur eſt armé de conſtance & de foi;
Que ta ſage conduite eſt au-deſſus du blâme;
Et que ta renommée eſt bien moindre que toi.

Je pourrois parler de ta race,
Et de ce long ordre d'aïeux,
De qui les beaux noms dans les cieux
Tiennent une ſi belle place;
Dire les rares qualités
Par qui ces guerriers indomptés
Ajoûtent tant de luſtre à nos vieilles hiſtoires;
Et montrer aux Mortels, de leur gloire étonnés,
Quel nombre de combats, d'aſſauts & de victoires
Les rend dignes des Rois qui nous les ont donnés.

Mais j'aime mieux les grands exemples
D'amour & de fidélité,
Qui de notre âge ont mérité
Des ſacrifices & des temples;
J'aime mieux les penſers ardens
Qui détournent les accidens

Dont

Dont l'aveugle deſtin menace nos Provinces ;
J'aime mieux l'équité des ſublimes projets
Conçus pour réprimer les Peuples & les Princes,
Les injuſtes Voiſins, & les mauvais Sujets.

De quelque inſupportable injure
Que ton renom ſoit attaqué,
Il ne ſçauroit être offuſqué ;
La lumiere en eſt toujours pure.
Dans un paiſible mouvement
Tu t'éleves au firmament,
Et laiſſe contre toi murmurer ſur la terre.
Ainſi le haut Olympe, à ſon pied ſabloneux,
Laiſſe fumer la foudre & gronder le tonnerre,
Et garde ſon ſommet tranquille & lumineux.

Tu vois deſſous toi l'injuſtice
Tâcher en vain de t'offenſer ;
D'un regard tu peux renverſer
Et l'inſolence & l'artifice :
Ton courage, aux monſtres fatal,
Eſt toujours plus fort que le mal ;
Sur le ſolide honneur ſa baſe eſt établie ;
Le droit & la raiſon l'accompagnent toujours ;
Et ſans que ſa vigueur ſoit jamais affoiblie,
Qu'on cède ou qu'on réſiſte, il va d'un même cours.

Sur toi-même tu te repoſes ;
Et dans le péril apparent,

Tu vois d'un œil indifférent
La viciſſitude des choſes.
D'un ferme eſprit tu te réſous
A complaire aux vœux des jaloux
Dont l'agrandiſſement ſur ta perte ſe fonde ;
Du timon envié tu retires les mains,
Et preſſes pour remettre au premier Roi du Monde,
Le ſoin qu'il t'a commis du ſalut des Humains.

Ton propre bonheur t'importune ;
Alors qu'il fait des malheureux,
On voit que tu ſouffres pour eux,
Et que leur peine t'eſt commune.
Quand leurs efforts ſont impuiſſans
Contre tes actes innocens,
Dans leur déſaſtre encor ta bonté les révère ;
Tu les plains dans les maux dont ils ſont affligés ;
Et demandes au Ciel, d'un cœur humble & ſincère,
Qu'ils veuillent ſeulement en être ſoulagés.

Tu n'es point charmé des richeſſes ;
Les dons ne te peuvent tenter ;
Et tu n'en ſçaurois accepter
Que pour en faire des largeſſes ;
Si ton Prince, outre ton ſouhait,
T'honore de quelque bienfait,
Soudain tu le répands en des graces diverſes ;
Tu n'en as que la fleur, nous en avons le fruit ;
Recevant les faveurs, auſſi-tôt tu les verſes ;
Et le bien qui te cherche, en même tems te fuit.

Au milieu de l'inquiétude
Qui régne dans le champ de Mars,
Tu veilles, pour tirer les Arts
De misere & de servitude;
C'est par toi seul que pour jamais,
Du Mont aux deux sacrés sommets
L'ignorance s'écarte, & l'erreur est bannie;
Ta main, qui rend la vie à nos États mourans,
Par qui nos Alliés sortent de tyrannie,
Affranchit l'Hélicon du joug de ses tyrans.

Mais, ô coupable négligence!
O Muse! pourquoi passes-tu
Sa plus mémorable vertu
Sous un injurieux silence?
Touche ta lyre encore un peu,
Et lui fais chanter le beau feu
Que le bien du public en ses veines allume.
De son embrasement tu connois la grandeur;
Tu sçais que dans ce feu sa force se consume,
Et qu'il n'est plus vivant que par sa seule ardeur.

Par elle son ame est nourrie,
C'est d'elle qu'il tient sa vigueur;
Il vit; mais il vit en langueur,
Lorsqu'il voit languir sa patrie;
Comme elle, il sent ses déplaisirs;
Il joint ses pleurs à ses soupirs;

Par ſes gémiſſemens il répond à ſes plaintes ;
S'il vit, c'eſt ſeulement afin de la guérir :
Il s'offre à recevoir ſes mortelles atteintes ;
Et, pourvu qu'il la ſauve, il conſent de périr.

Durant la plus fiere tempête
Il abandonne ſon ſalut,
Et n'a pour véritable but
Que d'en garantir notre tête ;
Avec quelque noire fureur
Que pleins de colere & d'horreur
Le Ciel tonne ſur nous, & le ſort nous pourſuive,
A leurs traits inhumains il s'expoſe pour nous ;
Et parmi les tranſports d'une amour exceſſive,
Il n'eſt point de tourment qui ne lui ſemble doux.

Dans ſa conduite juſte & ſainte,
Il demeure en tranquillité,
Et ſon repos n'eſt agité
Ni d'eſpérance, ni de crainte ;
Les menaces, ni le pouvoir,
Ne l'ont ſçu jamais émouvoir,
Et jamais nuls appas n'ont ſon ame ſurpriſe ;
L'or pour lui ceſſe d'être un métal précieux ;
La beauté périſſable eſt un bien qu'il mépriſe ;
Pour l'un il eſt ſans mains, & pour l'autre ſans yeux.

Ébloui de clartés ſi grandes,
Incomparable RICHELIEU ;
Ainſi qu'à notre demi-Dieu

Je te viens faire mes offrandes.
L'équitable ſiécle à venir
Adorera ton ſouvenir,
Et du ſiécle préſent te nommera l'Alcide;
Tu ſerviras un jour d'objet à l'Univers,
Aux Miniſtres d'exemple, aux Monarques de guide,
De matiere à l'Hiſtoire, & de ſujet aux Vers.

CHAPELAIN.

L'ENFANT SAUVÉ D'UN NAUFRAGE.

ODE.

ESPRITS qui portez le tonnerre,
Impétueux tyrans des airs,
Qui faites le péril des Mérs,
Et les ravages de la terre;
Vents, ſi l'audace des vaiſſeaux
Qui vous affrontent ſur les eaux
En rend la perte ſi fréquente,
Ils ont bien mérité vos coups;
Ayez pour celui que je chante,
Plus de pitié que de courroux.

Ce n'eſt pas au cours des étoiles
Qu'il prétend régler ſes erreurs,

Ni, pour modérer vos rigueurs,
Vous empriſonner dans ſes voiles.
Sa charge n'eſt pas de ces biens
Dont les rivages indiens
Rendent tribut à nos délices :
C'eſt un fils que ſon triſte ſort
Veut dérober à vos caprices
Entre les bras d'un pere mort.

Déja la fureur des orages,
Les flots l'un ſur l'autre entaſſés,
Les mâts dans les flots renverſés
Couvrent les écueils de naufrages.
Tout, dans l'alarme & dans le bruit
Des foudres qui percent la nuit,
Cède à la merci des tempêtes ;
Et les Matelots effrayés
Trouvent mille morts ſur leurs têtes,
Et mille tombeaux ſous leurs pieds.

C'en eſt fait, la Mer en furie,
Après tant d'éclats violens,
Tient enfin dans ſes vaſtes flancs
Toute la flote enſevelie.
Je ne vois plus qu'un foible enfant
Qu'un reſte de vigueur défend
De la vague qui l'environne ;
Et pour mettre à couvert ſes jours,
Quand tout le monde l'abandonne,
La mort vient ſeule à ſon ſecours.

Sur les reſtes flottans du pere,
Elle ſoutient l'eſpoir du fils,
Et la tendreſſe de ſes cris
A preſque fléchi ſa colere.
Ses petits bras entrelacés
S'attachent aux membres glacés;
Dont l'ame vient d'être ravie;
Et ſes ſoupirs mal entendus,
Demandent encore la vie
A ſon pere qui ne vit plus.

O vous, ami de l'innocence,
Dauphin, qu'un chantre ingénieux
Par ſes accords délicieux
Trouva ſi prompt à ſa défenſe;
Si la fameuſe antiquité
Se flatte avecque vérité
Que l'homme a pour vous quelques charmes,
Que voulez-vous de plus touchant?
Hélas! ſoyez tendre à ſes larmes,
Puiſque vous l'êtes à ſon chant.

On entend ſes vœux, on m'écoute;
Les Cieux ne ſont plus irrités;
Je vois les foudres écartés,
Et les tempêtes en déroute.
Les vents & les vagues d'accord
Conduiſent l'enfant dans le port.

L'air eſt plus doux, la nuit plus claire ;
Et les Dieux de l'onde ſurpris,
Dans les funérailles du pere,
Chantent le triomphe du fils.

Le P. DE LA RUE

A VENUS.

ODE.

CRUELLE mere des Amours,
Toi que j'ai ſi long-tems ſervie,
Ceſſe enfin d'agiter ma vie,
Et laiſſe en paix couler mes jours.
Ta tyrannie & tes caprices
Font payer trop cher tes délices,
C'eſt trop gémir dans ta priſon.
Briſe les fers qui m'y retiennent.
Et permets que mes vœux obtiennent
Des fruits tardifs de ma raiſon.

Déja m'échappe le bel âge
Qui convient à tes favoris,
Et des ans le ſenſible outrage
Me va donner des cheveux gris.
Si pour moi le deſſein de plaire
Devient un eſpoir téméraire,
Que puis-je encore deſirer ?
Quelle erreur de remplir mon ame
D'une vive & conſtante flamme
Que je ne pourrois inſpirer !

Lorſqu'on ſçait unir & confondre
En deux cœurs mêmes ſentimens,
Et que les yeux de deux Amans
Sçavent s'entendre & ſe répondre;
Quand on ſe livre tout le jour
Aux ſoins d'un mutuel amour,
En quels tranſports l'ame eſt ravie?
Dans ces momens délicieux
Le Mortel porte-t-il envie
A la félicité des Dieux?

Mais l'amorce de tes promeſſes
N'a que trop l'art de m'éblouir.
Réſerve toutes tes careſſes
A l'heureux âge d'en jouir.
Étreins de la plus forte chaîne
L'ardent Cléon, la jeune Iſmène,
Vole où t'appelle leur deſir:
Fais-les mourir, fais-les revivre;
Et que ta faveur les enyvre
D'un torrent d'amoureux plaiſirs.

Pour moi, dans un champêtre aſyle,
Où l'Arou de ſes claires eaux
Baigne le pied de nos côteaux,
Je cherche un bonheur plus tranquille.
Sur des fleurs mollement couché,
Avec un eſprit détaché
Des biens que le Courtiſan brigue;
Sur moi le pere du repos,

Le ſommeil, d'une main prodigue,
Répandra ſes plus doux pavots.

Je verrai quelquefois éclore
Dans les prés mille aimables fleurs,
Odorantes filles des pleurs
Que verſe la naiſſante Aurore.
Je verrai tantôt mes guérèts
Dorés par la blonde Cérès;
Dans leur tems les dons de Pomone
Feront plier mes eſpaliers;
Et mes vignobles, en automne,
Empliront mes vaſtes celliers.

Mais quel trouble & quelles alarmes
Viennent me ſaiſir malgré moi?
Pourquoi, Céphiſe, hélas! pourquoi
Ne puis-je retenir mes larmes?
Dans mon ſein je les ſens couler;
Je rougis, je ne puis parler:
Un cruel ennui me dévore.
Ah! Vénus, ton fils eſt vainqueur.
Oui, Céphiſe, je brûle encore;
Tu regnes toujours ſur mon cœur.

Sans ceſſe mon inquiétude,
Malgré les détours que je prens,
Par une fatale habitude
Guide vers toi mes pas errans.
Quand le hazard t'offre à ma vue,
O combien mon ame eſt émue!

Au moment où je t'apperçois !
Et quel plaiſir à mon oreille,
Lorſque d'une bouche vermeille
Sort le ſon touchant de ta voix !

Quelquefois la douceur d'un ſonge
Te rend ſenſible à mes tranſports.
Charmes ſecrets, divins tréſors,
N'êtes-vous alors qu'un menſonge ?
Une autre fois, avec dédain,
Tu te dérobes ſous ma main ;
J'embraſſe une ombre fugitive ;
Et te cherchant à mon réveil,
Je hais la clarté qui me prive
Des vains phantômes du ſommeil.

MIREVRESI.

NAISSANCE DU DUC DE BRETAGNE.

ODE.

DESCENDS de la double colline,
Nymphe, dont le fils amoureux,
Du ſombre époux de Proſerpine
Sçut fléchir le cœur rigoureux.
Viens ſervir l'ardeur qui m'inſpire ;
Déeſſe, prête-moi ta lyre,
Ou celle de ce Grec vanté,
Dont l'impitoyable Alexandre,

Au milieu de Thèbes en cendre ;
Reſpecta la poſtérité.

Quel Dieu propice nous ramène
L'eſpoir que nous avions perdu ?
Un fils de Thétis ou d'Alcmène
Par le Ciel nous eſt-il rendu ?
N'en doutons point ; le Ciel ſenſible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verſer tant de pleurs.
Hâtez-vous, ô chaſte Lucine ;
Jamais plus illuſtre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voici le premier gage
Des biens qui vous ſont préparés.
Cet enfant eſt l'heureux préſage
Du repos que vous deſirez.
Les premiers inſtans de ſa vie,
De la Diſcorde & de l'Envie
Verront éteindre le flambeau.
Il renverſera leurs trophées ;
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de ſon berceau.

Ainſi, durant la nuit obſcure,
De Vénus l'étoile nous luit,
Favorable & brillant augure
De l'éclat du jour qui la ſuit.
Ainſi, dans le fort des tempêtes,
Nous voyons briller ſur nos têtes

Ces feux amis des Matelots ;
Préſage de la paix profonde
Que le Dieu qui régne ſur l'onde
Va rendre à l'empire des Flots.

Quel monſtre de carnage avide
S'eſt emparé de l'Univers ?
Quelle impitoyable Euménide
De ſes feux infecte les airs ?
Quel Dieu ſouffle en tous lieux la guerre ;
Et ſemble à dépeupler la Terre
Exciter nos ſanglantes mains ?
Mégère, des Enfers bannie,
Eſt-elle aujourd'hui le Génie
Qui préſide au ſort des Humains ?

Arrête, furie implacable,
Le Ciel veut calmer ſes rigueurs.
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embraſé nos cœurs.
Aimable paix, vierge ſacrée,
Deſcends de la voûte azurée ;
Viens voir tes temples relevés ;
Et ramene au ſein de nos villes
Ces Dieux bienfaiſans & tranquilles
Que nos crimes ont ſoulevés.

Mais quel ſouffle divin m'enflamme ?
D'où naît cette ſoudaine horreur ?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.

Loin d'ici, profane vulgaire;
Apollon m'inſpire & m'éclaire;
C'eſt lui, je le vois, je le ſens.
Mon cœur cède à ſa violence.
Mortels, reſpectez ſa préſence;
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la Sybille,
A leur terme ſont parvenus.
Nous touchons au regne tranquille
Du vieux Saturne & de Janus.
Voici la ſaiſon deſirée,
Où Thémis & ſa ſœur Aſtrée,
Rétabliſſant leurs ſaints autels,
Vont ramener ces jours inſignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des Immortels.

Où ſuis-je? quel nouveau miracle
Tient encor mes ſens enchantés?
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle
Frappe mes yeux épouvantés!
Un nouveau Monde vient d'éclore.
L'Univers ſe reforme encore
Dans les abîmes du chaos;
Et, pour réparer ſes ruines,
Je vois des demeures divines
Deſcendre un peuple de Héros.

Les Élémens ceſſent leur guerre;
Les Cieux ont repris leur azur.

Un feu ſacré purge la Terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur :
On ne craint plus l'herbe mortelle ;
Et le crocodile infidelle
Du Nil ne trouble plus les eaux.
Les lions dépouillent leur rage ;
Et dans le même pâturage
Bondiſſent avec les troupeaux.

C'eſt ainſi que la main des Parques
Va nous filer ce ſiécle heureux,
Qui du plus ſage des Monarques
Doit couronner les juſtes vœux.
Eſpérons des jours plus paiſibles ;
Les Dieux ne ſont point inflexibles ;
Puiſqu'ils puniſſent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus auſtères,
Souvent leurs fléaux ſalutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le Ciel, dans une nuit profonde,
Se plaît à nous cacher ſes loix.
Les Rois ſont les maîtres du Monde :
Les Dieux ſont les maîtres des Rois.
Valeur, activité, prudence ;
Des décrets de leur providence
Rien ne change l'ordre arrêté ;
Et leur regle, conſtante & ſûre,
Fait ſeule ici-bas la meſure
Des biens & de l'adverſité.

Mais, que fais-tu, Muſe inſenſée ?
Où tend ce vol ambitieux ?
Oſes-tu porter ta penſée
Juſques dans le Conſeil des Dieux ?
Réprime une ardeur périlleuſe :
Ne vas point d'une aile orgueilleuſe
Chercher ta perte dans les airs ;
Et par des routes inconnues,
Suivant Icare au haut des nues,
Crains de tomber au fond des Mers.

Si pourtant quelqu'eſprit timide,
Du Pinde ignorant les détours,
Oppoſoit les regles d'Euclide
Au déſordre de mes diſcours ;
Qu'il ſçache qu'autrefois Virgile
Fit même aux Muſes de Sicile
Approuver de pareils tranſports ;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut ſeul des Maîtres de la lyre
Immortaliſer les accords.

ROUSSEAU.

A UNE VEUVE.

ODE.

QUEL reſpect imaginaire
Pour les cendres d'un époux,
Vous rend vous-même contraire

A vos deſtins les plus doux?
Quand ſa courſe fut bornée
Par la fatale journée
Qui le mit dans le tombeau,
Penſez-vous que l'Hyménée
N'ait pas éteint ſon flambeau?

Pourquoi ces ſombres ténèbres
Dans ce lugubre réduit?
Pourquoi ces clartés funèbres
Plus affreuſes que la nuit?
De ces noirs objets troublée,
Triſte, & ſans ceſſe immolée
A de frivoles égards,
Ferez-vous d'un Mauſolée
Le plaiſir de vos regards?

Voyez les Graces fidelles
Malgré vous ſuivre vos pas,
Et voltiger autour d'elles
L'Amour qui vous tend les bras.
Voyez ce Dieu plein de charmes
Qui vous dit, les yeux en larmes:
Pourquoi ces pleurs ſuperflus?
Pourquoi ces cris, ces alarmes?
Ton époux ne t'entend plus.

A ſa triſte deſtinée
C'eſt trop donner de regrets:
Par les larmes d'une année
Ses mânes ſont ſatisfaits.

De la célèbre Matrone
Que l'Antiquité nous prône
N'imitez point le dégoût,
Ou, pour l'honneur de Pétrone,
Imitez-la jusqu'au bout.

Les chroniques les plus amples
Des Veuves du premier tems,
Nous fourniſſent peu d'exemples
D'Artémiſes de vingt ans.
Plus leur douleur eſt illuſtre,
Et plus elle ſert de luſtre
A leur amoureux eſſor :
Andromaque, en moins d'un luſtre,
Remplaça deux fois Hector.

De la veuve de Sichée,
L'hiſtoire vous a fait peur :
Didon mourut attachée
Au char d'un Amant trompeur ;
Mais l'imprudente Mortelle
N'eut à ſe plaindre que d'elle :
Ce fut ſa faute, en un mot ;
A quoi ſongeoit cette Belle,
De prendre un Amant dévot ?

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui fuyant ſa ville en cendre
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des Dieux de Pergame,

Ravit ſon pere à la flamme,
Tenant ſon fils par la main;
Sans prendre garde à ſa femme
Qui ſe perdit en chemin?

Sous un plus heureux auſpice,
La Déeſſe des Amours
Veut qu'un nouveau ſacrifice
Lui conſacre vos beaux jours.
Déja le bûcher s'allume,
L'autel brille, l'encens fume;
La victime s'embellit;
L'Amour même le conſume;
Le myſtere s'accomplit.

Tout conſpire à l'allégreſſe
De cet inſtant ſolemnel.
Une riante jeuneſſe
Folâtre autour de l'autel.
Les Graces à demi-nues
A ces danſes ingénues
Mêlent de tendres accens;
Et ſur un trône de nues
Vénus reçoit votre encens.

Le même.

A LA FORTUNE.

ODE.

FORTUNE, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis ?
Juſques à quand, trompeuſe idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Conſacrés par les ſacrifices
Et par l'hommage des Mortels ?

Le peuple, dans ton moindre ouvr
Adorant la proſpérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu ſuprême
Il dépouille la vertu même,
Pour le vice que tu chéris :
Et toujours ſes fauſſes maximes
Érigent en Héros ſublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque ſuperbe titre
Dont ces Héros ſoient revêtus,
Prenons la raiſon pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.

Je n'y trouve qu'extravagance,
Foibleſſe, injuſtice, arrogance,
Trahiſons, fureurs, cruautés;
Étrange vertu, qui ſe forme
Souvent de l'aſſemblage énorme
Des vices les plus déteſtés!

Apprens que la ſeule ſageſſe
Peut faire les Héros parfaits;
Qu'elle voit toute la baſſeſſe
De ceux que ta faveur a faits:
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuſte victoire
Que le ſort remporte pour eux;
Et que devant ſes yeux ſtoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne ſont que des crimes heureux.

Quoi! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila!
J'appellerai vertu guerriere
Une vaillance meurtriere
Qui dans mon ſang trempe ſes mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un Héros farouche,
Né pour le malheur des humains?

Quels traits me préſentent vos faſtes,
Impitoyables Conquérans?

Des vœux outrés, des projets vaſtes ;
Des Rois vaincus par des tyrans ;
Des murs que la flamme ravage ;
Des Vainqueurs fumans de carnage ;
Un peuple au fer abandonné ;
Des meres pâles & ſanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un ſoldat effréné.

Juges inſenſés que nous ſommes,
Nous admirons de tels exploits !
Eſt-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands Rois ?
Leur gloire féconde en ruines,
Sans le meurtre & ſans les rapines,
Ne ſçauroit-elle ſubſiſter ?
Images des Dieux ſur la terre,
Eſt-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les alarmes
Réſide le ſolide honneur.
Quel Vainqueur ne doit qu'à ſes armes
Ses triomphes & ſon bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'Hiſtoire
Doit peut-être toute ſa gloire
A la honte de ſon rival.
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Quel eſt donc le Héros ſolide,
Dont la gloire ne ſoit qu'à lui ?
C'eſt un Roi que l'équité guide,
Et dont les vertus ſont l'appui :
Qui prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un Peuple fidèle
Fait le plus cher de ſes ſouhaits ;
Qui fuit la baſſe flaterie ;
Et qui, pere de ſa patrie,
Compte ſes jours par ſes bienfaits.

Vous, chez qui la guerriere audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus.
Vous verrez un Roi reſpectable,
Humain, généreux, équitable,
Un Roi digne de vos autels.
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des Mortels.

Héros cruels & ſanguinaires,
Ceſſez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le deſtructeur rapide
De Marc-Antoine & de Lépide
Rempliſſoit l'Univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguſte,

Sans cet empire heureux & juſte
Qui fit oublier ſes fureurs.

Montrez-nous, Guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout ſon jour.
Voyons comment vos cœurs ſublimes
Du ſort ſoutiendront le retour.
Tant que ſa faveur vous ſeconde,
Vous êtes les Maîtres du monde;
Votre gloire nous éblouit;
Mais au moindre revers funeſte,
Le maſque tombe, l'homme reſte;
Et le Héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un Conquérant.
Celui qui dompte la Fortune,
Mérite ſeul le nom de Grand.
Il perd ſa volage aſſiſtance,
Sans rien perdre de la conſtance
Dont il vit ſes honneurs accrus;
Et ſa grande ame ne s'altere
Ni des triomphes de Tibere,
Ni des diſgraces de Varus.

La joie imprudente & legere
Chez lui ne trouve point d'accès;
Et ſa crainte active modere
L'yvreſſe des heureux ſuccès.
Si la Fortune le traverſe,
Sa conſtante vertu s'exerce

Dan

Dans ſes obſtacles paſſagers.
Le bonheur peut avoir ſon terme ;
Mais la ſageſſe eſt toujours ferme,
Et les deſtins toujours légers.

En vain une fiere Déeſſe
D'Enée a réſolu la mort ;
Ton ſecours, puiſſante Sageſſe,
Triomphe des Dieux & du ſort.
Par toi Rome, après ſon naufrage,
Juſques dans les murs de Carthage
Vengea le ſang de ſes Guerriers ;
Et ſuivant tes divines traces,
Vit, au plus fort de ſes diſgraces,
Changer ſes cyprès en lauriers.

ROUSSEAU.

LA FORTUNE.

ODE.

AUT-il qu'eſclave de l'exemple,
rende hommage à tes autels ?
ɔrtune, aux portes de ton temple
ıi ſuivi d'aveugles Mortels.
atté d'un eſpoir téméraire,
ɔur entrer dans ton ſanctuaire,
ıi long-tems en vain combattu ;
ı peine a laſſé ma conſtance :
ıi toujours vu la violence
triompher de la vertu.

Libres d'un eſpoir tyrannique,
Cédons enfin à mes rivaux.
Eh ! quel eſt le prix chimérique
Que tu promets à nos travaux ?
En vain, fixant ton inconſtance,
Pour nous tu joins à l'opulence
L'éclat du rang & des honneurs ;
De quelques biens que tu diſpoſes,
Les maux cruels que tu nous cauſes
Sont-ils payés par tes faveurs ?

Dans le plus dur des eſclavages
Pour toi notre orgueil ſe dément ;
D'un Grand nous payons les outrages
Par un ſervile attachement.
Souvent encor l'encens frivole
Que nous offrons à cette idole
Ne nous ſert qu'à l'importuner :
Trop heureux, ſi dans ſes caprices,
Las enfin de nos ſacrifices,
Il daignoit nous les pardonner !

Cruel tyran de notre vie,
Lui ſeul par des droits ſouverains,
En fait, au gré de ſon envie,
Tous les jours ſombres ou ſereins.
Combien, honteux de ma foibleſſe,
Ai-je rougi de la baſſeſſe
Où je me ſuis ſouvent ſurpris ;
Quand, briguant de vains avantages,

J'ai fait l'objet de mes hommages
Du vil objet de mes mépris ?

Biens trop chers à nos cœurs ſerviles,
Avez-vous des attraits ſi doux ?
Et connoît-on les biens tranquilles
Quand on les peut quitter pour vous ?
Notre erreur ſeule a fait vos charmes :
Vous cachez les ſoins, les alarmes
Sous l'éclat qui nous éblouit ;
Et trompés dans la jouiſſance,
Nous ne trouvons que l'apparence
D'un bonheur qui s'évanouit.

De notre ambition ſtérile
Où nous conduit la folle ardeur ?
Les noirs ſoucis font leur aſile
Dans le ſéjour de la grandeur.
Jouet d'une attente importune,
Le favori de la Fortune
Ne connoît point les vrais plaiſirs.
Son eſpoir n'a rien de ſolide ;
Et ſon cœur toujours plus avide,
Fait ſon tourment de ſes deſirs.

Les Rois que charme un ſort paiſible
Trouvent-ils l'art de le goûter ?
Leur ſceptre eſt un fardeau pénible
Qu'ils ſont ſouvent las de porter.
Comblés des faveurs de Bellone,
Que leur ſert qu'aux pieds de leur trône

Tombent les plus fameux Héros ?
Amis conſtans de la victoire,
Lorſqu'ils ont tout fait pour leur gloire,
Ils n'ont rien fait pour leur repos.

Ainſi le penſoit ce Monarque
Qui, jaloux de ſa liberté,
Dépouilla l'importune marque
De la ſuprême autorité;
Qui, vivant ſans inquiétude,
Oublia dans la ſolitude
Le fruit de tant d'exploits divers;
Et dégoûté du diadême,
Aima mieux régner ſur lui-même,
Que de régner ſur l'Univers.

Heureux qui de ſoi toujours maître,
A de faux biens ſçait renoncer;
Et qui n'apprit à les connoître,
Que pour apprendre à s'en paſſer!
Du ſort il brave les atteintes:
Par ſes deſirs & par ſes craintes
Jamais ſon cœur n'eſt combattu:
Il trouve toute ſa richeſſe
Dans les tréſors de la ſageſſe
Et dans les dons de la vertu.

Vous qui, loin des grandeurs du Louvre,
Dont vous ignorez les attraits,
Sous l'humble chaume qui vous couvre,
Reſpirez une heureuſe paix;

Exempts de l'erreur qui nous trompe,
Par l'éclat d'une vaine pompe
Vous n'avez point été ſurpris.
Vous jouiſſez dans le ſilence
Des biens qui ſuivent l'innocence.
En goûtez-vous aſſez le prix ?

Heureux Mortels ! toutes les heures
Coulent pour vous dans le repos.
Morphée autour de vos demeures
A ſemé ſes plus doux pavots.
Libres des loix de la contrainte,
Parmi vous l'on goûte ſans crainte
Des plaiſirs acquis ſans effort.
Votre joie eſt ſincere & pure ;
Et vous tenez de la Nature
Plus que ne peut donner le Sort.

Depuis long-tems mon cœur ſoupire,
Jaloux des biens que vous goûtez :
Par un faux charme qui m'attire
Pourquoi mes vœux ſont-ils tentés ?
Pour jouir d'une paix profonde,
J'irois loin du bruit & du monde,
Vivre ſous un ciel étranger.
Mais, hélas ! j'aime encor mes peines ;
Et je ſecoue en vain des chaînes
Dont je ne puis me dégager.

ASSELIN.

La Vieillesse d'un Philosophe.

Ode.

Nectar qu'on avale à longs traits,
Baume que répand la Nature
Sur les maux qu'elle nous a faits ;
Maîtresse aimable d'Epicure,
Volupté, prête ton secours ;
Et vien défendre ma vieillesse
Des langueurs & de la tristesse
Qui noircit la fin de mes jours.

Vien donc, non telle qu'avec bruit
Parmi la débauche égarée,
Tu m'accompagnois jour & nuit,
De pourpre & de myrte parée :
Mais, sage & sans emportement,
Fais aux fureurs de la jeunesse
Succéder la délicatesse
D'un voluptueux sentiment.

Que sensible au goût des plaisirs,
Éloigné de l'intempérance,
Je forme encor quelques desirs
Sans sortir de la bienséance ;
Que recherché des jeunes gens,
Je leur marque de l'indulgence,
Et tolère leur imprudence
En faveur de leurs agrémens.

Que toujours cher à mes amis,
Mêlant l'utile au délectable,
Leur amitié tendre & durable
Me tienne ce qu'ils m'ont promis :
Qu'à leurs yeux toujours agréable,
Le sel que la nature a mis
Sur ma langue & dans mes écrits,
Leur serve de propos de table.

Ainsi puissé-je mollement,
Et d'une ame toujours égale,
Profitant de chaque moment,
Attraper mon heure fatale ;
Qu content de ne plus souffrir
Cent maux dont elle nous délivre,
Je cesse seulement de vivre,
Sans sentir l'horreur de mourir.

LA FARE.

L'ÉMULATION.

ODE.

DÉPOUILLONS ces respects serviles
Que l'on rend aux siécles passés ;
Les Homeres & les Virgiles
Peuvent encor être effacés.
Croit-on la Nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs & les Romains ?

De nos aînés, mere idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains ?

Non, n'outrageons point la Nature
Par des reproches indiſcrets,
Elle qui, pour nous moins obſcure,
Nous a confié ſes ſecrets.
L'ame en proie à l'incertitude,
Autrefois, malgré ſon étude,
Vivoit dans un corps ignoré ;
Mais le ſang qu'enferme nos veines
N'a plus de routes incertaines ;
Et ce myſtere eſt pénétré.

Combien, en cherchant la fortune,
Et jaloux d'étendre nos droits,
Avons-nous au vaſte Neptune
Impoſé de nouvelles loix ?
Juſqu'en quels climats la bouſſole,
Cette aiguille, amante du pole,
A-t-elle guidé nos vaiſſeaux ?
Aux bornes de l'humide plaine
N'ont-ils pas de l'audace humaine
Étonné des peuples nouveaux ?

Juſqu'aux régions azurées
Nous conduiſent d'heureux ſecours ;
Et des étoiles meſurées
Nous allons épier le cours :

A l'aide d'un verre fidèle
Tout le firmament ſe décèle
A nos regards ambitieux :
Et mieux que l'art des Zoroaſtres,
Nous ſemblons contraindre les aſtres
A venir juſques ſous nos yeux.

N'eſt-ce donc que dans l'art d'écrire
Que nous avouerons des vainqueurs ?
N'oſons-nous diſputer l'empire
Que cet art donne ſur les cœurs ?
Souffrirons-nous que nos ancêtres,
A notre honte, en ſoient les maîtres ?
Vain reſpect qu'il faut étouffer.
Il eſt encor de nouveaux charmes ;
C'eſt même par leurs propres armes,
Que nous pouvons en triompher.

Leurs travaux ont tiré des mines
L'or que nos mains doivent polir.
Ils ont arraché les épines
Des fleurs qui reſtent à cueillir.
Diſciple aſſidu ſur leurs traces,
De leurs défauts & de leurs graces
Je tire le même ſecours.
Leur chute me rend plus ſévère ;
Et l'aſſoupiſſement d'Homère
M'avertit de veiller toujours.

Vous qu'une aveugle eſtime abuſe,
Et qu'elle engage trop avant,

N'eſpérez pas contre ma Muſe
Soulever le Peuple ſçavant.
Je ne viens point, nouveau Zoïle,
Proſcrire un Poëme fertile,
Par les Muſes même dicté.
Je viens ſeulement, comme Horace,
Rallumer l'eſpoir & l'audace
De ſurpaſſer l'Antiquité.

La Motte.

L'Academie Françoise.

Ode.

Dieu des Vers, pourrai-je ſuffire
A ce que tu viens m'inſpirer ?
Dois-tu confier à ma lyre
Tes favoris à célébrer ?
Par eux les Filles de mémoire
Aux Mortels diſpenſent la gloire :
Que peut pour eux tout l'art humain ?
Conduis toi-même mon ouvrage ;
Ils en déſavoueroient l'hommage,
S'ils n'y reconnoiſſoient ta main.

Malgré l'envie & l'ignorance,
C'eſt toi qui, ſous le nom d'Armand
Pris le ſoin d'embellir la France
De ſon plus durable ornement.
Tu relevas un ſanctuaire,
Où, loin du profane vulgaire,

Tes nourriſſons furent admis ;
Et réunis par cette grace,
Merveille inouïe au Parnaſſe !
Les rivaux devinrent amis.

Les uns à qui Clio révèle
Les faits obſcurs & reculés (1)
Nous tracent l'image fidèle
De tous les ſiécles écoulés.
Des États la ſombre origine,
Les progrès, l'éclat, la ruine
Repaſſent encor ſous nos yeux ;
Et préſens à tous nous y ſommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

Les autres, du ſecours des Fables (2)
Appuyant leurs inſtructions,
Ont orné les faits mémorables
D'ingénieuſes fictions.
Notre âge retrouve un Homere
Dans ce Poëme ſalutaire,
Par la vertu même inventé (3) ;
Les Nymphes de la double cime
Ne l'affranchirent de la rime,
Qu'en faveur de la vérité.

Des deux ſouverains de la ſcène
L'aſpect a frappé mes eſprits (4) ;

(1) Les Hiſtoriens.
(2) Les Poëtes épiques.
(3) Télémaque.
(4) Corneille & Racine.

C'eſt ſur leurs pas que Melpomène
Conduit ſes plus chers favoris.
L'un plus pur, l'autre plus ſublime;
Tous deux partagent notre eſtime
Par un mérite différent.
Tour-à-tour ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'eſprit a de plus grand.

D'un art encor plus difficile,
Mais du peuple moins reſpecté,
Souvent plus d'une main habile
Nous a fait ſentir la beauté (5).
Peintres de l'humaine folie,
C'eſt vous qui prêtez à Thalie
Le maſque qui couvre ſon front.
C'eſt vous, dont l'heureux artifice,
En nous expoſant notre vice,
Fait nos plaiſirs de notre affront.

Un nouveau ſpectacle m'appelle (6);
Qui, dans l'Italie inventé,
Ici doit ſervir de modèle
A ceux dont il fut imité.
J'y vois quelle gloire mérite
Cet Auteur, dont le ſtyle invite
La Muſique à s'y marier (7):
Ses Vers ſont riches, mais ſans faſte;

(5) Les Comiques.
(6) L'Opéra.
(7) Quinault.

Et la matiere n'en eſt vaſte
Que par l'art de la varier.

Mais écoutons : Ce Berger joue
Les plus amoureuſes chanſons (8).
Du fameux Paſteur de Mantoue
Il imite les tendres ſons.
Un autre à des chanſons ſi belles
En oppoſe de plus nouvelles (9);
Entr'eux j'aime à me partager.
Et Pan, inventeur de la flute,
Arbitre de cette diſpute,
N'oſe lui-même les juger.

Au gré de ce nouvel Eſope, (10)
Les animaux prennent la voix ;
Sous leurs diſcours il enveloppe
Des leçons même pour les Rois.
Une douceur ſimple, élégante,
En riant, par-tout y préſente
La nature & la vérité.
De quelle grace il les anime !
Oui, peut-être que le ſublime
Cède à cette naïveté.

Ici du Cenſeur du Parnaſſe,
Je ne crains point d'être repris (11).
Au poids, dont ſe ſervoit Horace,

(8) Segrais.
(9) M. de Fontenelle.
(10) La Fontaine.
(11) Boileau.

Il ſçait peſer tous les écrits.
Il connoît, Critique équitable,
Quel eſt l'ornement convenable
Que chaque Auteur doit employer;
Et toi-même, fils de Latone,
Dans les préceptes qu'il nous donne,
Tu ne trouves rien à rayer.

Quel agrément, quelle harmonie
Dans ces écrits ingénieux,
Où l'hyperbole & l'ironie
Diſputent à qui plaira mieux (12)?
Ces diſcours privés qu'on s'adreſſe,
Tribut d'eſtime & de tendreſſe,
Y brillent des plus heureux traits.
Par une ſeconde préſence,
C'eſt ainſi qu'en trompant l'abſence,
On en ſuſpendoit les regrets.

Les Vers, les éloquens ouvrages
M'enyvroient de leur doux poiſon:
J'en oublios preſque les ſages
Amis de l'exacte raiſon (13).
Sur mille erreurs, fruits de l'enfance,
Sur la nature & ſa puiſſance
Ils s'efforcent d'ouvrir nos yeux;
Et tel d'entr'eux avec les Graces (14),

(12) Lettres de Balzac & de Voiture.
(13) Les Philoſophes.
(14) Les Mondes de Fontenelle.

Nous fait parcourir ſur ſes traces
Tout l'eſpace effrayant des Cieux.

Long-tems l'Antiquité ſçavante
Nous recela mille Ecrivains ;
Mais des beautés qu'elle nous vante,
Nous avons lieu d'être auſſi vains.
Les Plines & les Démoſthènes,
Les travaux de Rome & d'Athènes
Deviennent nos propres travaux ;
Et ceux qui nous les interprètent,
Sont moins, par l'éclat qu'ils leur prêtent,
Leurs traducteurs que leurs rivaux.

Après tant d'œuvres renommées,
Dont notre ſiécle eſt ennobli,
La langue qui les a formées
Peut-elle redouter l'oubli ?
Non, ſur cette langue chérie
L'ignorance & la barbarie
Ne verſeront point leur poiſon ;
Et tous les peuples, d'âge en âge,
Y reſpecteront l'aſſemblage
Des Graces & de la Raiſon.

Vous que diſtingue la naiſſance
Ou l'éclat d'un illuſtre rang,
Soyez jaloux de la ſéance
Qu'ici le ſeul mérite prend.
Venez-y protéger Minerve ;
Le prix qu'elle vous en réſerve

Eſt un nom vainqueur du trépas.
Loin les diſtinctions ſerviles :
Il eſt beau qu'avec les Virgiles
Se confondent les Mécé-

Le même.

LES PASSIONS.

ODE.

QUEL eſſain d'ennemis terribles
Nourris-tu dans ton ſein, Mortel infortuné ?
Sous quel joug accablant ces tyrans inflexibles
Tiennent-ils ton cœur enchaîné ?
Tantôt de ces liens il ſent le poids funeſte ;
Il en gémit, il le déteſte ;
Il fait, pour les briſer, mille efforts généreux.
Tantôt eſclave infâme, & digne de ſes peines,
Plus il ſent aggraver ſes chaînes,
Plus il oſe ſe croire heureux.

Sous mille formes différentes
Ces monſtres furieux s'offrent à mes regards.
L'un, farouche lion aux prunelles ardentes,
Seme l'effroi de toutes parts.
L'autre, ſerpent perfide, en ſecret s'inſinue :
Son venin échappe à la vue ;
De voiles impoſteurs, pluſieurs ſont revêtus ;
Et trop ſûrs d'inſpirer, ſous leur forme ordinaire,
Une horreur ſouvent ſalutaire,
Ils ſe déguiſent en vertus.

Fiere du nom de grandeur d'ame,
L'aveugle ambition enyvre les Guerriers,
Éteint l'humanité dans leur cœur qu'elle enflamme
Du desir de ses vains lauriers.
Je vois par ses fureurs la terre enſanglantée ;
La licence au comble portée,
Le crime triomphant de la foible équité.
Je vois des forcenés de ſang humain avides
S'aſſurer par des homicides
Une affreuſe immortalité.

Sous une forme plus qu'humaine,
Le captieux amour ſçait nous tyranniſer.
Un cœur ne ſent le poids de ſa cruelle chaîne,
Que lorſqu'il ne peut la briſer.
Il paroît ; que d'appas ! Mais bientôt que de larmes !
Quels ſupplices ! quelles alarmes !
Quel trouble renaiſſant ! eſt-ce aſſez ? Quels forfaits !
Son feu languit, s'éteint, s'il devient légitime.
Ciel ! j'en frémis : l'attrait du crime
Eſt le plus doux de ſes attraits.

Trop digne fille d'un tel pere,
La jalouſie en proie aux plus noires fureurs,
Voit tout à la lueur du flambeau de Mégere,
Source de fatales erreurs.
A nourrir ſes ennuis toujours induſtrieuſe,
Toujours follement curieuſe,
Elle cherche en tremblant une triſte clarté.
La trouve-t-elle enfin ? Quels tranſports phrénétiques !

LES POETES LYRIQUES.

ODE.

A-t-on vu l'aigle, au vol rapide,
Quitter le vaſte champ de l'air,
Pour raſer d'une aile timide
Les bords arides de la Mer ?
Non, plus hardi dans ſa carriere,
Juſqu'au ſéjour de la lumiere,
Il perce d'un vol aſſuré ;
Et là, devenu plus tranquille,
Il ſoutient, d'un œil immobile,
Les feux dont il eſt entouré.

Ainſi les Poëtes célèbres,
Ainſi les eſprits créateurs,
Laiſſent ramper dans les ténèbres
Le peuple orgueilleux des Auteurs.
Ennemis des routes connues,
Ils volent au-deſſus des nues ;
Ils s'ouvrent le palais des Dieux.
Auſſi promptes que la penſée,
Leurs Muſes rivales d'Alcée,
Vont ſe repoſer dans les cieux.

Pindare, ce Peintre ſublime,
Marche ſans ordre & ſans deſſein.
Ce n'eſt pas l'eſprit qui l'anime ;
C'eſt un Dieu caché dans ſon ſein.

Au champ de Mars, ce fier Tyrthée
Souffle le feu que Prométhée
Ravit au céleſte ſéjour.
Plus grand encor, le ſeul Horace
Réunit la force, la grace,
Et chante Bellone & l'Amour.

Qu'entens-je ? Les ſons de la lyre
Font taire les ciſtres gaulois :
La raiſon régle le délire,
Et l'enthouſiaſme a des loix.
J'apperçois le ſage Malherbe,
Aſſis ſur le trône ſuperbe
De Stéſichore & de Linus.
Quinault, rempli de leur génie,
Accorde aux chants de Polymnie
Le luth de la tendre Vénus.

Rouſſeau paroît : Thèbes reſpire
Aux nouveaux accens d'Amphion :
Neptune, au fond de ſon empire,
S'émeut à la voix d'Arion.
David renaît ; l'Olympe s'ouvre ;
Dieu ſur un trône ſe découvre
Au Peuple dont il eſt l'appui.
Que tout s'abaiſſe & ſe confonde ;
Les cieux, les âges & le monde
S'évanouiſſent devant lui.

Du Maître immortel de la lyre
Tels ſont les ſublimes portraits :

Qu'il ſeroit grand, ſi la Satyre
Avoit moins aiguiſé ſes traits !
Si plus ſouvent la douce yvreſſe
Du fameux vieillard de la Grèce
Déridoit ſon front ſérieux ;
Et ſi la main de la Nature
Effaçoit l'empreinte trop dure
De ſes efforts laborieux !

La Motte a peu ſenti la flamme
Dont brûloient ces Chantres divers.
Les vains éclairs de l'Épigramme
Brillent trop ſouvent dans ſes Vers.
Plus Philoſophe que Poëte,
Il touche une lyre muette :
La raiſon lui parle, il écrit.
On trouve en ſes ſtrophes ſenſées
Moins d'images que de penſées,
Et moins de talent que d'eſprit.

Foible diſciple de Pindare,
Rival heureux d'Anacréon,
Le François chérit la guitarre
Que Sapho montoit pour Phaon.
Souvent la charmante Dione,
Répete Thétis, Héſione,
Tancrède, Iſſé, les Élémens ;
Et le Dieu de la Poëſie
Chante l'hymen de Marthéſie
Et les amours des Ottomans.

le aimable de la folie,
hanſon naquit parmi nous,
le & legere, elle ſe plie
on des ſages & des foux.
ureux de la bagatelle,
s quittons la lyre immortelle
le tambourin d'Erato.
ere eſt moins lu que Chapelle;
i nous admirons Apelle,
s aimons Teniere & Vatteau.

leureux qui peut, comme Voltaire,
nter les Belles & les Dieux;
er de l'Olympe à Cythere,
Paphos remonter aux Cieux.
pour les Arts, il les éclaire;
Maître du talent de plaire,
gne ſur tous les eſprits.
ſeau qui porte le tonnerre
nt ſe délaſſer ſur la terre,
c les cygnes de Cypris.

BERNIS.

LA PASSION DU JEU.

ODE.

QUELS pâles & ſombres Miniſtres
ns ce temple ſecret viennent de pénétrer?
tour de ces flambeaux, quels myſtères ſiniſtres
S'empreſſent-ils de célébrer?

A l'aſpect des dons qu'ils préſentent ;
Des deſirs ardens les tourmentent ;
D'eſpérance & d'effroi leur cœur eſt agité.
Quel eſt ce culte impie ? & quel Dieu peut ſe plaire
A l'encens toujours mercénaire
Par une main avide offert & regretté ?

Intérêt, pere des grands crimes,
Puis-je te méconnoître à ces traits odieux ?
Toi, qui des vils Mortels, tes prêtres, tes victimes,
Promènes la honte en tous lieux.
Pour déchirer leur ſein avare,
Ta voix évoqua du Ténare
Le jeu, de leur fureur éternel châtiment.
Ils accourent, guidés par une main cruelle ;
Mais du monſtre qui les appelle,
Eux-mêmes ſont bientôt la proie & l'aliment.

Un ſacrificateur déploie
Du ſort, ſur un autel, les décrets ſouverains :
Quel ſilence ! quels vœux ! La douleur & la joie
Tour-à-tour naiſſent de ſes mains ;
La troupe inquiète & tremblante
Fixe ſa vue impatiente
Sur un livre bizarre, arbitre du combat.
De ſes adorateurs la Fortune ſe joue ;
L'inſtant qui voit tourner ſa roue,
Les élève cent fois, & cent fois les abbat.

Déeſſe aveugle, tu décides ;
Ton caprice, à ſon gré, décerne enfin le prix ;

Sur

: les infortunés frappant des coups rapides,
Tu couronnes tes favoris.
Soudain, ô déſeſpoir horrible !
L'œil étincellant, l'air terrible,
ın dévore le livre où ſon ſort eſt écrit ;
autre briſe l'autel ; & dans ſa rage extrême,
Tournant ſon bras contre lui-même,
: punit d'un penchant qu'il déteſte & chérit.

Minos, dans ſon urne effrayante,
oule-t-il parmi nous les arrêts du deſtin ?
)uoi, l'ivoire échappé de ſa priſon bruyante,
Va fixer le ſort incertain !
Le cube vagabond héſite,
Il menace, il flate, il agite
'ous les yeux, tous les cœurs dans ſa route entraînés.
| s'arrête : les airs de clameurs retentiſſent ;
Les proſcrits éperdus maudiſſent
'irrévocable loi qui les a condamnés.

Dans le gouffre qui les dévore,
Jn téméraire, en vain, voit périr ſes tréſors ;
'our les renouveller, pour les y perdre encore,
Il tente les derniers efforts.
Inſenſé ! quel démon te guide ?
Connois ta fureur parricide ;
/ois ton épouſe en pleurs, de ſes maux t'accuſer ;
/ois tes fils languiſſans, privés de nourriture ;

Entends les cris de la nature,
Barbare; c'eſt leur ſang que tu vas épuiſer.

A leur ſort cruel peu ſenſible,
Il revole au combat, & le Ciel l'en punit:
Il fuit, & pour jamais, par un ſerment terrible,
Du cirque affreux il ſe bannit.
Vain ſerment! l'eſpoir le ramène
A la voix de cette Sirène;
Plus ardent, il ſe livre à des périls nouveaux:
Tel le Pilote, à peine échappé du naufrage,
Oubliant ſes vœux & l'orage,
Au cri de l'intérêt ſe lance ſur les eaux.

La Fortune enfin adoucie
A l'avide Joueur prodigue ſes préſens;
De ſon cœur affamé l'ardeur ſe raſſaſie;
Le ſuccès égare ſes ſens.
Du bonheur, ô trompeuſe image!
O ſonge enchanteur & volage,
Qu'un réveil déſolant va bientôt diſſiper!
Déeſſe, ſous des fleurs tu lui caches l'abîme;
C'eſt pour mieux parer ta victime,
Que ta fureur ſecrette eſt lente à la frapper.

Sans doute, au milieu des richeſſes
Il goûte les plaiſirs d'un jour pur & ſerein;
Il eſt heureux: non, non, ces perfides careſſes
Sement le trouble dans ſon ſein,

Avec le gain ſa ſoif augmente ;
Le retour du ſort l'épouvante ;
projette, il calcule ; il pouſſe des ſoupirs ;
n funeſte poiſon ſe gliſſe dans ſes veines,
L'enyvre d'eſpérances vaines,
t nourrit dans ſon cœur l'hydre de ſes deſirs.

Les revers en foule renaiſſent ;
a moiſſon eſt en butte à de fougueux torrens ;
s'obſtine, & bientôt ſes tréſors diſparoiſſent
Changés en remords dévorans.
Enfin l'indigence cruelle,
Traînant tous les maux avec elle,
)iſſipe, mais trop tard, l'erreur qui l'a ſéduit.
ans aſyle, rebut du monde qu'il abhorre,
O Mort ! il t'appelle, il t'implore ;
u ſerois un bienfait dans l'horreur qui le ſuit.

Du coup rigoureux qui l'opprime,
leureux, s'il peut, du moins, ſauver ſa probité ;
lais trop ſouvent alors, dans les ſentiers du crime,
Par l'orage il eſt emporté.
Du ſort enchaînant les caprices,
Sa main féconde en artifices,
)épouille des rivaux dont l'œil eſt faſciné.
atal excès d'un cœur que l'intérêt ſurmonte !
Il grave les traits de la honte
ur un front que l'honneur, peut-être, eût couronné.

Fuyez ; à tant de barbaries,
) Graces, gardez-vous de vous aſſocier !

Et quoi ! Meres des Ris, ſur l'autel des Furies
Vous avez pu ſacrifier !
A d'indignes tourmens livrées,
De la perte déſeſpérées,
Vous ne connoiſſez plus ni repos ni douceurs ;
L'amour, en ſoupirant, voit les ſombres alarmes
Obſcurcir l'éclat de vos charmes,
Et lui ravir un trône où voloient tous les cœurs.

Mais, ô Ciel ! quelle horreur nouvelle
Parmi ces noirs tranſports vient de frapper mes yeux !
La colere, qu'enfante une injure cruelle,
Arme le bras d'un furieux.
Rien ne peut arrêter ſa rage ;
L'orgueil, ſous les traits du courage,
Dans le ſang qu'il pourſuit plonge un glaive vengeur.
France, bénis ton Roi, ſa bonté qui l'éclaire,
Lui dicte une loi ſalutaire
Qui, proſcrivant le Jeu, cimente ton bonheur.

LAURÈS.

L'OMBRE D'EGLÉ.

ODE.

Sous les voiles du repos
La nuit berçoit l'eſpérance,
La douleur dans le ſilence
Se calmoit ſous les pavots,

Quand, la Mort, fille du crime,
Ouvrant le ſein de l'abîme
Et les portes des Enfers,
Des gémiſſemens funèbres,
Sortis du fond des ténèbres,
Retentiſſent dans les airs.

Cette aveugle exécutrice
Des vengeances du Deſtin,
Dont l'éternelle Juſtice
Lui ſoumit le genre humain,
Franchiſſant d'un vol rapide
Des manes l'empire avide
Et les gouffres du néant,
D'une victime nouvelle
Conduiſoit l'ombre fidelle
Au lit d'un parjure Amant.

C'eſt en vain qu'un Dieu facile,
Appellé du ſein des Ris,
Dans une alcove tranquille
Endort l'heureux Sibaris.
Au bruit que l'Enfer excite,
Le ſommeil a pris la fuite,
Sibaris ouvre les yeux :
Il voit une ombre éplorée,
Une Amante dévorée
Du ſouvenir de ſes feux.

C'eſt Eglé ; mais de ſes roſes
Où ſont les traits éclatans,

Et ces fleurs à peine écloſes
Des careſſes du Printems ?
Quel démon les a flétries ?
L'Amour gémit : les Furies
Ont dérobé ſon flambeau ;
Et leur implacable rage
Défigure ſon ouvrage
Opprimé dans un tombeau.

Ne détourne point la vue,
S'écria la tendre Eglé ;
De ma viſite imprévue
Ton eſprit paroît troublé !
Sibaris à mon approche
D'un légitime reproche
Pourroit-il être abbatu ?
Il craint d'entendre ma plainte ;
Mais il outragea ſans crainte
Et l'amour & la vertu.

Mes jours couloient ſans alarmes
Dans la candeur & la paix ;
J'avois ignoré mes charmes,
Tu me vantas leurs attraits ;
Ingrat, ta perfide adreſſe
A l'aveu de ma tendreſſe
Paroiſſoit donner ton cœur ;
Et ma jeuneſſe imprudente
Confia ſa fleur naiſſante
A la foi de ſon vainqueur.

Tu formois en ma préſence
Et des vœux & des ſermens ;
Loin de moi, ton inconſtance
Les abandonnoit aux vents.
Tes yeux plus vifs que la flamme
Portoient le feu dans mon ame ;
Hélas ! ils trompoient les miens ;
Je cédois à la nature,
Quand ta lâcheté parjure
En briſoit tous les liens.

Ton Eglé n'ouvroit la bouche
Que pour chanter ſon bonheur ;
Pourquoi d'un mépris farouche
A-t-elle éprouvé l'horreur ?
Ta fuite entraîna les Graces ;
Le plaiſir quitta mes traces ;
Mon teint perdit ſes couleurs ;
Et je n'eus pas le courage
De mépriſer un volage
Qui faiſoit couler mes pleurs.

Enfin la Parque inhumaine
Trancha le fil de mes jours :
Doux moment ! ſi de ma peine
Il eût terminé le cours.
Mais, dans le creux de ma tombe,
Toujours tendre, je ſuccombe
A l'attrait du ſentiment ;
Il habite ſous ma biere,

Il s'y mêle à ma pouſſiere,
Et prolonge mon tourment.

De cette affreuſe exiſtence
Au ſein d'une éternité,
Malgré ton indifférence,
N'es-tu pas épouvanté ?
Fixe donc tes yeux perfides
Sur mes oſſemens livides ;
Conſidere ce linceuil,
Et la longue ſolitude
Dont ta noire ingratitude
Environne mon cercueil.

Cette étincelle penſante
Qui ſurvit à mon trépas,
Auſſi pure qu'agiſſante,
Voudroit ſuivre encor tes pas :
Mais le jour ſe renouvelle ;
J'entens la Mort qui m'appelle ;
Reçois mes derniers adieux ;
Et ſouviens-toi, cœur barbare,
Que l'inſtant qui nous ſépare
Eſt pour moi le plus affreux.

Cependant la jeune Aurore
Ouvroit les portes du jour ;
Zéphir chantoit près de Flore
Le plaiſir de ſon retour.
Les fantômes, les menſonges,
Les illuſions des ſonges

Fuyoient l'éclat de ſes feux :
Le Dieu des royaumes ſombres
Les enchaîne avec les ombres
Dans ſes antres ténébreux.

Sibaris, le jour te frappe,
Et tu n'es point raſſuré.
Quel nouveau ſoupir t'échappe ?
Ton cœur en eſt déchiré :
Tu n'es plus cet homme aimable,
Ce volage redoutable
Qui régnoit ſur les plaiſirs ;
La ſeule Eglé t'intéreſſe ;
Eglé morte eſt la maîtreſſe
Qui va fixer tes deſirs.

Dans un antre ſolitaire,
Environné de cyprès,
Où les enfans de Cythere
Avoient ſuſpendu leurs traits ;
Sur un triſte mauſolée
La Nature déſolée
Faiſoit entendre ſes cris :
Le remords, ſaiſi d'alarmes,
Et l'Amour baigné de larmes,
Y conduiſent Sibaris.

A ſes yeux la tombe s'ouvre ;
Il appelle Eglé trois fois ;
Trois fois Eglé ſe découvre,
Mais elle eſt ſourde à ſa voix.

Il ſe proſterne, il la touche,
Trois fois il veut ſur ſa bouche
Rallumer un feu nouveau;
C'eſt en vain qu'il le deſire:
La Mort le frappe, il expire;
L'Amour ferme le tombeau.

A LA POLTRONNERIE.

ODE.

TOI, qui pour ſœur as la prudence,
Et pour fille la ſûreté,
Aimable reine de l'enfance,
Salutaire timidité;
Si l'on peut ſans honte & ſans crime
Rendre un hommage légitime
A tes vertus, à tes bienfaits;
N'ai-je pas droit de l'entreprendre,
Moi, que ton pouvoir a ſçu rendre
Le plus poltron de tes ſujets?

Déja quelle crainte me glace!
Déeſſe, eſt-ce toi que je ſens?
Garde-toi de troubler l'audace
De mes héroïques accens:
Laiſſe reſpirer un Poëte
Qui prenant en main la trompette
Pour chanter tes nobles exploits,
Sera moins ton panégyriſte,

Que le naïf apologiſte
Du reſpect qu'il a pour tes loix.

C'eſt par toi, qu'inſenſible aux charmes
Dont la Mort tente les Guerriers,
Je cherche, loin du bruit des armes,
A cueillir de plus doux lauriers.
Que le jugement du vulgaire
Eleve un heureux téméraire
Au rang des Héros ou des Dieux;
Sans ambition, ſans envie,
Couler une tranquille vie
Eſt un honneur que j'aime mieux.

Quand le jeune & fier Alexandre
Vit ſur les rives du Cydnus,
Qu'à la Mort il lui falloit rendre
Le plus affligeant des tributs,
De cette ennemie intraitable
Bravant la rage impitoyable,
Mépriſa-t-il autant ſes coups,
Que lorſqu'aux campagnes d'Arbelle
Il ſembla courir après elle,
Et ſe rire de ſon courroux?

Pourquoi d'une ſotte vaillance
Emprunter le maſque trompeur?
L'homme eſt poltron dès ſa naiſſance,
Et ſon orgueil fait ſa valeur.
Eſclave d'une vaine idole,
C'eſt ſur ſes autels qu'il immole

Son repos aux fureurs de Mars ;
Dépouillez l'affreuſe Bellone
Du faux éclat qui l'environne,
Où trouverez-vous des Céſars ?

C'eſt toi, flateuſe Renommée,
Qui, les conduiſant aux combats,
De ton éclatante fumée
Leur voile l'horreur du trépas.
On te ſuit ; leur folle manie
Néglige le ſoin de leur vie,
Et s'en repoſe ſur le ſort.
Viens-tu ſoudain à diſparoître ?
L'homme eſt tel que Dieu le fit naître ;
Et la Mort eſt toujours la Mort.

Ceux que les Nymphes du Permeſſe
Comptent parmi leurs nourriſſons,
De la véritable ſageſſe
Suivent les charmantes leçons.
Leur grand cœur, ennemi des feintes,
Montre ſes deſirs & ſes craintes ;
Ou s'il prétendoit les cacher,
La nature ; qu'ils ont pour guide,
Du fond de leur ame timide
Iroit bientôt les arracher.

O Mort, plus douce que la vie !
O noble & glorieux deſtin
De s'immoler pour ſa patrie !
Crioit le Lyrique Latin.

Mais dans les champs de Macédoine,
Les vaſtes cohortes d'Antoine
Lui firent bien changer de ton;
Et ſon bouclier ſur la place
Reſta pour animer l'audace
Des braves du ſacré vallon.

Cet Orateur, qui dans Athènes
Réveillant les Grecs amollis,
Foudroyoit, en phraſes hautaines,
Le Deſtructeur d'Amphipolis,
Dans le combat de Chéronnée,
De la Tribune abandonnée
Regretta la ſûre fierté,
Lorſqu'une fuite prompte & vive,
De ſa valeur ſpéculative
Eut découvert la fermeté.

Ainſi ſous ce toît pacifique
Où le Deſtin m'a confiné,
Mon courage, plus qu'héroïque,
M'a ſouvent moi-même étonné.
Loin du mouſquet & de la bale,
Mon éloquence martiale
Fait la leçon aux Généraux;
Entends-je un fuſil dans la rue?
Ma valeur s'enfuit éperdue,
Et laiſſe trembler le Héros.

Mais que ſert l'exemple des hommes,
Quand nous avons pour nous les Dieux?

Plus poltrons que nous ne le ſommes ;
Jadis ils quitterent les Cieux ;
Le Nil, devenu leur aſyle,
Reçut ſur ſa rive tranquille
Leurs paiſibles Divinités ;
Et Memphis, par ſon humble hommage,
Répara l'inſolent outrage
Des Titans contr'eux révoltés.

Toutefois leur orgueil farouche
Contre le Ciel n'employa pas
Ces foudres d'airain, dont la bouche
Vomit la flamme & le trépas :
O ſi leurs cohortes altieres,
De ces machines meurtrieres
Euſſent inventé les reſſorts,
Le pauvre Maître du tonnerre,
Sans ſe confier à la terre,
Auroit fui juſques chez les Morts.

Avoir par une illuſtre fuite
Déconcerté ces criminels,
Ce fut pour les Dieux un mérite
Qui leur fit dreſſer des autels :
Leur vertu la plus révérée,
Et la premiere conſacrée
Par les vœux de l'Antiquité,
Ce fut cette noble franchiſe,
Que le peuple injuſte baptiſe
Du triſte nom de lâcheté.

Cherchons ſous l'écorce des fables
Au moins quelques réalités :
Humains, nous naiſſons tous ſemblables
A ces Dieux par nous inventés :
Si le Dieu même de la Guerre
Ne fit point un honteux myſtere
De la peur dont il fut ſurpris,
Pourquoi le Sage, qui l'imite,
Se verra-t-il, comme Therſite,
L'objet public de vos mépris ?

Du ſoin de lire ſon hiſtoire
Déchargeant le ſiécle à venir,
Il ſe contente de la gloire
Que l'on poſſede ſans mourir.
Qu'il ſoit du peuple nommé lâche,
Son cœur ſublime ne s'attache
Qu'à ce qui peut remplir ſes vœux ;
Plus content de vivre en perſonne
Six jours que le Deſtin lui donne,
Que ſix cens ans chez ſes neveux.

LA GUERRE DE 1755.

ODE.

CLIMATS chéris du Ciel, Europe, ſcène immenſe
Des Plaiſirs, des Talens, des Vertus & des Arts,
Humains trop fortunés ; ſur qui le ſoleil lance
Ses plus tendres regards.

Vous avez mesuré les mers & les étoiles,
Créé le double empire & des loix & des mœurs;
La vérité pour vous déchira tous ses voiles,
Et vous l'ornez de fleurs.

Qu'ai-je dit? Quel transport & quel rayon m'éclaire?
Céleste vérité, je te vois, je t'entends:
Écoutez & tremblez; la vérité sévere
Va parler dans mes chants.

Peuples, quel noir poison vient embraser vos ames?
Où courez-vous ainsi par la haine animés?
Pourquoi ce fer cruel & ces rapides flammes
Dont vos bras sont armés?

L'Europe abandonnée au Démon des batailles,
Verse des pleurs, soupire & vous implore en vain.
Enfans dénaturés, vous percez ses entrailles
Et déchirez son sein.

Sous le titre imposteur d'amour de la patrie,
Le crime s'arme & vole, & les pénibles fruits
De dix ans de travaux, de vertu, d'industrie
A l'instant sont détruits.

J'entends de toutes parts éclater les orages;
Les champs sont inondés de cent mille assassins,
Payés pour le massacre, instruits pour les ravages;
La foudre est dans leurs mains.

Le Laboureur pleurant, déſerte les campagnes;
Le Citoyen paiſible, eſt forcé dans ſes murs;
Les antres, les forêts, les ſommets des montagnes
N'ont point d'aſyles ſûrs.

Gémiſſant d'avoir vu trop long-tems la lumiere,
Le vieillard chancelant, tombe en ſon ſang plongé:
Sur le ſein profané de ſa tremblante mere
L'enfant eſt égorgé.

Par-tout le fer pourſuit, par-tout le feu dévore:
Ils laiſſent à leur ſuite en ces champs malheureux,
La faim, le déſeſpoir plus terribles encore
Que le fer & les feux.

Le jour fatal s'éleve, & la trompette ſonne;
Je les vois, à l'envi, ces farouches ſoldats,
S'élancer, s'approcher; l'airain éclate, tonne
Et vomit le trépas.

Un inſtant voit leur rage & leur vie abrégée;
Pourſuivis, renverſés, le couteau dans le flanc;
Ils mordent la pouſſiere, & la terre eſt vengée;
La terre boit leur ſang.

Dirai-je de leurs maux la ſource trop féconde?
Eh! ſans doute, en ces lieux, ſous le meilleur des Rois,
La fiere vérité, pour le bonheur du monde,
Peut élever ſa voix.

C'eſt vous que j'interroge, Idoles de la terre,
Vainqueurs des Nations, ou plutôt leurs bourreaux,

Tyrans ambitieux, qui d'une injuſte guerre
Allumez les flambeaux.

Néron oſa brûler des mazures antiques :
Rome l'appella monſtre en tombant ſous ſes coups :
O vous ! du Monde en feu, deſtructeurs frénétiques,
Quel nom méritez-vous ?

Voyez ces habitans dans l'horreur des alarmes,
En cent lieux fugitifs, errans, exterminés,
Quel laurier peut payer la douleur & les larmes
De tant d'infortunés ?

Si vous êtes preſſés de ce deſir funeſte
De dépeupler la terre en proie à vos tranſports,
Ah ! ſemez les poiſons, faites germer la peſte,
Et régnez ſur des morts !

D'une goutte de ſang vous redemandez compte ;
Vos loix aux meurtriers prodiguent les tourmens ;
Aſſaſſins de l'Europe, oſerez-vous ſans honte
En verſer des torrens ?

Eh ! qui donc êtes-vous ? Quelle fut l'origine
Des droits que vos égaux vous ont abandonnés ?
Nés de la même fange, eſt-ce pour leur ruine
Qu'ils vous ont couronnés ?

Ah ! s'ils n'avoient voulu que s'arracher la vie,
Avoient-ils donc beſoin de ſceptres & de loix ?
Libres, ne pouvoient-ils aſſouvir leur envie
Sans ramper ſous des Rois ?

Comptons les Souverains que l'Europe raſſemble:
Douze Chefs vertueux fixeroient ſon bonheur.
Tour-à-tour teints de ſang, de leur ruine enſemble
Ils diſputent l'honneur.

Humanité, juſtice, eſt-ce pour vous qu'ils régnent?
Délateurs mutuels, perfides & jaloux,
J'atteſte leurs écrits, ils s'accuſent, ſe craignent
Et ſe mépriſent tous.

Ceſſent-ils de ſe nuire? ils manquent donc de force.
S'ils ſuſpendent leurs coups, c'eſt pour les préparer;
Leur repos n'eſt jamais qu'une perfide amorce
Pour mieux ſe déguiſer.

Qu'eſpérent-ils enfin? Maîtres d'un vaſte empire,
Pour un hameau de plus, combien de ſang verſé!
Ridicule fureur, mépriſable délire,
Moins cruel qu'inſenſé!

Génie, activité, ſoif de gloire, courage,
Vous me vantez en vain vos illuſtres travaux;
Et la ſeule équité diſtingue aux yeux du Sage
Le monſtre & le Héros.

O vous, qui profanant les tranſports du génie,
Oſez diviniſer ces fléaux des Mortels,
Que ne puis-je étouffer de votre voix impie
Ces accens criminels!

Quoi! le meurtre d'un peuple honoreroit ſon
Maître!

Sa foibleſſe le garde ; & Lucque eſt plus tranquille
Que Dreſde & que Berlin.

Rome ſoumit la Terre, & ſe crut éternelle.
Il lui vint des vainqueurs des bords du Tanaïs ;
Et dix fois ſaccagée, à peine régna-t-elle
Sur ſes propres débris.

Ainſi le ſort confond le courage & l'adreſſe ;
Tour-à-tour par le fer tout Empire eſt détruit.
Les vainqueurs, les vaincus, la force, la foibleſſe,
Tôt ou tard tout périt.

Trente ſiécles de ſang, de meurtre héréditaire,
Qu'ont-ils produit enfin, après tant de combats ?
O bonheur ! les Mortels ont-ils dans ta carriere
Avancé d'un ſeul pas ?

L'humanité tremblante étend ſes mains auguſtes ;
Elle remplit les airs de ſes cris douloureux.
N'eſt-il donc plus d'eſpoir ? O vous, Rois, ſoyez juſtes,
Et le monde eſt heureux.

Je ne demande point d'une vertu nouvelle
Le difficile exemple & les traits inouïs,
L'ame de Staniſlas, la ſageſſe d'Aurele,
La bonté de Louis.

Ceſſez de reſpirer le meurtre & le carnage,
Reſpectez vos ſermens, connoiſſez la pitié.
Croyez que par le ſang le plus rare avantage
Eſt toujours trop payé.

Chacun de ces ſoldats que moiſſonne la guerre,
Coûtoit un parricide à vos bras triomphans :
Peres du genre humain, Citoyens de la terre,
Épargnez vos enfans.

Voilà votre devoir, & voilà votre gloire :
Tout autre n'eſt qu'un crime ; écoutez vos Sujets.
Vous ne leur devez point d'exploits ni de victoires ;
Vous leur devez la paix.

Salomon & Numa, dans leur cité bornée,
Ont égalé les noms des plus heureux Guerriers.
La paix a ſes Héros ; l'olive fortunée
A l'éclat des lauriers.

Un jour il s'éteindra ce préjugé féroce,
Qui croit tous les Mortels nés pour s'épouvanter ;
Leur ſang ſera ſacré ; malheur à l'ame atroce
Qui voudroit en douter.

Déja par les beaux arts l'Europe eſt adoucie ;
Les mœurs pourront enfin ce que n'ont pu les loix ;
Et les fieres leçons de la Philoſophie
Feront rougir les Rois.

Berne, Rome & Veniſe ont frayé cette route ;
De leur douce vertu le bonheur eſt le prix :
Un jour le même myrte embellira ſans doute
Londres, Vienne & Paris.

Non, je ne forme point un augure infidelle ;
Je vois fuir aux Enfers le Démon des combats ;

Paix, tu deſcends des Cieux, ta préſence éternelle
Embellit ces climats.

Ma redoutable voix a tonné ſur le crime;
Je n'en ai point aſſez pour chanter tes attraits.
Pénetre les Humains de ton charme ſublime
Peins-toi par tes bienfaits.

MOI.

ODE.

ROIS, favoris de la Fortune,
Princes, Guerriers, Dieux des Mortels,
A qui la foibleſſe importune
Élève, en tremblant, des autels;
Sans votre ſecours, je puis plaire;
Je puis, ſans que Phébus m'éclaire,
Entrer dans le ſacré vallon.
Je ſuis moi-même mon Mécène,
Mes Rois, mes Dieux, mon Hypocrène,
Mes Muſes & mon Apollon.

Les feux éclatans du tonnerre
S'allument; & dans un inſtant,
Semant la frayeur ſur la terre,
Percent de l'aurore au couchant.
Mais mon eſprit, que rien n'arrête,
Plus vif encor que la tempête,
S'élance avec bien plus d'ardeur;
Ce miroir de la Providence,

Le

Le globe du Monde eſt immenſe,
Mais moins immenſe que mon cœur.

Illuſions, aimables ſonges,
Vous donnez la vie à mes Vers ;
Au ſein de vos heureux menſonges,
J'ai l'empire de l'Univers.
Par votre ſecours, une fable
Devient un objet véritable ;
Sous cet ormeau délicieux,
Couvert de ſon ombre divine,
Je ſuis à Paris, à la Chine,
Dans les Enfers & dans les Cieux.

Dans une retraite profonde,
Au milieu des déſerts affreux,
Ignoré du reſte du monde,
Je ſçais rêver, je vis heureux.
Sur l'aile de la Renommée,
Au bout de la terre charmée
Volent mes talens & mes Vers :
Les ſons raviſſans de ma lyre
Portent la joie au ſombre Empire ;
J'entraîne après moi l'Univers.

Loin des Pédans, & près d'Horace,
Suivant des chemins inconnus,
Je joins aux lauriers du Parnaſſe
Les myrtes chéris de Vénus.
Sous l'œil déſolé de l'Envie
Plutus prend ſoin d'orner ma vie ;

Les dignités volent vers moi ...
J'entre à la Cour, on m'y révère ...
Je brille dans le Miniſtère ...
Encore un pas, & je ſuis Roi.

Oui, je puis m'aſſeoir ſur le trône;
J'y monte ſans être étonné.
Trop ſouvent le hazard le donne;
Mon mérite me l'a donné.
Peuples, qu'enchantera ma gloire,
Quand vous écrirez mon hiſtoire,
Vous n'écrirez point des forfaits.
Je déſarmerai la Satyre;
Et tous les jours de mon empire
Seront comptés par des bienfaits.

Mais, quoi! je ſens trembler la terre;
L'épouvante au loin ſe répand;
Le Dieu, le monſtre de la guerre
S'avance ſur un char ſanglant.
L'Ambition inſatiable
Précede ſa marche effroyable;
Dans ſes mains ſe change le ſort;
Et du ſein de ce monſtre horrible
Sortent, avec un bruit terrible,
Les feux, les foudres & la mort.

Suivons le char de la victoire;
Tout eſt diſſipé par l'effroi;
Surpris de l'éclat de ma gloire,

Le monde frémit devant moi.
Pourſuivons... Sous mon bras tout plie...
L'Europe, l'Afrique & l'Aſie
Et l'Américain conſterné ;
Et, dans l'état où je me trouve,
L'unique malheur que j'éprouve
Eſt de voir l'Univers borné.

La terre, dont je ſuis le maître,
Ne ſçauroit plus me contenir :
Je puis tout ; donnons-nous un être
Qu'adore, en tremblant, l'avenir.
Sur votre char faites-moi place,
Muſes, Gloire. ... De mon audace
J'étonne l'Olympe & les Dieux.
Je fends l'air d'une aile aſſurée ;
Je perce la voûte azurée ;
Et je pénetre dans les cieux.

Jupiter, tombe de ton trône,
Toi, qu'adorerent les humains ;
Que ton ſceptre, que ta couronne
Paſſent de tes mains en mes mains.
Mais je tiens la foudre invincible...
Eſſayons ſa force terrible...
Je vois s'obſcurcir le Soleil...
Sous mes regards tremble la terre ;
Mais, aux éclats de mon tonnerre,
Grands Dieux, je ſors de mon ſommeil.

ENVOI.

Il eſt vraiment aſſez comique
De me voir aux lieux où je ſuis,
Triſte comme un livre gothique,
Mal vêtu, ſurchargé d'ennuis;
Et, pour ne pas dire autre choſe,
Aſſiégé de chagrins divers,
Pauvre Vicaire, en bonne proſe,
Et Roi du monde dans mes vers.

BITOI

LE TEMS.

ODE.

QUI me dévoilera l'inſtant qui t'a vu naître
O Tems! quel œil remonte aux ſources de ton ê
Sans doute, ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'étoit encor, enſeveli dans l'omb
De cet abîme ſombre,
Ton germe y repoſoit, mais ſans activité.

Du chaos tout-à-coup les portes s'ébranler
Des ſoleils allumés les feux étincellerent;
Tu naquis; l'Éternel te preſcrivit ta loi.
Il dit au Mouvement: Du Tems ſois la meſ
Il dit à la Nature:
Le Tems ſera pour vous; l'Éternité pour m

Dieu, telle eſt ton eſſence ; oui, l'océan des âges
Roule au-deſſous de toi ſur tes frêles ouvrages ;
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours qui l'un l'autre s effacent,
Des ſiécles qui s'entaſſent,
Sont comme le néant aux yeux de l'Éternel.

Mais moi ſur cet amas de fange & de pouſſiere,
En vain contre le tems je cherche une barriere ;
Son vol impétueux me preſſe & me pourſuit :
Je n'occupe qu'un point de la vaſte étendue ;
Et mon ame éperdue,
Sous mes pas chancelans, voit ce point qui s'enfuit.

De la deſtruction tout m'offre des images ;
Mon œil épouvanté ne voit que des ravages ;
Ici, de vieux tombeaux que la mouſſe a couverts ;
Là, des murs abbatus, des colomnes briſées,
Des villes embraſées,
Par-tout les pas du Tems empreints ſur l'Univers.

Cieux, terres, élémens, tout eſt ſous ſa puiſſance.
Mais tandis que ſa main, dans la nuit du ſilence,
Du fragile Univers ſappe les fondemens,
Sur des ailes de feu, loin du monde élancée,
Mon active penſée
Plane ſur les débris entaſſés par le Tems.

Siécles qui n'êtes plus, & vous qui devez naître,
J'oſe vous appeller ; hâtez-vous de paroître,
Au moment où je ſuis, venez vous réunir.

Je parcours tous les points de l'immenſe durée
D'une marche aſſurée ;
J'enchaîne le préſent, je lis dans l'avenir.

Le Soleil épuiſé dans ſa brûlante courſe,
De ſes feux par degrés verra tarir la ſource ;
Et des mondes vieillis les reſſorts s'uſeront.
Ainſi que les rochers qui, du haut des montagnes,
Roulent dans les campagnes,
Les aſtres l'un ſur l'autre un jour s'écrouleront.

Là, de l'Éternité commencera l'empire ;
Et dans cet océan, où tout va ſe détruire,
Le tems s'engloutira comme un foible ruiſſeau.
Mais mon ame immortelle, aux ſiécles échappée,
Ne ſera point frappée,
Et des mondes briſés foulera le tombeau.

Des vaſtes mers, grand Dieu, tu fixas les limites.
C'eſt ainſi que des tems les bornes ſont preſcrites.
Quel ſera ce moment de l'éternelle nuit ?
Toi ſeul, tu le connois ; tu lui diras d'éclore ;
Mais l'Univers l'ignore ;
Ce n'eſt qu'en périſſant qu'il en doit être inſtruit.

THOMAS.

ODES SACRÉES.

CANTIQUE.

LUMINEUSES troupes des Anges,
Honneur de l'immortelle Cour,
Ardentes fournaiſes d'amour,
Chantres des divines louanges;
Vous, à qui de ſes ſaints arrêts
Dieu fait connoître les ſecrets;
Aigles, qui portez ſon tonnerre,
Aſtres vivans, ames des Cieux,
Vengeurs des crimes de la terre,
uez Dieu qui vous donne un rang ſi glorieux.

Toi, qui d'or, d'azur & de roſes
Seme l'horizon blanchiſſant,
Et vois avec le jour naiſſant
Renaître tant de belles choſes;
Lorſqu'en cet appareil pompeux,
Au pere des céleſtes feux
Tu reviens ouvrir la carriere,
Bénis la main dont tu reçois
Les richeſſes de la lumiere;
demeure fidelle à l'ordre de ſes lois.

Flambeau, dont la clarté féconde
Fait vivre & mouvoir tous les corps;
Qui, ſans épuiſer tes tréſors,
Ne ceſſes d'enrichir le monde;
Doux pere des fruits & des fleurs,
Qui, par tes fertiles chaleurs,
Acheves leur vive peinture,
Éternel arbitre des jours,
Brillant époux de la nature,
Soleil, adore Dieu qui gouverne ton cours.

Vous, dont la nuit ſeme ſes voiles,
Cheres compagnes du ſommeil,
Claires rivales du ſoleil,
Yeux du Ciel, puiſſantes étoiles,
Toujours d'un feu luiſant & pur
Eclatez dans le ſombre azur
Où le Seigneur vous a placées;
Et ſoyez chacune un miroir
Qui repréſente à nos penſées
Un Dieu, qu'avec raiſon on aime ſans le voir.

Vous, qui du ſommet des montagnes
Roulez d'un cours impétueux,
Et de flots noirs & tortueux
Inondez les vertes campagnes;
Torrens, dont la prompte fureur
Emporte aux yeux du laboureur
L'ondoyant eſpoir de ſes peines;
Par cet épouvantable bruit,

Dont vous murmurez dans les plaines,
Célebrez le Seigneur dont la main vous conduit.

Vapeurs dans la nue enfermées,
Miniſtres du divin courroux,
Voix terribles du Dieu jaloux,
Soldats du Seigneur des Armées;
Foudres, par vos coups merveilleux,
Faites aux hommes orgueilleux
Révérer la main qui vous lance;
Et ſur la tête des Guerriers,
Qui ſe moquent de ſa puiſſance,
Ne reſpectez jamais ni palmes ni lauriers.

Vous, de qui les eaux fugitives
Serpentent entre les cailloux,
Et provoquent d'un bruit ſi doux
Le ſomme à venir ſur nos rives;
Miroirs de cryſtal & d'argent,
Ruiſſeaux, qui d'un pas diligent
Fuyez vers l'empire de l'onde,
Durant votre cours déſormais,
Louez le Monarque du monde,
Qui ne voit point couler ſes ans ni ſes attraits.

Pere fécond de la verdure,
Toi, qui viens rendre à l'Univers
L'éclat des ornemens divers
Que lui dérobe la froidure;
Toi, que les aimables zéphirs
Échauffent d'amoureux ſoupirs;

Printems, jeuneſſe de l'année,
Rends graces à Dieu de ces fleurs
De qui ta tête eſt couronnée;
Et ſçache que ſa main en mêle les couleurs.

Été, dont les chaleurs fécondes
Mûriſſent les épis dorés,
Qui, dans les ſillons alterés,
Font ondoyer leurs têtes blondes;
Et toi, qui rends nos vœux contens,
Automne, qui du doux Printems
Dégages les douces promeſſes:
Saiſons, pleines de tant d'appas,
Louez l'Auteur de vos richeſſes,
Qui daigne vous régler d'un ſi juſte compas.

Vous, de qui la terre ſe pare,
Lorſqu'au bel œil du firmament
Elle montre pompeuſement
Ce qu'elle produit de plus rare:
Beaux miracles d'un peu de jours,
Chers deſirs, fragiles amours
De nos innocentes Bergeres,
Tréſors des jardins curieux,
Et leurs étoiles paſſageres,
Fleurs, béniſſez la main qui vous ſeme des Cieux.

Courier, qui jamais ne repoſes,
Sage Médecin des ennuis;
Flambeau, qui des plus noires nuits
Tires la vérité des choſes;

Tems, dont le pouvoir souverain,
Sur le fer, le marbre & l'airain
Laisse de si funestes marques;
Fais par tes coups lents & mortels
Tomber les Palais des Monarques;
Mais du grand Roi des Rois respecte les Autels.

Vous, qui, dès que le jour redore
Le ciel d'astres étincelant,
Faites un petit camp volant
Pour piller les pleurs de l'Aurore;
Qui gardez de si justes loix,
Que pour les Peuples & les Rois
Elles sont de riches exemples,
Chastes ouvrieres du miel,
Par votre cire, dans nos temples,
Rendez un clair hommage au Monarque du Ciel.

Vous, qui sous les sombres feuillages,
Par de si justes tremblemens
Et de si doctes roulemens,
Variez si bien vos ramages;
Chantres innocens & jaloux,
Qui formez des combats si doux
Pour la gloire de l'harmonie,
Rossignols, délices des bois,
Louez la Sagesse infinie
Qui conduit les accords de votre belle voix.

Toi, qui blanchis ton mors d'écume,
Et par un clair hennissement,

Témoignes ton contentement
Alors que le combat s'allume ;
Courſier, qui, percé de cent coups,
Montres, par un noble courroux,
Que nulle peur ne te travaille ;
Bénis Dieu, dont l'autorité
Régle le ſort de la bataille,
Où paroît ton courage & ta fidélité.

Toi, qui d'encens & de cannelle
Te formes un riche tombeau,
Qui devient le fameux berceau
Où ta beauté ſe renouvelle ;
Oiſeau, qui n'as point de pareil ;
Phœnix, dont le feu du Soleil
Éteint & rallume la vie,
Bénis Dieu, de qui la bonté
A ſes louanges te convie
Par le ſort merveilleux de ton éternité.

Vous, qui, ſoit en paix, ſoit en guerre,
Aux termes d'un juſte devoir
Réglez le ſuprême pouvoir
Qui vous rend les Dieux de la terre ;
Princes, dont les fatales mains
Gouvernent le ſort des humains,
Et de qui le ſceptre eſt un foudre,
Deſormais louez & craignez
Celui qui peut vous mettre en poudre,
Celui qui vous fait vivre, & par qui vous régnez

Peuples, lorſque votre ſouffrance
Eſt au comble de ſa rigueur,
Du Dieu qui voit votre langueur,
Attendez votre délivrance :
Ne roulez pas dans votre ſein
Un noir & perfide deſſein
Contre vos Maîtres légitimes ;
Mais d'un repentir généreux,
Lavant les taches de vos crimes,
Devenez innocens, pour être plus heureux.

Sacrés vengeurs des violences,
Juſte terreur des vicieux ;
Vous qu'on voit, ſans mains & ſans yeux,
Des Loix gouverner les balances ;
Vous, dont les arrêts ſolemnels
Font le deſtin des criminels ;
Source du repos des Provinces,
Ferme appui de la piété,
Baſe du trône de nos Princes,
Juges, louez de Dieu la ſuprême équité.

Innocens Miniſtres des Temples,
Médecins de nos paſſions,
De qui les moindres actions
Doivent être de grands exemples :
Gardes vigilans des Autels ;
Vous, qui du ſalut des Mortels
Êtes les terreſtres arbitres ;
Portiers du céleſte ſéjour,

Prêtres, par tant d'illustres titres,
Devez-vous pas à Dieu la louange & l'amour?

Vous, de qui les pudiques charmes
Ne font point la guerre à nos sens,
Et qui de vos yeux innocens
Versez moins de feux que de larmes;
Vierges, qui ne demandez pas
Qu'un lustre vain de vos appas
On donne de vaines louanges,
Célébrez d'un concert charmant
Celui qui vous tient, comme aux Anges,
Lieu de pere & d'époux, de monarque & d'amant.

Chastes ennemis des délices,
Qui réglez si bien vos desirs,
Et trouvez vos plus doux plaisirs
Dans les plus rigoureux cilices;
Vous, qui constamment préférez
A l'éclat des lambris dorés
L'horreur de vos grottes secrettes;
Anges, d'un peu de chair couverts,
Morts vivans, saints Anachorettes,
Louez Dieu qui préside à vos combats divers.

Peres de mille doux mensonges,
Vous, dont le pinceau decevant,
Donne un si beau corps si souvent
Au plus difforme de vos songes;
Chantres qui, jusques dans les Cieux,
Poussez vos airs harmonieux;

Arbitres de la renommée ;
Que d'une plus illuſtre ardeur
Déſormais votre ame allumée
D'un objet ſans défaut célebre la grandeur.

Au captif, dont l'ame eſt ſi baſſe,
Laiſſez ſoupirer ſes douleurs,
Et n'enſeignez point à ſes pleurs
L'art de couler de bonne grace :
Pour contenter ſa vanité,
Ceſſez de flater la beauté
Dont ſon eſprit eſt idolâtre ;
Et ſçachez que votre pinceau
Doit rougir d'animer du plâtre,
Lui qui du Roi des Cieux peut faire le tableau.

Brillante idole des avares,
Corrupteur public des Etats,
Qui dans l'ame des Potentats
Verſe des deſſeins ſi barbares ;
Fatal ennemi des vertus,
Par qui les vices abbatus
Relevent bientôt leurs trophées ;
Lâche tyran des beaux eſprits,
Flambeau des guerres étouffées,
Tu n'es point de mes Vers ni l'objet ni le prix.

Le ſeul ſujet qui me peut plaire,
C'eſt mon Dieu, qui ſeul m'a charmé.
Pour lui je me ſens enflammé
D'une ardeur qui n'eſt point vulgaire :

Pour lui ma lyre a des accords,
Qui, par d'agréables tranſports,
Juſqu'au Ciel portent ma penſée;
Et qui font peut-être avouer
Que la Muſe eſt bien inſenſée
Qui craint d'être barbare en le voulant louer.

Sans les loix de ſa providence,
Les Princes les plus redoutés
Verroient bientôt de tous côtés
Tomber leur gloire en décadence:
Il ſçait confondre leurs projets:
Des plus zélés de leurs Sujets
Il fait, quand il veut, des rebelles;
Il conduit leurs actes guerriers;
Et, ſelon ſes loix éternelles,
Couvre leur front de honte, ou le ceint de lauriers.

En agiſſant, il ſe repoſe;
Il change tout, ſans ſe changer;
Il peut, ſans un bras étranger,
Exécuter ce qu'il propoſe;
Il donne & ne s'appauvrit pas;
Il fait tout d'un juſte compas;
Tout fléchit ſous ſa main puiſſante;
Le néant reconnoît ſa voix;
Il ſoutient la terre peſante;
Et ſon trône eſt fondé deſſus ſon propre poids.

La Fortune n'a point de roue;
Et jamais ſes tours différens
N'ont fait les Rois & les Tyrans,

Les Idoles d'or & de boue :
C'eſt Dieu, qui de ſes propres mains,
Donne aux Peuples des Souverains
Dans ſa grace, ou dans ſa colere ;
Et qui, par ſes ordres divers,
Ou comme juge, ou comme pere,
Jais toujours juſtement gouverne l'Univers.

Il eſt l'éternelle Sageſſe ;
Il eſt l'unique Vérité,
Sans mélange & ſans qualité,
Son eſſence fait ſa richeſſe ;
Il eſt tout ce que nous croyons,
Et rien de ce que nous voyons,
Encore qu'il ſoit toutes choſes ;
Dans lui-même il trouve ſon lieu ;
Il tient ſeul la chaîne des cauſes.
Que dirai-je, Mortels ? en un mot, il eſt Dieu.

Grand Dieu, ce n'eſt qu'à tes merveilles,
Ce n'eſt qu'à ton nom précieux,
Que, par un deſtin glorieux,
Ma jeuneſſe a donné ſes veilles.
Maintenant que, loin des dangers,
A l'ombre des verds orangers,
J'ai de ſi douces deſtinées,
Dois-je pas avec plus d'effort
Uſer mes meilleures années
A louer ta bonté qui m'a conduit au port ?

GODEAU.

LES TROIS ENFANS DANS LA FOURNAISE.

ODE.

FSPOIR de toute ame affligée,
Grand Dieu, notre unique recours,
Par qui la trame de nos jours,
Malgré les feux eſt prolongée;
Seigneur, dont la puiſſante main,
Des fers d'un tyran inhumain
Sauva nos ancêtres fideles,
Que ton nom ſoit toujours béni;
Que par des chanſons immortelles
On célebre à jamais ton pouvoir infini.

Que dans le ſéjour où ces Anges
Qui ne ſont que flamme & qu'ardeur,
Servent de trône à ta grandeur,
On chante tes ſaintes louanges;
Qu'on te béniſſe dans les Cieux
Où ta gloire éblouit les yeux,
Où tes beautés n'ont point de voiles,
Où l'on voit ce que nous croyons,
Où tu marches ſur les étoiles;
Et d'où, juſqu'aux enfers, tu lances tes rayons.

Rares & ſuperbes ouvrages,
Merveilles, chefs-d'œuvres divers,
Qui paroiſſez dans l'Univers,
Venez rendre à Dieu vos hommages;

Ce que vous avez de beauté,
De richeſſe & de majeſté,
Vous le devez à ſa puiſſance ;
Elle vous a formés de rien ;
Et la loi de ſa providence
Eſt de votre grandeur l'infaillible ſoutien.

Béniſſez Dieu, troupes ailées,
Anges, qu'embraſe ſon amour,
Clairs flambeaux, qui, dans ce ſéjour,
Guidez nos ames exilées ;
Voûtes d'or, miracles roulans,
Globes de flamme étincellans,
Palais d'admirable ſtructure,
Trônes d'azur, ſuperbes corps,
Beaux Cieux, gloire de la Nature,
Célebrez ſa grandeur en vos charmans accords.

Mers, aux Pilotes inconnues,
Rendez hommage au Souverain,
Par qui ſur des globes d'airain
Vous êtes en haut ſoutenues :
Et toi, pere de la clarté,
Miroir de la Divinité,
Amour de la terre & de l'onde,
Œil du Ciel qui nous fait tout voir,
Roi des aſtres, ame du monde,
Bénis Dieu qui t'éclaire & qui te fait mouvoir.

Louez ſa grandeur ſans pareille,
Inconſtant Soleil de la nuit,

De qui le char roule ſans bruit,
Lorſque la nature ſommeille :
Illuſtre courriere des mois,
Lune, dont les ſecrettes loix
Gouvernent les plaines ſalées ;
Feux errans, céleſtes flambeaux,
Fleurs d'or ſur le ciel étalées,
Aſtres, béniſſez Dieu qui vous a faits ſi beaux.

Perles brillantes & liquides,
Douce nourriture des fleurs,
Céleſte miel, fertiles pleurs,
Dont l'aube rend les prés humides ;
Et vous corps ſans ames mouvans,
Objets trompeurs, jouets des vents,
Sources d'agréables orages,
Eſpoir des bleds à demi-morts,
Voiles du ciel, ſubtils nuages,
Louez Dieu, dont la main diſpenſe vos tréſors.

Horribles auteurs des tempêtes,
Rois de l'air, terreur des nochers,
Vents qui des plus fermes rochers
Ebranlez les ſuperbes têtes :
Foudres qui grondez dans les airs,
Ravines, orages, éclairs,
Effroi des ames criminelles,
Armes, dont le Ciel irrité
Punit ici-bas ſes rebelles,
Béniſſez du Seigneur la haute Majeſté.

Printems qui fais pouſſer les herbes,
Hiver couronné de glaçons,
Eté, dont les riches moiſſons
Rendent nos campagnes ſuperbes;
Grêle, neige, brouillards épais,
Louez le Seigneur à jamais;
Célébrez ſon Nom adorable.
Tout ce qu'il produit eſt parfait;
Et cet Univers admirable
Eſt ſon divin pouvoir n'eſt qu'un leger effet.

Riche & peſante créature,
Vieille nourrice des humains,
Qui rends au travail de leurs mains
La récompenſe avec uſure;
Tertres par leurs ſoins cultivés,
Monts juſques au Ciel élevés,
Prés fleuris, abondantes plaines;
Vallons de richeſſes couverts,
Louez les grandeurs ſouveraines
De l'adorable Auteur de vos tréſors divers.

Fleuves qui, durant votre courſe,
Vous enflant de mille ruiſſeaux,
Portez de ſi peſans fardeaux,
Beniſſez Dieu dès votre ſource;
Et vous de qui le lieu natal
Semble une coupe de cryſtal,
Fontaines, ames des prairies,
Clairs ruiſſeaux, d'un paiſible bruit,

Le long de vos rives fleuries,
Parlez de la beauté qui jamais ne s'enfuit.

Fameux théatre des naufrages,
Toi, dont les flots impétueux
Viennent d'un pas reſpectueux
Baiſer le ſable des rivages;
Creux & vaſte empire du vent,
Dont le calme eſt ſi decevant,
Molle ceinture de la terre,
Lien des peuples écartés,
Champ de la paix & de la guerre,
Mer, fais benir ton Maître à tes flots redoutés.

Vivans écueils, lourdes baleines,
Reines de l'humide troupeau,
Qui trouvez à peine aſſez d'eau
Au milieu des liquides plaines;
Hôtes de l'air & des forêts,
Dont les chanſons ont des attraits
Qui charment ſi bien nos oreilles;
Et vous, où Dieu ne fait pas voir
Moins de beautés & de merveilles,
Terreſtres animaux, béniſſez ſon pouvoir.

Félicité des miſérables,
Dont les charmes délicieux,
Malgré le ſort capricieux,
Rendent tous les hommes ſemblables;
Enchanteurs des ſoucis cuiſans,
Pere des menſonges plaiſans,

Mort qui nous conserves la vie,
Sommeil, qui vois à tes pavots
Toute la Nature asservie,
D'un Dieu toujours veillant adore le repos.

Rendez-lui vos justes hommages,
Redoublez vos saintes ferveurs,
O vous, qu'il comble de faveurs!
Hommes, ses vivantes images:
Peuple qu'il a choisi pour sien,
Dont il s'est rendu le soutien,
Tandis que tu lui fus fidele;
Et vous, qui près de ses autels,
Où votre charge vous appelle,
Implorez sa faveur pour les autres Mortels.

Ames, qui parmi la licence,
Et sous cet air contagieux,
Qui se répand en tant de lieux,
Vous conservez dans l'innocence;
Pour qui les sentiers des vertus,
Quoique rudes & peu battus,
Sont pleins d'immortelles délices;
Louez ce Dieu qui vous conduit,
Qui vous fait triompher des vices,
Et vous sert de Soleil au milieu de la nuit.

Mais nous, qu'il couronne de gloire,
Nous qu'il préserve de ces feux;
A qui dans un combat fameux
Il fait remporter la victoire,

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix ;
Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend point nos Rois.

Le même.

ÉLOGE DE MARIE DE MÉDICIS.

ODE.

PAISSEZ, cheres Brebis, jouissez de la joie
Que le Ciel nous envoie ;
A la fin sa clémence a pitié de nos pleurs.
Allez dans la campagne, allez dans la prairie,
N'épargnez point les fleurs,
Il en revient assez sous les pas de Marie.

Par elle renaîtra la saison desirée
De Saturne & de Rhée ;
Où le bonheur rendoit tous nos desirs contens ;
Et par elle on verra reluire en ce rivage
Un éternel printems,
Tel que nous le voyons paroître en son visage.

Nous ne reverrons plus nos campagnes désertes,
Au lieu d'épis, couvertes
De tant de bataillons l'un à l'autre opposés ;
L'innocence & la paix régneront sur la terre ;
Et les Dieux appaisés
Oublieront pour jamais l'usage du tonnerre.

Le soin continuel dont son puissant génie
Nos affaires manie,
Rend toujours leur succès conforme à son desir;
La fortune d'Europe est par lui gouvernée,
Et souffre avec plaisir
Que de si belles mains la tiennent enchaînée.

Son bonheur nous rendra la terre aussi féconde
Qu'en l'enfance du monde,
A l'heure que le Ciel en étoit amoureux;
Nous jouirons d'un âge ourdi d'or & de soie,
Où les plus malheureux
Ne verseront jamais que des larmes de joie.

Déja ce grand Soleil dissipant les nuages
Auteurs de nos orages,
Épand de tous côtés sa lumiere si loin,
Que celui qui le soir se va coucher dans l'onde,
Voit bien que sans besoin
Il en sort au matin pour éclairer le monde.

En nos tranquillités aucune violence
N'interrompt le silence;
Nos troubles pour jamais sont par elle amortis;
Depuis les premiers flots de Garonne & de Loire
Jusqu'à ceux de Thétis,
On n'entend d'autre bruit que celui de sa gloire.

La Nymphe de la Seine incessamment révère
Cette grande Bergère
Qui chasse de ses bords tout sujet de souci;

Et pour jouir long-tems de l'heureuſe fortune
Que l'on poſſede ici,
Porte plus lentement ſon tribut à Néptune.

Paiſſez donc, mes Brebis, prenez part aux délices
Dont les deſtins propices
Par un ſi beau remede ont guéri nos douleurs.
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs:
Il en revient aſſez ſous les pas de Marie.

RACAN.

L'AVEUGLEMENT DES HOMMES.

ODE.

QU'AUX accens de ma voix la terre ſe réveille:
Rois, ſoyez attentifs; Peuples, ouvrez l'oreille;
Que l'Univers ſe taiſe & m'écoute parler.
Mes chants vont ſeconder les accords de ma lire;
L'Eſprit ſaint me pénètre; il m'échauffe, & m'inſpire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en ſa propre force a mis ſa confiance;
Yvre de ſa grandeur & de ſon opulence,
L'éclat de ſa fortune enfle ſa vanité.
Mais, ô moment terrible! ô jour épouvantable,
Où la Mort ſaiſira ce fortuné coupable
Tout chargé des liens de ſon iniquité!

Que deviendront alors, répondez, Grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile,
Ne paira point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la Mort ?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage.
Le Riche & l'Indigent, l'Imprudent & le Sage,
Sujets à même loi subissent même sort.

D'avides Étrangers transportés d'allégresse,
Engloutissent déja toute cette richesse,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes ?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flateurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir.
Pareils aux animaux farouches & stupides,
Les loix de leur instinct sont leurs uniques guides ;
Et pour eux le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leur raison soumise & complaisante

Au-devant de leurs yeux met un voile impoſteu
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîm
Où la cruelle Mort les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle eſt le paſteu

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir uſurpé, ces reſſorts politiques,
Dont le Juſte autrefois ſentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur, deviendra leur tortur
Et Dieu de ſa juſtice appaiſant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Juſtes, ne craignez point le vain pouvoir d
hommes;
Quelqu'élevés qu'ils ſoient, ils ſont ce que no
ſommes.
Si vous êtes mortels, ils le ſont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs paſſagere
Il faut mêler ſa cendre aux cendres de ſes pere
Et c'eſt le même Dieu qui nous jugera tous.

ROUSSEA

CONTRE LES HYPOCRITES.

ODE.

SI la loi du Seigneur vous touche,
Si le menſonge vous fait peur,
Si la juſtice en votre cœur
Régne auſſi-bien qu'en votre bouche;
Parlez, fils des hommes; pourquoi

Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous lancez ſur moi !

C'eſt vous, de qui les mains impures
Trament le tiſſu détesté
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piége des impoſtures.
Lâches, aux cabales vendus ;
Artiſans de fourbes obſcures ;
Habiles ſeulement à noircir les vertus.

L'Hypocrite, en fraudes fertile,
Dès l'enfance eſt pétri de fard.
Il ſçait colorer avec art
Le fiel que ſa bouche diſtile ;
Et la morſure du ſerpent
Eſt moins aigüe & moins ſubtile
Que le venin caché que ſa langue répand.

En vain le Sage les conſeille,
Ils ſont inflexibles & ſourds.
Leur cœur s'aſſoupit aux diſcours
De l'équité qui les réveille ;
Plus inſenſibles & plus froids
Que l'aſpic qui ferme l'oreille
Aux ſons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes
Dieu ſçaura venger l'innocent.
Je le verrai, ce Dieu puiſſant,
Foudroyer leurs têtes fumantes.

Il vaincra ces lions ardens ;
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera ſa main & briſera leurs dents.

Ainſi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bru
Se diſſipe & s'évanouit
Dans le ſein de la terre humide ;
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aſpect du braſier allum

Ainſi leurs grandeurs éclipſées
S'anéantiront à nos yeux :
Ainſi la juſtice des Cieux
Confondra leurs lâches penſées ;
Leurs dards deviendront impuiſſans
Et de leurs pointes émouſſées
Ne pénétreront plus le ſein des innocens

Avant que leurs tiges célèbres
Puiſſent pouſſer des rejettons,
Eux-mêmes, triſtes avortons,
Seront cachés dans les ténèbres ;
Et leur ſort deviendra pareil
Au ſort de ces oiſeaux funèbres
Qui n'oſent ſoutenir les regards du ſoleil

C'eſt alors que de leur diſgrace
Les Juſtes riront à leur tour ;
C'eſt alors que viendra le jour

De punir leur ſuperbe audace ;
Et que, ſans paroître inhumains,
Nous pourrons extirper leur race,
Laver dans leur ſang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance
Pourront dire, avec vérité,
Que l'injuſtice & l'équité
Tour-à-tour ont leur récompenſe ;
Et qu'il eſt un Dieu dans les cieux
Dont le bras ſoutient l'innocence,
Confond des méchans l'orgueil ambitieux.

Le même.

LE JUGEMENT DERNIER.

ODE.

QUEL ſpectacle ſe découvre
A mes timides regards ?
La voûte céleſte s'ouvre ;
Qu'entens-je de toutes parts ?
Les vents ſiffient, les mers grondent,
Les élémens ſe confondent
Par des mouvemens divers ;
Et briſant enfin leur digue,
Font une funeſte ligue
Pour détruire l'Univers.

Le pere du jour expire,
L'horreur, le trouble & la nuit

Établiſſent leur empire ;
La Lune ſanglante fuit ;
Les feux du Ciel ſe conſument,
Et des feux nouveaux s'allument,
Dont la lugubre clarté
Eſt le terrible préſage
De cet inſtant qui partage
Le tems & l'éternité.

Un ſon égal au tonnerre,
Anime l'airain fatal
Qui donne à toute la terre
Le redoutable ſignal.
A cette voix menaçante
La Mort même obéiſſante
Ouvre ſon avare ſein ;
Et je vois, par tout le monde,
D'une pouſſiere féconde
Renaître le genre humain.

Parmi cet immenſe nombre
D'hommes tremblans, éperdus,
Régne une triſteſſe ſombre ;
Tous les rangs ſont confondus.
Déchus de leurs avantages,
Les Rois, les Héros, les Sages
Reconnoiſſent aujourd'hui
Qu'eſclaves d'un même Maître,
Au moment qu'il veut paroître,
Tout s'éclipſe devant lui.

Pour annoncer sa venue,
Le Ciel s'embrase d'éclairs ;
Je l'apperçois sur la nue
Assis au milieu des airs.
La Sainteté le couronne,
Sa Majesté l'environne,
La foudre part de ses yeux ;
Et sur son front la justice
Menace d'un prompt supplice
Les Mortels audacieux.

Quels effroyables symptômes
Cause ce nouveau Soleil,
En dissipant les fantômes
Produits par un long sommeil !
Saisi d'une peur soudaine,
Le Juste se croit à peine
A couvert de son courroux ;
Et l'on entend les coupables
Pousser des cris lamentables :
Montagnes, tombez sur nous.

Un livre affreux se déplie,
Où, par des traits éclatans
Le doigt du Seigneur publie
L'histoire de tous les tems.
En vain l'heureux artifice
Auroit sçu peindre le vice
Des couleurs de la vertu ;
La Vérité souveraine

Détruit l'apparence vaine
Dont il étoit revêtu.

Sévere Juge & bon Pere,
Dieu sépare, sans retour,
Les objets de sa colere
Des objets de son amour.
Son implacable vengeance
Et sa divine clémence
Rendent par un juste accord
L'arrêt de mort & de vie,
Qui du saint & de l'impie
Fixe pour jamais le sort.

Il commande, & les abîmes
A sa parole s'ouvrant,
Engloutissent les victimes
Qu'il livre au feu dévorant;
Et du séjour de la joie
Lui-même traçant la voie,
Les Élus vont triomphans
Jouir du riche héritage
Qu'il a promis pour partage
A ses fideles enfans.

Ducni

L'IMMORTALITÉ.

ODE.

Vous qui flattez la misere
De la triste humanité,
N'êtes-vous qu'une chimere,
Brillante Immortalité ?
Du néant j'arrive à l'être ;
Le Destin qui m'a fait naître
Me rendra-t-il au néant,
Quand sa voix viendra dissoudre
Ce feu, cette eau, cette poudre,
Assemblés pour un moment ?

De l'argille & du génie
Mon œil confond les ressorts :
L'ame est-elle l'harmonie
Du méchanisme du corps ?
Je leur vois la même enfance,
Les progrès, l'adolescence,
La foiblesse ou la vigueur ;
L'un & l'autre enfin décline,
Et leur vieillesse chagrine
Va finir dans la langueur.

Souvent la mort prévient l'âge,
Le plaisir s'étonne & fuit ;
Une impitoyable rage
Sans égard frappe & détruit.

Pour nourrir un monstre avide,
La Nature parricide
Livre-t-elle ses enfans ?
Ou, trop foible, ne fait-elle,
Contre sa fureur cruelle,
Que des efforts impuissans ?

C'est en vain qu'un peu de gloire
Paroît suivre les Héros ;
Éblouis d'une mémoire
Qui survit à leurs travaux,
Quand ils ont quitté la terre
Que subjuguoit leur tonnerre
Ou l'éclat de leurs vertus,
Que devient la renommée
Pour une cendre enfermée
Qui ne voit & n'entend plus ?

Cependant, homme superbe,
Rien ne borne tes projets ;
Le taureau qui broute l'herbe,
Le lion, dans les forêts
Suit l'instinct de la nature
Et la pente toujours pure
Des besoins & du plaisir ;
L'homme seul de l'existence
Méconnoît la jouissance,
Et se perd dans l'avenir.

A ce mot, quelle lumière
Tout-à-coup ouvre mes yeux !

Du séjour de la poussiere
Je m'élance au sein des Dieux.
Je mesure les espaces,
Les degrés, les tems, les masses,
L'agilité des éclairs;
Une Puissance inconnue
Au foible essor de ma vue
Vient soumettre l'Univers.

J'interroge le Ciel même
Et la pompe qui le suit,
Du Soleil l'éclat suprême,
Les ténèbres de la nuit;
Je vois des êtres paisibles,
Magnifiques, insensibles,
Sans pouvoir, sans volonté;
Doué seul d'intelligence,
Je connois, je peux, je pense,
Et je sens ma liberté.

Esprit pur, la main divine
Te couvrit d'un voile épais;
Mais ta céleste origine
A d'ineffaçables traits;
Le limon qui t'enveloppe
Au plus triste Misanthrope
Ne cache point ta splendeur;
Son chagrin te rend hommage;
L'abbaissement qui l'outrage
Est l'aveu de ta grandeur.

Il gémit que ſa penſée
Soit l'eſclave ou l'inſtrument
D'une boue organiſée
Qui lui doit le ſentiment :
Il ſe plaint d'un être double
Qui néceſſite & qui trouble
Des intérêts différens :
L'un à l'autre eſt infidelle ;
Et la guerre eſt éternelle
De l'eſprit avec les ſens.

Cette chair qui m'environne
Eſt ſans doute une priſon ;
Des ſoins que mon cœur lui donne
Je dois compte à la raiſon ;
Tribunal juſte & ſévère,
Je te crains & te révère ;
Souvent même je te hais.
A ta voix le remords vole ;
Et le fruit d'un goût frivole
Sont la honte & les regrets.

Dans le ſein de la fortune,
Entre les bras du plaiſir,
Quel caprice m'importune ?
Quel dégoût vient me ſaiſir ?
Le bonheur me fuit ſans ceſſe ;
Et ſon ombre enchantereſſe
Me tyrannife en tout lieu ;
A la ſoif qui la dévore,

Se peut-il que l'ame ignore
Qu'elle eſt faite pour un Dieu ?

Eſprits forts, briſez vos chaînes,
Oppoſez aux préjugés,
Qu'il n'eſt ni crimes ni peines
Que la terreur n'ait forgés;
Que l'orgueil & la folie,
Sous l'appas d'une autre vie,
Aveuglerent les humains;
Et que la prudence habile
Adopta ce rêve utile
Au pouvoir des Souverains.

Mais vous, dont l'audace aîne
Renverſant toutes les loix,
De l'intelligence humaine
Veut anéantir les droits,
Troupe vile & dangereuſe,
De mon eſpérance heureuſe
Qui vous a rendu jaloux ?
Sans la crainte légitime
D'un Dieu qui punit le crime,
Le méconnoîtriez-vous ?

De l'éclat qui l'environne
Vos regards ſont-ils bleſſés ?
Dieu puiſſant, que ton bras tonne
Sur ces Mortels inſenſés !
Ou plutôt que ta tendreſſe,
Diſſipant leur folle yvreſſe,

Ils contemplent la vertu ;
Et que, vaincus par ſes charmes,
Ils recouvrent dans les larmes
Le tréſor qu'ils ont perdu.

La ſageſſe eſt ton eſſence ;
Tu ſe tout, & tout eſt bien ;
L'homme eſt né ta reſſemblance ;
L'Ange même eſt ſon ſoutien.
Mais comment fut-il coupable ?
Ta juſtice impénétrable
L'a ſoumis à la douleur ;
Un paſſage de miſere
A-t-il été néceſſaire
Pour le conduire au bonheur ?

L'ignorance & le preſtige
Entourerent mon berceau ;
L'inquiétude voltige
Sur les bords de mon tombeau :
L'inſtant où je ſuis m'échappe ;
Mais un avenir me frappe
Malgré ſon obſcurité ;
Au milieu des pleurs funèbres,
Du ſein même des ténèbres,
Je vois l'Immortalité.

LE CHRISTIANISME.

ODE.

CHEF-D'ŒUVRE de la main propice
D'un Dieu, dont la puiſſance égale la bonté,
L'homme créé dans la juſtice
Fut fait pour la félicité.
Roi de ſes paſſions, épris du bien ſuprême,
Il goûtoit des plaiſirs avoués du Ciel même;
Heureux, ſans crime & ſans effort,
Paiſible Sectateur d'une vertu facile,
Au ſein de l'innocence il trouvoit un aſile
Contre la douleur & la mort.

Mais que vois-je? Ingrat, infidelle,
Quand tu combles ſes vœux, il viole ta loi,
Grand Dieu! La pouſſiere rebelle
Oſe s'élever contre toi.
Cet affreux attentat ſoulève la nature;
La foudre va partir pour venger ton injure;
Non, c'eſt te venger à demi.
L'homme a pu t'offenſer. Que l'inſenſé périſſe!
Mais ce n'eſt, Dieu puiſſant, qu'après un long ſupplice
Que doit périr ton ennemi.

Ses triſtes enfans, avec l'être
Reçoivent de ſes maux le levain dangereux;

Coupables avant que de naître ;
En naissant ils sont malheureux.
Le feu dispute à l'eau, l'air dispute à la terre
L'avantage fatal de leur faire la guerre ;
Ciel irrité, suspens tes coups ;
Livre à leurs passions ces objets de ta haine ;
Leurs fougues sont pour eux la plus cruelle peine
Que puisse inventer ton courroux.

Quel spectacle affreux m'épouvante !
Quels monstres furieux sont sortis des Enfers !
La vertu fuit pâle & tremblante ;
Le crime inonde l'Univers.
L'adultere, le vol, le meurtre, le parjure,
Des forfaits dont le nom fait rougir la Nature.
Leur aspect me glace d'effroi.
Par-tout de l'équité, qui gémit enchaînée,
Triomphe impudemment la licence effrenée :
Les Mortels n'ont plus d'autre loi.

Par des châtimens mémorables
Tu te venges, grand Dieu ! mais tu frappes en vain ;
Chaque instant de nouveaux coupables
Bravent la foudre dans ta main.
L'homme, au crime enhardi, ne craint plus la justice ;
Seigneur, que ta bonté l'arrache à sa malice !
De tes feux daigne l'enflammer !
Du céleste séjour hâte-toi de descendre !
Vien ; parois à ses yeux ! Pourra-t-il se défendre
De t'obéir & de t'aimer ?

C'en eſt fait : mes vœux s'accompliſſent.
Le Ciel s'ouvre : la terre enfante ſon Sauveur.
Les Enfers vainement frémiſſent,
Leur proie échappe à leur fureur.
Je te vois confondue, orgueilleuſe ſageſſe !
Le Fils du Tout-Puiſſant, ſous l'humaine foibleſſe !
Il naît, il vit dans le mépris.
Eſt-ce aſſez ? Tu vas voir un plus grand ſacrifice :
Le bonheur des Mortels dépend de ſon ſupplice :
Il va l'acheter à ce prix.

Ce noir attentat t'épouvante,
Soleil ! En l'éclairant, tu crains de te ſouiller !
De ta lumiere étincellante
Il t'apprend à te dépouiller.
Des Cieux, ſaiſis d'horreur, l'harmonie eſt troublée,
Par d'affreux tremblemens la terre eſt ébranlée,
Les rochers entr'ouvrent leur ſein.
Jeſus meurt : l'homme altier oſe le méconnoître ;
Mais l'Univers en deuil, dédommage ſon Maître
Des mépris de l'orgueil humain.

Il meurt : mais la Mort terraſſée
Bientôt de ſes liens le voit ſortir vainqueur ;
Sa gloire à nos yeux éclipſée
Reprend ſa premiere ſplendeur.
Dans les Cieux, triomphant, il ſe fraie une voie :
Mais quels nouveaux tranſports de terreur & de joie !
Quel bruit ! quels feux myſtérieux !
Ses enfans ſont ſaiſis d'une yvreſſe divine !

CANTATE.

CIRCÉ.

SUR un rocher déſert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride ſommet ſemble toucher les Cieux,
Circé pâle, interdite, & la mort dans les yeux
Pleuroit ſa funeſte aventure.
Là, ſes yeux errans ſur les flots
D'Ulyſſe fugitif ſembloient ſuivre la trace.
Elle croit voir encor ſon volage héros;
Et cette illuſion ſoulageant ſa diſgrace,
Elle le rappelle en ces mots
Qu'interrompent cent fois ſes pleurs & ſes ſanglots.

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas;
Tourne un moment tes yeux ſur ces climats;
Et ſi ce n'eſt pour partager ma flâme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triſte cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a ſurpris.
Amour fatal! ta haine en eſt le prix.
Tant de tendreſſe, ô Dieux, eſt-elle un crime,
Pour mériter de ſi cruels mépris?

Cruel auteur, &c.

C'eſt

C'eſt ainſi qu'en regrets ſa douleur ſe déclare ;
Mais bientôt de ſon art employant le ſecours,
Pour rappeller l'objet de ſes triſtes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Néméſis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate, & l'horrible Alecton.
Sur un autel ſanglant l'affreux bûcher s'allume ;
La foudre dévorante auſſi-tôt le conſume.
Mille noires vapeurs obſcurciſſent le jour.
Les aſtres de la nuit interrompent leur courſe.
Les fleuves étonnés remontent vers leur ſource ;
Et Pluton même tremble en ſon obſcur ſéjour.

Sa voix redoutable
Trouble les Enfers.
Un bruit formidable
Gronde dans les airs.
Un voile effroyable
Couvre l'Univers.
La terre tremblante
Frémit de terreur.
L'onde turbulente
Mugit de fureur.
La lune ſanglante
Recule d'horreur.

Dans le ſein de la mort ſes noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres.
Les Mânes effrayés quittent leurs monumens :
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens ;

Et les vents, échappés de leurs cavernes ſombre
Mêlent à leurs clameurs d'horribles ſifflemens.

Inutiles efforts ! Amante infortunée,
D'un Dieu plus fort que toi dépend ta deſtinée
Tu peux faire trembler la terre ſous tes pas,
Des Enfers déchaînés allumer la colere ;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'eſt point par effort qu'on aime ;
L'Amour eſt jaloux de ſes droits.
Il ne dépend que de lui-même :
On ne l'obtient que par ſon choix.
Tout reconnoît ſa loi ſuprême ;
Lui ſeul ne connoît point de loix.

Dans les champs que l'hiver déſole
Flore vient rétablir ſa cour.
L'Alcyon fuit devant Éole,
Éole le fuit à ſon tour ;
Mais ſi-tôt que l'Amour s'envole
Il ne connoît plus de retour.

ROUSSEA

CHANSONS ET VAUDEVILLES.

LE BUVEUR.

CHANSON.

Un ſot qui veut faire l'habile,
Dit qu'en liſant il prétend tout ſçavoir.
Un fou qui court de Ville en Ville,
En les voyant, dit qu'il prétend tout voir.
Et moi je dis, d'un ton plus véritable,
Que ſans ſortir de table,
Et ſans avoir lu,
Je ſçais tout & j'ai tout vu,
Lorſque j'ai bien bu.

Dans Platon ni dans Épicure
Je ne vois pas qu'il ſoit bien établi
S'il eſt du vuide en la nature,
Ou ſi l'eſpace eſt d'atômes rempli.
Dans un Buveur la nature décide
Qu'elle abhorre le vuide;
Car il eſt certain
Que j'abhorre un verre en main
Quand il n'eſt plus plein.

Grands Philoſophes, je vous blâme,

Et je veux faire un ſyſtême nouveau.
Vous avez fait réſider l'ame,
L'un dans le cœur, l'autre dans le cerveau.
Sçavez-vous bien où la mienne s'avance
Pour tenir audience ?
C'eſt dans mon palais
Qu'elle juge d'un vin frais
Qui coule à longs traits.

De ceux qui vivent dans l'Hiſtoire,
Ma foi, jamais je n'envierai le ſort.
Nargue du Temple de mémoire
Où l'on ne vit que lorſque l'on eſt mort.
J'aime bien mieux, avec une Silvie,
Boire pendant ma vie ;
Car je ſentirai
Les momens que je vivrai,
Tant que je boirai.

Les noirs miniſtres d'Hippocrate,
De doux ſyrops qu'ils infuſent dans l'eau,
Envoyent l'un chercher la rate,
Dépêchent l'autre au pays du cerveau.
C'eſt grand hazard quand une ſeule goute
Veut bien ſuivre ſa route,
Mais cette liqueur
Sûrement par ſa douceur
Porte droit au cœur.

L'autre jour à l'Obſervatoire,
Les ennemis du tranquille ſommeil

Voulurent, par malice noire,
Me faire voir des taches au Soleil.
our les punir d'oſer dans leur taniere
Dénigrer la lumiere
D'un aſtre divin,
Je leur fis voir que leur vin
N'étoit pas clair-fin.

Un Nouvelliſte politique
ui tient conſeil dans la cour du Palais,
Demande au plus fort de ſa clique
nous aurons ou la guerre ou la paix ?
oi, curieux d'une ſeule nouvelle,
Lorſqu'il pleut, ou qu'il gèle,
Du ſoir au matin
Je demande à mon voiſin,
Aurons-nous du vin ?

Un uſurier, de ſon grimoire,
r ſon calcul tâchant de m'affronter,
Toute la nuit compte ſans boire;
oi, je la paſſe à boire ſans compter.
me tromper je mets toute ma gloire.
Je prends plaiſir à croire,
Comptant par mes doigts,
Que je n'ai bu qu'une fois
Quand j'en ai bu trois.

De l'homme, voici la chimère :
ut ce qu'il voit eſt fait exprès pour lui.
C'eſt pour lui que tourne la ſphère;

Tout l'Univers pour lui ſeul eſt conſtruit.
Sur un tel fait ſes argumens plauſibles
Ne me font pas ſenſibles ;
Mais je m'apperçoi
Que ce vin eſt fait pour moi
Lorſque je le boi.

Ni de Cujas ni de Bartole
On ne ſuit point exactement la loi ;
Tous les contrats du Protocole
N'établiront jamais la bonne foi.
Les francs Buveurs de leur vin font à table
Un partage équitable.
C'eſt l'uſage ancien.
Boi ton verre & moi le mien ;
Chacun boit ſon bien.

Si Raphaël peint le ſublime,
Si le Corrége a peint Graces & Ris,
Si le Brun ſes tableaux anime,
Et ſi Rubens excelle en coloris,
Mieux que Calot en groteſque figure,
Je charge la nature.
Le plaiſant tableau
Que je peins dans mon cerveau,
Par ce vin nouveau.

Un Grenadier, en pleine guerre,
Eſt moins cruel que je ne ſuis ici ;
Il met ſon ennemi par terre ;
Et moi, je mets par terre mon ami.

dire vrai, la mort eſt peu durable
Et bien plus douce à table.
Meurs donc, ſans chagrin;
Tu voudras encor demain
Mourir de ma main.

Un jour l'amour ſur ma cervelle
oulut graver l'image d'Iſabeau.
Pour remplir la place nouvelle,
fit d'abord monter dans mon cerveau
ant de vapeurs du bon vin de Tonnère,
Que l'enfant de Cythère,
Enivré ſoudain,
Traça de ſa propre main
L'éloge du vin.

LES ÉTONNEMENS.

VAUDEVILLE.

UE les Mortels redoutent le trépas,
Et que tout homme ait grande envie
De jouir long-tems de la vie;
Cela ne me ſurprend pas.
ais que chacun à l'abréger s'adonne,
Et que, pour en hâter le cours,
Leur expérience ait recours
Aux expédiens les plus courts;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Que Cupidon ſuive par-tout les pas
D'une Beauté qui lui réſiſte:

Que, plus on fuit, plus il perſiſte;
Cela ne me ſurprend pas.
Mais que bientôt cette ardeur l'abandonne
Quand on lui fait un doux accueil,
Que ce port lui ſerve d'écueil,
Et que ſon but ſoit ſon cercueil;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Que le mari d'un objet ſans appas
Cherche un amuſement aimable,
Quoiqu'au fond il ſoit très-blâmable;
Cela ne me ſurprend pas.
Mais que l'époux d'une Beauté mignone
Qui de bien vivre a le renom,
La quitte pour une guenon,
Qui jamais ne répondit: non;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Que Ducs & Pairs, Seigneurs & Magiſtrats
Trouvent ſouvent ſur leur paſſage
Des gens qui leur rendent hommage;
Cela ne me ſurprend pas;
Mais qu'une Cour tous les jours environne
Un Faquin qui, ſur un brancard,
Foule des couſſins de brocard
Aux dépens du tiers & du quart;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Que des objets qui ſont nés délicats,
Sans leur équipage & leur ſuite
Ne puiſſent faire une viſite;
Cela ne me ſurprend pas.

ais que Philis, qui long-tems fut piétonne,
Ait des maux de cœur, des hoquets,
Pour avoir été ſans laquais
Du vieux Louvre au quai Malaquais;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Qu'à s'ajuſter du haut juſques en bas,
Iris, pour paroître jolie,
Paſſe les trois quarts de ſa vie;
Cela ne me ſurprend pas.
ais qu'un Abbé tous les jours s'amydonne
Et qu'à pas comptés ce poupin,
Sur la pointe de l'eſcarpin
Marche toujours droit comme un pin;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Qu'au Châtelet Doyens & Candidats
Plument comme il faut une dupe,
Qui dans un procès les occupe;
Cela ne me ſurprend pas.
lais qu'en quittant cette troupe gloutonne,
Un Plaideur aille dans l'inſtant
Chez une autre où l'on gruge autant,
De ſes fonds porter le reſtant;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Qu'un ſoupirant prodigue les ducats,
Quand chez la Beauté qui le pique,
Il eſt le premier & l'unique;
Cela ne me ſurprend pas.
lais qu'au pays où l'on danſe & fredonne,

Une foule d'enchérisseurs
Se ruine pour des douceurs
Qu'ont goûté mille précurseurs;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Que dans Alger on trouve des ingrats,
Et que chez le peuple Tartare
La reconnoiſſance ſoit rare;
Cela ne me ſurprend pas.
Mais qu'à Paris mainte & mainte perſonne
Qui vient vous demander Lundi
Un plaiſir qu'on lui fait Mardi,
N'y penſe plus le Mercredi;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

PANARD.

LE SÉRIEUX BADINAGE.

REFRAIN.

UN jour dans une grotte obſcure,
Où d'un ruiſſeau le cours ſecret
Accompagnoit de ſon murmure
Les plaintes d'un Amant diſcret;
Tircis à l'objet qui l'engage
Recommençoit cette chanſon:
C'en eſt trop, ſi c'eſt badinage,
Et trop peu, ſi c'eſt tout de bon.

Lorſque l'excès de ma ſouffrance
Me rend inquiet & rêveur,
Tu fais voler mon eſpérance

Sur les aîles de ta faveur :
Puis tu me fais perdre courage
Par des rigueurs hors de saiſon :
C'en eſt trop, &c.

Quand, ſur ma muſette plaintive,
Je chante quelque air langoureux,
Je vois ton oreille attentive
A mes préceptes amoureux.
Si je veux les mettre en uſage,
Tu deviens ſourde à ma leçon :
C'en eſt trop, &c.

De fleurs fraîchement amaſſées
Quand je te préſente un bouquet,
Sur ton ſein je les vois placées
D'un air complaiſant & coquet.
Veux-je en faire un galant pillage ?
A peine j'en obtiens pardon :
C'en eſt trop, &c.

Piqué de quelque jalouſie
Si je te découvre mes maux,
Tu te ris de ma phrénéſie,
Et plaiſantes de mes rivaux.
Avec eux, ſous l'épais feuillage,
Tu danſes pourtant ſans façon :
C'en eſt trop, &c.

Quelquefois par un trait de flamme
Tes yeux aux miens ſont entrevoir

Qu'Amour qui captive mon ame,
Te tient auſſi ſous ſon pouvoir.
Si j'en veux un baiſer pour gage,
Je n'en puis obtenir le don :
C'en eſt trop, &c.

Pour me prouver toute la force
Du trait dont ton cœur eſt bleſſé,
Tu graves ſur la tendre écorce
Ton chiffre au mien entrelaſſé :
Mais ſoudain, d'une main volage,
Tu veux l'effacer ſans raiſon :
C'en eſt trop, &c.

Ingrat, interrompt la Bergère,
Avant qu'il fut prêt d'achever,
Eſt-ce véritable colère ?
Ou la feins-tu pour m'éprouver ?
Je t'aime, & tu le ſçais ; ſois ſage ;
Chaſſe un injurieux ſoupçon :
C'en eſt trop, &c.

Un Faune, habitant de cet antre,
Qui les regardoit par un trou,
Couché tout à plat ſur le ventre,
Commence à rire comme un fou ;
D'une voix moqueuſe & ſauvage,
Rediſant ſur le même ton :
C'en eſt trop, &c.

Cette hiſtoire, par la contrée

Se répandit en peu de tems ;
Et du galant pays d'Aſtrée
Réjouit fort les habitans.
Tous y chantoient dans le village ;
Menant paître chevre & mouton :
C'en eſt trop, &c.

L'Abbé des Marais.

Les Raretés.

CHANSON.

On dit qu'il arrive ici
Grande compagnie,
Qui vaut mieux que celle-ci,
Et bien mieux choiſie.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean ;
Va-t-en voir s'ils viennent.

Un Abbé qui n'aime rien
Que le Séminaire ;
Qui donne aux pauvres ſon bien ;
Et dit ſon Breviaire.
Va-t-en voir, &c.

Un Magiſtrat curieux
De Juriſprudence,
Et qui devant deux beaux yeux ;
Tient bien la balance.
Va-t-en voir, &c.

Une fille de quinze ans
D'Agnès la pareille,

Qui penſe que les enfans
Se font par l'oreille.
Va-t-en voir, &c.

Une femme & ſon époux
Couple bien fidelle ;
Elle le préfere à tous,
Et lui n'aime qu'elle.
Va-t-en voir, &c.

Un Chanoine dégoûté
Du bon jus d'Octobre,
Un Poëte ſans vanité,
Un Muſicien ſobre.
Va-t-en voir, &c.

Un Breton qui ne boit point ;
Un Gaſcon tout bête ;
Un Normand franc de tout point ;
Un Picard ſans tête.
Va-t-en voir, &c.

Une femme que le tems
A preſque flétrie,
Qui voit des appas naiſſans
Sans aucune envie.
Va-t-en voir, &c.

Une Belle qui cherchant
Compagne fidelle,
La choiſit, en la ſçachant
Plus aimable qu'elle.
Va-t-en voir, &c.

Un ſçavant Prédicateur
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le Pécheur,
Et craint qu'on le loue.
Va-t-en voir, &c.

Une Nonne de Longchamps,
Belle comme Aſtrée,
Qui brûle, en courant les champs,
D'être recloîtrée.
Va-t-en voir, &c.

Un Médecin, ſans grands mots,
D'un ſçavoir extrême,
Qui n'envoye point aux eaux
Et guérit lui-même.
Va-t-en voir, &c.

Et pour bénédiction,
Il nous vient un Moine
Fort dans la tentation,
Comme ſaint Antoine.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean;
Va-t-en voir s'ils viennent.

La Motte.

Les deux Tems.

Couplets.

Dans ma jeuneſſe
La vérité régnoit,
La vertu dominoit,

La conſtance brilloit,
La bonne foi régloit
L'Amant & la Maîtreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
Ce n'eſt qu'injuſtice,
Trahiſon, malice,
Changemens, caprice,
Détours, artifice ;
Et l'amour va
Cahin, caha.

Dans ma jeuneſſe,
Les veuves, les mineurs
Avoient des défenſeurs ;
Avocats, Procureurs,
Juges & Rapporteurs
Soutenoient leur foibleſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Majeur & pupille ;
Sur tout on grapille ;
Et Thémis va
Cahin, caha.

Dans ma jeuneſſe,
Quand deux cœurs amoureux
S'uniſſoient tous les deux,
Ils ſentoient mêmes feux ;
De l'hymen les doux nœuds
Augmentoient leur tendreſſe.

ujourd'hui ce n'eſt plus cela :
Quand l'Hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'eſt qu'une étincelle,
L'Amour bat de l'aîle;
Et l'époux va
Cahin, caha.

Dans ma jeuneſſe,
On voyoit des Auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les Lecteurs,
Charmer les Spectateurs
Par leur délicateſſe.
ujourd'hui ce n'eſt plus cela :
Les Vers aſſoupiſſent,
Les Scènes languiſſent,
Les Muſes gémiſſent,
Succombent, périſſent;
Pégaſe va
Cahin, caha.

Dans ma jeuneſſe,
Les papas, les mamans,
Séveres, vigilans,
En dépit des Amans,
De leurs tendrons charmans
Conſervoient la ſageſſe.
ujourd'hui ce n'eſt plus cela :
L'Amant eſt habile,

La fille docile,
La mere facile,
Le pere imbécile;
Et l'honneur va
Cahin, caha.

Dans ma jeuneſſe,
L'homme ſobre & prudent
Au plaiſir moins ardent,
Se bornoit ſagement,
Et ce ménagement
Retardoit ſa vieilleſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
Honteux d'être ſage,
Le libertinage
Dès quinze ans l'engage;
A vingt, il fait rage;
A trente il va
Cahin, caha.

Dans ma jeuneſſe,
Les femmes, dès vingt ans,
Renonçoient aux Amans;
De leurs engagemens
Les devoirs importans
Les occupoient ſans ceſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
Plus d'une grand' mere
S'efforce de plaire,
Et veut encor faire

Un tour à Cythere ;
La Bonne y va
Cahin, caha.

Dans ma jeuneſſe,
Des riches Partiſans
Les tréſors ſéduiſans,
Les fêtes, les préſens
N'étoient pas ſuffiſans
Pour vaincre une Maîtreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
Un Commis ſans peine
Gagne une Climène,
Et dès qu'à Vincenne
En fiacre il la mène ;
La vertu va
Cahin, caha.

PANARD.

LA TENTATION DE S. ANTOINE.

Air : *Plus inconſtant que l'onde.*

CIEL ! l'Univers va-t-il donc ſe diſſoudre ?
Quel bruit ! Quels cris ! Quel horrible fracas !
Devant moi je vois la foudre ;
Elle tombe par éclats ;
Tout eſt en poudre
Sur mon grabat. Grand Dieu ! du haut des cieux
Vois ma diſgrace ;

Et, par ta grace,
Fais que je chaſſe
L'Enfer de ces lieux.

Air : *Du haut en bas.*

C'étoit ainſi
Qu'Antoine exprimoit ſes alarmes :
C'étoit ainſi
Qu'Antoine exprimoit ſon ſouci.
Lorſque le Diable, par ſes charmes,
Venoit chez lui faire vacarmes ;
C'étoit ainſi.

Air : *Des folies d'Eſpagne.*

On vit ſortir d'une grotte profonde
Mille démons, mille ſpectres divers :
Des noirs eſprits toute la troupe immonde,
Pour le tenter, déſerta les Enfers.

Air : *Turelure, lure, & flon, flon.*

On vit des Démons
De tous les cantons,
De la ville & de la campagne,
De la Cochinchine & de l'Eſpagne ;
On y vit des Diables blondins,
Des bruns, des gris & des châtains :
Les bruns, ſur-tout, méchans lutins,
Faiſoient remuer des pantins,

Turelure, lure;
Et flon, flon,
Tous avoient leur ton,
Leur allure.

Air : *La Faridondaine.*

Quelques-uns prirent le cochon
De ce bon ſaint Antoine;
Et lui mettant un capuchon,
Ils en firent un Moine.
Il n'en coûtoit que la façon,
La faridondaine,
La faridondon,
Peut-être en avoit-il l'eſprit,
Biribi.

Air : *Sous un Ormeau.*

Sur un ſopha
Une Diableſſe en falbala,
Aux regards fripons,
Découvroit deux jolis monts ronds.

Air : *Au fond de mon caveau.*

Ronflant comme un cochon,
On voyoit ſur un trône
Un des Envoyés de Pluton :
Il portoit pour couronne
Un vieux réchaud de fer ſans fond,

Et pour ſceptre un tiſon ;
Sous ſes pieds un démon
En forme d'un dragon,
Vomiſſoit du canon.
Le Diable s'éveille & s'étonne,
Et dit, Garçons :

Air : *La pierre-fitoiſe*, Contre-danſe.

Courez vîte ; prenez le Patron
Et faites-le moi danſer en rond ;
Courez vîte ; prenez le Patron,
Tirez-le par ſon cordon.
Bon.
Meſſieurs les Démons, laiſſez-moi donc ;
Non ;
Tu chanteras,
Tu ſauteras,
Tu danſeras.
Courez vîte ; prenez le Patron ;
Tirez-le par ſon cordon.
Bon.

Air : *Quand la Mer Rouge apparut.*

Le Saint craignant de pécher
Dans cette aventure,
Courut vîte ſe cacher
Sous ſa couverture.
Mais, montant ſur ſon châlit,
Il rencontra dans ſon lit

Une concubine ;
C'étoit Proſerpine.

Air : *Nous autres bons Villageois.*

Piqué, dans ce bacchanal,
D'avoir vû qu'on briſoit ſa cruche,
Et qu'un derriere infernal
Avoit fait caca dans ſa huche ;
Crainte auſſi de tentation,
Notre Saint prit un goupillon,
Et flanque aux Démons étonnés
De l'eau bénite par le nez.

Air : *Du ſecond quatrain des Folies d'Eſpagne.*

Tel qu'un voleur, ſi-tôt qu'il voit main-forte ;
Tel qu'un ſoldat à l'aſpect des Prévôts,
On vit s'enfuir l'infernale cohorte,
Et s'abîmer dans ſes affreux cachots.

Air : *Ah ! Maman, que je l'échappe belle !*

Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Dit le Saint tremblant,
Tout en ſortant
De ſa ruelle.
Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Un moment plus tard,
Je faiſois le Diable cornard.

Air : *Le Démon malicieux & fin.*

Le Démon, quoiqu'il paſſe pour fin,
Ne fut pas alors aſſez malin.
S'il eût pris la forme de Toinette,
Son air charmant, ſa taille & ſes appas ;
C'étoit fait, la grace étoit muette ;
Et ſaint Antoine eût volé dans ſes bras.

SEDAINE

SAINT ROCH.

CHANTONS d'un cœur & d'une ame dévote,
Pour un vieux Saint un cantique nouveau ;
Nous ne prendrons point un air de Gavotte
Pour un ſujet ſi pieux & ſi beau ;
Mais d'un air tendre
Faiſons entendre
Que plus qu'un roc
Étoit ferme ſaint Roch.

C'eſt d'un fort long & fort large village
Que ce Monſieur ſaint Roch eſt né natif ;
Et de quinze ans à peine avoit-il l'âge,
Qu'à Satanas il ſe montra rétif.
Le Diable inſiſte ;
Le Saint réſiſte,
L'eſprit malin
Y perdit ſon latin.

Un

Un pauvre un jour lui demandant l'aumône,
Trembloit du froid qui lui glaçoit le corps,
Saint Roch ſoudain ſe dépouille & lui donne
Habit, veſte, culotte & juſte-au-corps ;
Puis en chemiſe
Va dans l'égliſe,
Où, ſans façon,
Il entend le ſermon.

Mais au logis revenant de la ſorte,
Son pere veut lui rompre les deux bras ;
Saint Roch jure que le Diable l'emporte
Que c'eſt pour Dieu qu'il a mis habits bas.
L'autre s'irrite,
Prend la marmite,
Et d'un ſeul coup
Vous lui caſſe le cou.

Saint Roch voyant qu'il étoit difficile
En ſon logis de vivre en bon chrétien,
Très-loin de-là ſe choiſit un aſile,
Et dans les bois s'enfuit avec ſon chien ;
A leur pitance
La Providence
Prit très-grand ſoin
De fournir au beſoin.

Monſieur ſon chien élevé pour la chaſſe,
Soir & matin alloit furter les bois ;
Pour boire, ſon chapeau ſervoit de taſſe,
De ſon bâton il vous gauloit des noix ;

Lorſque la peſte
De leurs jours, zeſte,
Trancha le fil
Par ſon venin ſubtil.

Saint Roch voyant venir ſa derniere heure,
Dit de bon cœur cinq à ſix *Oremus ;*
Et puis, adieu, mon pauvre chien, demeure ;
Moi, je m'en vais dire mon *in manus :*
Exempt de blâme
Il rendit l'ame
En bon chrétien
Dans les bras de ſon chien.

GALLET.

LES REPROCHES.

CHANSON.

UNE faveur, Liſette,
M'a prouvé ton amour ;
Au ſon de ma muſette,
Tu danſois l'autre jour.
Le hautbois de Sylvandre
Ne régle point tes pas ;
Mais tu daignes l'entendre ;
Non, tu ne m'aimes pas.

Pour toi, dans la prairie
Je faiſois un bouquet ;
Mais je l'offre à Sylvie
D'un air vif & coquet ;

Je feins de rendre hommage
A ſes naiſſans appas ;
Tu n'en prends point d'ombrage :
Non, tu ne m'aimes pas.

Quand te trouvant ſeulette,
Je cache ma langueur ;
Tu parois inquiette,
Ton eſprit eſt rêveur :
L'abſence de Sylvandre
Cauſe ton embarras ;
Ton cœur ſouffre à m'entendre :
Non, tu ne m'aimes pas.

Lorſque deſſus l'herbette
Mon chien vient te flater,
D'un coup de ta houlette
On te voit l'écarter ;
Et quand le ſien, cruelle,
Par hazard ſuit tes pas,
Par ſon nom tu l'appelle :
Non, tu ne m'aimes pas.

L'autre jour dans la danſe,
Avec moi, ſous l'ormeau,
Tu ſuivois la cadence
De mon doux chalumeau :
De loin tu vis Sylvandre,
Et tu fis un faux pas ;
Je ſçus bien te comprendre :
Non, tu ne m'aimes pas.

Son ame fut ravie ;
Mon pipeau s'en rompit ;
Et la danſe finie,
J'en rougis de dépit :
Ce Berger, d'un air tendre,
Te dit un mot tout bas ;
Et tu daignas l'entendre :
Non, tu ne m'aimes pas.

ÉLOGE DE BABET.

CHANSON.

BABET m'a ſçu charmer,
Babet a ma tendreſſe.
Qui voudroit m'en blâmer,
N'a pas vu ma Maîtreſſe ;
C'eſt un air ſi fin,
Une taille, un ſein !...
C'eſt la plus belle fille !
N'eût-elle que ſes jupons courts,
Et ſon corſet de tous les jours,
Vous diriez, fuſſiez-vous un ours ;
Babet, que t'es gentille !

Quand Babet a dit oui,
C'eſt oui qu'il faut comprendre.
Chacun eſt réjoui,
Si-tôt qu'on peut l'entendre ;

C'eſt, en vérité,
La ſimplicité,
Point de détours de fille.
e le ſoir ou le matin,
on la voye, adieu le chagrin;
elle chante, tout eſt en train.
Babet, que t'es gentille!

Un gros Fermier d'ici
A dit: Babet, je t'aime.
Je mourrai de ſouci,
Si tu ne dis de même;
Tiens, voilà de l'or,
De l'argent encor,
Tiens, prens-en, prens, ma fille.
ous les jours je ſuis tes pas,
t que l'amour & tes appas....
... non... tiens... non je ne mens pas.
Babet, que t'es gentille!

Te ſouvient-il, Babet,
Que le jour de ta fête,
Tu reçus mon bouquet
De l'air le plus honnête?
Tu le contemplois,
Tu le retournois,
Tu le baiſois, ma fille.
i qui ſçavois mon compliment,
bliai tout dans le moment,
je te dis tout uniment:
Babet, que t'es gentille!

Que l'on vante un moment
Tes appas, ta perſonne;
Le moindre compliment
T'embarraſſe, t'étonne.
Rien n'eſt enchanteur,
Comme la pudeur
Chez une jeune fille.
Tiens, tu poſſedes mille appas;
Mais en toi, ce dont je fais cas,
Vois-tu, c'eſt de ne ſçavoir pas,
Babet, que t'es gentille.

Comme un beau jour naiſſant,
Au lever de l'Aurore,
Tu n'étois qu'un enfant
N'a pas long-tems encore.
Je me tenois coi;
J'étois près de toi
Plus ſage qu'une fille.
Dame, à préſent, ſous ton mouchoir,
En vérité, faudroit avoir
Les yeux bouchés pour ne pas voir,
Babet, que t'es gentille.

SEDAINE.

Les Devises.

Chanson.

Je ne trouve rien de charmant
Comme les Belles.
Je ne ſçaurois un ſeul moment
Vivre ſans elles.
Mais, ſans jamais trop m'engager,
Je les courtiſe.
Toujours aimer, ſouvent changer :
C'eſt ma deviſe.

Belle, quand un perfide Amant
Vous ſacrifie ;
Si vous pleurez ſon changement,
Quelle folie !
Pour moi, loin d'en prendre ſouci,
Je le mépriſe ;
De même qu'il te fait, fais-lui :
C'eſt ma deviſe.

Au tems jadis, tous les époux
Étoient ſévères ;
De l'honneur ils étoient jaloux ;
Quelles chimères !
Ceux de nos jours ont un eſprit
Qui s'humaniſe ;
Moins d'honneur & plus de profit :
C'eſt leur deviſe.

Ne jugeons jamais d'un Amant
Par la figure ;
Un beau dehors eſt rarement
De bon augure ;
Quelque mérite qui d'abord
Chez eux reluiſe,
Belle montre & peu de rapport :
C'eſt leur deviſe.

Vous, ſur qui l'amoureuſe ardeur
Prend trop d'empire,
Belle, je plains votre malheur ;
C'eſt un martyre.
Pour moi, j'engage chaque jour,
Sans être priſe,
Beaucoup d'Amans & peu d'amour ;
C'eſt ma deviſe.

Beau ſexe, contre nous ſuſpends
Ton vain murmure.
Si nous trompons, tu nous le rends
Avec uſure.
Ton cœur, plus que nous aguerri,
Mieux ſe déguiſe.
A trompeur, trompeur & demi :
C'eſt ta deviſe.

Avec Bacchus & les Amours
On me voit rire ;
Mais ma raiſon garde toujours
Tout ſon empire.

Chaque plaiſir flatte mon goût,
Sans qu'il me nuiſe ;
Rien par excès, un peu de tout :
C'eſt ma deviſe.

Vous qui voulez vaincre le cœur
De quelque prude,
Il en coûte pour cet honneur
Un ſoin trop rude ;
Il faut être heureux ſans languir ;
C'eſt où je viſe ;
Moins de gloire & plus de plaiſir :
C'eſt ma deviſe.

ROMANCES.

DAPHNÉ.

L'AMOUR m'a fait la peinture
De Daphné, de ſes malheurs ;
J'en vais tracer l'aventure ;
Puiſſe la race future
L'entendre & verſer des pleurs !

Daphné fut ſenſible & belle,
Apollon ſenſible & beau ;
Sur eux l'Amour, d'un coup d'aile,
Fit voler une étincelle
De ſon dangereux flambeau.

Daphné, d'abord interdite,
Rougit, voyant Apollon ;
Il s'approche, elle l'évite ;
Mais fuyoit-elle bien vîte ?
Amour aſſure que non.

Le Dieu qui vole à ſa ſuite,
De ſa lenteur s'applaudit ;
Elle balance, elle héſite ;
La pudeur hâte ſa fuite ;
Le deſir la ralentit.

Il la pourſuit à la trace,
Il eſt prêt de la ſaiſir ;
Elle va demander grace ;
Une Nymphe eſt bientôt laſſe
Quand elle fuit le plaiſir.

Elle deſire, elle n'oſe ;
Son pere voit ſes combats ;
Et par ſa métamorphoſe
A ſa défaite il s'oppoſe ;
Daphné ne l'en prioit pas.

C'eſt Apollon qu'elle implore ;
Sa vue adoucit ſes maux ;
Et vers l'Amant qu'elle adore,
Ses bras s'étendent encore
En ſe changeant en rameaux.

Quel objet pour la tendreſſe
De ce malheureux vainqueur !
C'eſt un arbre qu'il careſſe ;
Mais ſous l'écorce qu'il preſſe,
Il ſent palpiter un cœur.

Ce cœur ne fut point ſévere ;
Et ſon dernier mouvement
Fut, ſi l'Amour eſt ſincere,
Un reproche pour ſon pere ;
Un regret pour ſon Amant.

MARMON.

ORPHÉE.

Pour r'avoir ſa femme Euridice,
Orphée aux Enfers s'en alla :
Eſt-il ſi bizarre caprice,
Dont on s'étonne après cela ?

Puiſqu'une impertinente flamme
Pour nous troubler l'a fait venir,
Dit Pluton : Rendez-lui ſa femme ;
On ne ſçauroit mieux le punir.

En vertu de mon indulgence,
Bientôt, puiſqu'il le veut ainſi,
Il ſera damné par avance,
Et peut-être un peu plus qu'ici.

Rendez-lui donc ſa demoiſelle,
Qui le ſuivra, ſans dire mot ;
Mais s'il tourne les yeux ſur elle,
Qu'on me la refourre au cachot.

Ah ! ſi des femmes incommodes
Des tours de tête délivroient,
Que de maris, comme Pagodes,
Inceſſamment la tourneroient !

L'ordre eſt ſuivi ; mais cette fête
Se termine en triſtes regrets ;

Orphée ayant tourné la tête ;
Redevient veuf ſur nouveaux frais.

Vaine & legere comme un ſonge
Qu'un dormeur prend pour vérité,
L'ombre gémit, & ſe replonge
Dans l'éternelle obſcurité.

L'époux qui la voit diſparoître
Se livre à ſon mortel ennui,
Incapable de reconnoître
Le bien qu'on lui fait malgré lui.

L'Enfer à ſes plaintes touchantes
Ceſſant de ſe laiſſer charmer,
Dans la Thrace par les Bacchantes
Il s'en va ſe faire aſſommer.

SENECÉ.

MÊME SUJET.

DANS un champ près du Riphée,
Caché ſous l'herbe & les fleurs,
Un ſerpent rend veuf Orphée
Qui remplit tout de clameurs.
Des pleurs qu'on lui voit répandre
Chacun veut dire ſon mot ;
Ceux-ci diſent : Qu'il eſt tendre !
Ceux-là diſent : Qu'il eſt ſot !

Pour r'avoir ſon Euridice,
Aux Enfers il deſcendit.
Son chant y trouva propice
Pluton qui la lui rendit.
Les Morts la lui voyant prendre
Pour la conduire ici-haut,
Dirent d'abord : Qu'il eſt tendre !
Et puis dirent : Qu'il eſt ſot !

Il revenoit avec elle,
Quand Pluton lui parle ainſi :
Si tu veux garder ta Belle,
Ne la vois que hors d'ici.
Mais il ne put s'en défendre ;
Il la perdit auſſi-tôt.
Depuis il ne fait qu'entendre :
Qu'il eſt tendre ! Qu'il eſt ſot !

POEMES.

LE TEMPLE DE LA MORT.

POEME.

Sous ces climats glacés, où le flambeau du monde
Épand avec regret sa lumiere féconde,
Dans une isle déserte, est un vallon affreux,
Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux.
Là, sur de vieux cyprès dépouillés de verdure,
Nichent tous les oiseaux de malheureux augure:
La terre, pour toute herbe, y produit des poisons;
Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons:
Tous les champs d'alentour ne sont que cimetieres:
Mille sources de sang y font mille rivières,
Qui traînant des corps morts & de vieux ossemens,
Au lieu de murmurer, font des gémissemens.
Au creux de ce vallon, dès l'enfance du monde,
Est un Temple fameux, d'une figure ronde:
Quatre portes de fer, en quatre endroits divers,
Par l'ordre des Destins partagent l'Univers;
L'une est vers le couchant, & l'autre vers l'aurore;
L'une voit le Sarmathe, & l'autre voit le More:
Et là viennent en foule, & sous d'égales loix,
Les jeunes & les vieux, les peuples & les Rois.

La vieilleſſe, la fiévre & les douleurs mortelles
Sont de ces huis ſacrés les portieres fidelles :
Leurs habits ſont de deuil ; & cet obſcur manoir
A ſes funeſtes murs entourés de drap noir,
Où des flambeaux de poix les lumieres funèbres
Par leurs noires vapeurs augmentent les ténèbres.
Un monſtre, ſans raiſon, auſſi-bien que ſans yeux,
Eſt la divinité qu'on adore en ces lieux :
On l'appelle la Mort ; & ſon cruel empire
S'étend deſſus les jours de tout ce qui reſpire.

HABERT.

LE DUEL.

POEME.

LE barbare Duel, de nos braves l'écueil,
Monſtre que la colere engendra de l'orgueil,
Ce démon domeſtique, artiſan du carnage,
Dans les plus nobles cœurs avoit porté ſa rage ;
Un prompt reſſentiment ſe croyoit tout permis ;
Les amis révoltés attaquoient leurs amis ;
Parens contre parens couroient à la vengeance ;
Ces noms étoient moins forts que la plus foible offenſe ;
D'un rigoureux cartel l'impitoyable arrêt
Décidoit par le fer un bizarre intérêt ;
Et la fauſſe juſtice aux combats occupée,
Sans balance à la main, n'employoit que l'épée.
Funeſte loi d'honneur, tyrannique pouvoir,

Qui confonds parmi nous le meurtre & le devoir !
L'injure ſeule a droit de réparer l'injure.
Plus on ſouille ſes mains, plus la victime eſt pure.
Le François dédaignant un rival étranger,
Contre le ſeul François trouve beau le danger.
Tels qu'on vit ces Thébains, fiers enfans de la terre,
Se livrer en naiſſant une mortelle guerre,
Et du ſang que leurs troncs répandoient à grands flots,
Engraiſſer les ſillons dont ils étoient éclos :
Tels & plus acharnés à leur perte fatale,
Cherchant dans leur trépas une gloire brutale,
L'Eſpagne a vu long-tems nos ſoldats s'égorger,
Et prendre dans nos champs le ſoin de la venger.
Cent peuples alarmés du bruit de nos conquêtes,
Sous les coups qu'ils craignoient voyoient tomber nos têtes,
Sûrs que de deux Guerriers, en ce choc malheureux,
L'un périroit pour nous, l'autre vaincroit pour eux.
François, d'un vain tranſport miſérables victimes,
La Seine trop long-tems a rougi de vos crimes ;
Portez ſur d'autres bords un plus noble courroux ;
Ce bras que vous perdez, François, n'eſt pas à vous ;
Par un ſiniſtre emploi la valeur eſt flétrie ;
Mourez ; mais en mourant, ſervez votre patrie ;
Et d'un triſte duel fuyant le ſort obſcur,
Tombez, en arborant nos drapeaux ſur un mur ;
Ou ſi la paix mêlant ſon olive à nos palmes,

Nous fait couler des jours plus heureux & plus calmes,
Sans ternir votre fer d'un indigne attentat,
Laissez vivre, & vivez pour le bien de l'État.

La Monnoie.

Le Passage du Rhin.

Poéme.

Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille & fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flateur de son onde naissante.
Lorsqu'un cri, tout-à-coup, suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, & par-tout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses Nayades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un Héros, conduit par la Victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rhimberg & Vesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déja prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête;
Il marche vers Tholus; & tes flots en courroux,
Au prix de sa fureur, sont tranquilles & doux;
Il a de Jupiter la taille & le visage;
Et depuis ce Romain dont l'insolent passage

Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.
Le Rhin tremble & frémit à ces tristes nouvelles :
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles loix ;
Et de mille remparts mon onde environnée,
De ces fleuves sans nom suivra la destinée ?
Ah ! périssent mes eaux ! ou, par d'illustres coups,
Montrons qui doit céder des Mortels ou de nous.
A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatrisé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nue,
Du fameux Fort de Skink prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons, qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant sa voix:
Grands arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
Est-ce ainsi que votre ame aux périls aguerrie
Soutient sur ces remparts l'honneur & la patrie ?
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
Du moins en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?
Allez, vils combattans, inutiles soldats,

Laissez-là ces mousquets trop pesans pour vos bras;
Et la faulx à la main, parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs & presser vos laitages;
Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.
Ce discours d'un Guerrier que la colere enflamme,
Ressuscite l'honneur déja mort en leur ame;
Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où LOUIS en personne,
Déja prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre, Grammont le premier dans les flots
S'avance, soutenu des regards du Héros.
Son courier écumant sous un Maître intrépide,
Nage, tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près: sous ce chef redouté
Marche des Cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déja devant eux une chaleur guerriere
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguiere,
Vivonne, Nantouillet, & Coislin & Salart:
Chacun d'eux au péril veut la premiere part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.
LOUIS les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente legers vaisseaux

D'un tranchant aviron déja coupent les eaux.
Cent Guerriers s'y jettant, signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume;
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déja du plomb mortel plus d'un brave est atteint,
Sous les fougueux coursiers l'onde écume & se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un tems sur les eaux la fortune douteuse.
Mais Louis d'un regard sçait bientôt la fixer.
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars & Bellone,
Le Rhin, à leur aspect, d'épouvante frissonne.
Quand, pour nouvelle alarme, à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passés:
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, & gagne les batailles:
Enguien, de son hymen le seul & digne fruit,
Par lui, dès son enfance, à la victoire instruit.
L'ennemi renversé, fuit & gagne la plaine.
Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne;
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire & ses bords.

Boileau.

LA GRACE.

POEME.

EST-CE une loi du Ciel, vengeur de nos forfaits,
Que l'homme ignore ici le repos & la paix ?
Misérable jouet de son désordre extrême,
Contre lui, chaque jour, il s'irrite lui-même ;
S'il combat son penchant, quels pénibles efforts !
S'il ose lui céder, quels effrayans remords !
A ces maux condamné, même avant que de naître,
Il commence à souffrir dès qu'il peut se connoître.
Faut-il que, malgré lui, coupable infortuné,
Il expie, en vivant, le crime d'être né ?
Hélas ! lorsqu'il se perd dans les routes du vice,
Tremblant, il sent qu'il marche au bord du précipice :
Pour rassurer son cœur, n'a-t-il point de secours ?
O raison ! de ses maux viens terminer le cours.
Mais tu n'effaces point l'image qui le trouble ;
Son désespoir s'aigrit, & sa crainte redouble ;
A ses timides yeux que tu viens éclairer,
Se montrent des périls qu'il voudroit ignorer.
Ainsi, quand sur les mers où fondent les nuages,
Luttent contre ses eaux les vents & les orages,
Que les flots à grand bruit s'élancent dans les airs,
Et du poids de leur chute ébranlent les Enfers ;
Si dans le ciel obscur, où tout fuit à sa vue,
Le Pilote effrayé voit s'enflammer la nue ;

Ce feu qui fend la nuit ſur les flots en fureur,
Éclairant le péril, en augmente l'horreur.
Grand Dieu! pour nous ſauver, ta main eſt toujours prête;
Tu fais trouver le calme au ſein de la tempête:
Heureux, qui de toi ſeul attend tout ſon ſecours;
L'innocence & la paix accompagnent ſes jours.
Exempt des ſoins cruels dont l'impie eſt la proie,
Rien ne ſçauroit tarir la ſource de ſa joie;
Son cœur ne forme point d'inutiles deſirs,
Et jamais le remords ne corrompt ſes plaiſirs.
Un reſte du penchant qui l'attache à la terre,
Malgré lui, quelquefois lui livre encor la guerre;
Mais, ſans chercher ici des jours pleins & contens,
Comme un point inſenſible, il regarde le tems.
Aſſuré du repos que ſon exil differe,
Son cœur jouit déja du bonheur qu'il eſpere;
Et loin de fuir l'inſtant qui doit finir ſes jours,
De l'avenir trop lent ſes vœux hâtent le cours.
Douce & charmante paix qu'inſpire l'innocence,
Des travaux les plus longs trop chere récompenſe,
A l'homme vicieux coûtez-vous tant d'efforts,
Qu'il oſe à vos douceurs préférer ſes remords?
Mais de mon cœur, dit-il, je ne ſuis plus le maître;
Dans ce cœur corrompu la vertu ne peut naître;
C'eſt un champ inutile en ſon aridité,
Ravagé par les feux de la cupidité.
Vaine excuſe! Attens tout de ce champ ſi ſtérile;
Le Ciel y verſe encor une grace fertile.
Lorſqu'un ſoleil ardent a brûlé les côteaux,

A ſeché les moiſſons, a fait tarir les eaux ;
Si, dans l'aride ſoif de la terre embraſée,
Le Ciel répand ſur elle une tendre roſée,
On voit en même tems, où tout ſembloit mourir,
Dans les prés émaillés les gazons refleurir,
Dans les bois les ramaux reprendre leur verdure,
Et par-tout dans les champs renaître la nature :
Ainſi, ſe répandant ſur un cœur deſſéché,
La Grace éteint les feux qu'y porta le péché ;
Et dans ce champ fécond, ſa divine influence
Fait germer les vertus, & fleurir l'innocence.
Par cet heureux ſecours qu'il accorde aux humains,
Mortel, le Ciel a mis ton ſalut dans tes mains :
Mais, ô funeſte effet d'une indigne molleſſe !
En vain pour ton bonheur ſa bonté s'intéreſſe ;
A ta foibleſſe en vain il prête ſon appui ;
Quand il fait tout pour toi, tu ne fais rien pour lui.
Que ſervent les remords de ton ame infidelle,
Quand tu ne combas point ta volonté rebelle ?
Si par la vérité confondu quelquefois,
Tu rentres dans la route où t'appelle ſa voix ;
Là, quoique détrompé du monde & de ſa gloire,
L'objet qui t'a ſéduit flate encor ta mémoire :
Entre un devoir auſtere & l'amour des plaiſirs,
Ton cœur flotte incertain de ſes propres deſirs,
Facile à ton penchant, fidèle à ſa juſtice,
Tu voudrois allier l'innocence & le vice ;
Et toujours partagé dans tes vœux impuiſſans,
Contenter à la fois ta raiſon & tes ſens.
Vainement aveuglé par l'erreur qui t'abuſe,

Tu

Tu crois ſur ta foibleſſe appuyer ton excuſe :
Tu ſens tes paſſions qui t'entraînent toujours ;
Mais te ſens-tu forcé de céder à leurs cours ?
Quel que ſoit le pouvoir d'une pente ſi forte,
Réſiſte, & tu vaincras le penchant qui t'emporte.
Tel s'offre à mes regards un Mortel malheureux,
Luttant contre l'effort d'un fleuve impétueux ;
S'il oppoſe au courant ſa force & ſon courage,
Après de longs périls il aborde au rivage ;
A ſes bras languiſſans s'il permet le repos,
Il cède au cours de l'onde, entraîné par les flots.

ASSELIN.

L'HORLOGE DE SABLE.

POEME.

ASSEMBLAGE confus d'une arène mobile,
Que l'art ſçut enfermer dans ce vaſe fragile,
Image de ma vie, Horloge dont le cours
Régle tous mes devoirs, en meſurant mes jours :
Puiſqu'à te célébrer ma Muſe eſt deſtinée,
Fais couler pour mes Vers une heure fortunée.
Et vous, pour qui le monde a de ſi doux appas,
Qui ſouffrez à regret ceux qui ne l'aiment pas :
Mortels, venez ici. Je veux dans cet ouvrage
Du monde tel qu'il eſt vous tracer une image.
Quel eſt-il en effet ? C'eſt un verre qui luit,
Qu'un ſouffle peut détruire, & qu'un ſouffle a produit.

Que ſont tous les Mortels ? Autant de grains de ſable,
Qu'anime cependant une ame raiſonnable ;
Mais qui du ſable ſeul occupés ardemment,
Font leur unique emploi de ſon accroiſſement.
On l'échange, on le vend, on l'achète, on l'amaſſe ;
Et monceaux ſur monceaux, l'avarice l'entaſſe.
Le Marchand qui ne craint ni les vents ni les eaux,
Confiant ſa fortune à de frêles vaiſſeaux,
Court aux extrémités d'une plaine liquide
Vendre un ſable brillant pour un ſable ſolide.

L'Artiſan que ſon ſort, ou l'orgueil des humains,
Oblige à ſe nourrir du travail de ſes mains,
Ne fait, pendant le cours d'une vie inutile,
Que polir, que fixer une arène mobile.
Le Sage, examinant la nature des corps,
Leurs cauſes, leurs effets, leurs mutuels rapports,
Cherchant un vuide en eux qu'il peut voir en lui-même,
Croit embraſſer le vrai dans une erreur qu'il aime.
Il ne s'apperçoit pas, ſéduit par ſon orgueil,
Qu'en voulant l'éviter, il donne dans l'écueil ;
Et que ſon eſprit faux, rempli de vains fantômes,
N'amaſſe qu'un tréſor de pouſſiere & d'atômes.

Et vous, Eſclaves nés de vos propres ſouhaits,
Vous, Grands, qui bâtiſſez de ſuperbes Palais,
Que vous ſert d'élever un Château périſſable ?
Plus haut que vos voiſins c'eſt mettre un peu de ſable,

Qui, devenant un jour la victime des ans,
Marquera par sa chute un espace de tems.

Que faites-vous enfin, vous, Maîtres de la terre?
Vous portez en tous lieux les fureurs de la guerre;
Vous inondez nos champs de bataillons épars;
Vous livrez des assauts, vous forcez des remparts;
D'un trop foible voisin vous pillez la frontiere,
Pour lui ravir un peu de sable & de poussiere,
Qui, glissant de vos mains avec rapidité,
Fera connoître au moins à la postérité
Avide de sçavoir vos succès, vos traverses,
Du tems qui fuit toujours, les époques diverses.
Mais rangeons-nous aux loix de l'exacte raison,
Et tâchons d'ajuster notre comparaison.

Ce sable, à chaque instant, prend de nouvelles places;
Et le monde, en un jour, change de mille faces.
Ces grains sont agités de mouvemens divers;
Tels sont les habitans de ce vaste Univers.
Sans liaison entr'eux, non plus que cette arène,
Chacun suit au hazard le penchant qui l'entraîne;
Et ce qui, d'un peu d'air, dans ce vase est l'effet,
Le vent de la fortune en ce monde le fait.
Les uns sont élevés sur les débris des autres;
Les biens de nos voisins se grossissent des nôtres.
Dans la foule obscurcis, les Princes détrônés,
Contraints à respecter des Sujets couronnés,
Sont de tristes jouets du sort toujours volage.
De ces renversemens notre Horloge est l'image:

On la tourne, & bientôt le ſable ſe confond ;
Le plus bas monte en haut, le plus haut coule au fond ;
Et comme on voit ces grains agités dans leur verre,
Peu libres dans l'enclos du vaſe qui les ſerre,
Vers le centre commun faire un commun effort,
Et par la voie étroite atteindre l'autre bord ;
Telle on voit des humains la cohorte mortelle,
Dans le paſſage obſcur de la nuit éternelle,
De ſes jours malheureux éteindre le flambeau,
Se pouſſer, s'enfoncer dans l'horreur du tombeau.
Nous y voyons tomber, d'une chute commune,
Le Pauvre & ſon eſpoir, le Riche & ſa fortune.
Les jeunes, les vieillards, les ſujets & les Rois.
Faits du même limon, ſubiſſent mêmes loix.

Mais, que dis-je ? ce ſable a ſur nous l'avantage :
Au globe dont il ſort il retrouve un paſſage ;
Et lorſque nous quittons la lumiere du jour,
Nous la quittons, hélas ! ſans eſpoir de retour.

DE CAUX.

LE MONDAIN.

POEME.

REGRETERA qui veut le bon vieux tems,
Et l'âge d'or & le regne d'Aſtrée,
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens.

Moi, je rends grace à la nature ſage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos triſtes Frondeurs;
Ce tems profane eſt tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, & même la molleſſe,
Tous les plaiſirs, les arts de toute eſpece,
La propreté, le goût, les ornemens:
Tout honnête homme a de tels ſentimens.
Il eſt bien doux, pour mon cœur très-immonde,
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mere des Arts & des heureux travaux,
Nous apporter de ſa ſource féconde
Et des beſoins & des plaiſirs nouveaux.
L'or de la terre & les tréſors de l'onde,
Leurs habitans & les peuples de l'air,
Tout ſert au luxe, aux plaiſirs de ce monde.
O le bon tems que le ſiécle de fer!
Le ſuperflu, choſe très-néceſſaire,
A réuni l'un & l'autre hémiſphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaiſſeaux
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux ſources du Gange,
Tandis qu'au loin, vainqueurs des Muſulmans,
Nos vins de France enyvrent les Sultans?
Quand la nature étoit dans ſon enfance,
Nos bons aïeux vivoient dans l'ignorance,
Ne connoiſſoient ni le tien ni le mien.
Qu'auroient-ils pu connoître? Ils n'avoient rien.
Ils étoient nuds; & c'eſt choſe très-claire,

Que qui n'a rien, n'a nul partage à faire.
Sobres étoient. Ah ! je le crois encor.
Martialo n'eſt point du ſiécle d'or.
D'un bon vin frais, ou la mouſſe, ou la ſéve
Ne grata point le triſte goſier d'Éve.
La ſoie & l'or ne brilloient point chez eux;
Admirez-vous pour cela nos aïeux ?
Il leur manquoit l'induſtrie & l'aiſance.
Eſt-ce vertu ? C'étoit pure ignorance.
Quel idiot, s'il avoit eu pour lors
Quelque bon lit, auroit couché dehors ?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon pere,
Que faiſois-tu dans les jardins d'Eden ?
Travaillois-tu pour ce ſot genre humain ?
Careſſois-tu Madame Eve, ma mere ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau biſe & tannée.
Sans propreté; l'amour le plus heureux
N'eſt plus amour; c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle aventure,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment
Avec de l'eau, du millet & du gland.
Le repas fait, ils dorment ſur la dure :
Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant, voulez-vous, mes amis,
Sçavoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, ſoit dans Londre ou dans Rome,

Quel eſt le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui; la foule des beaux Arts,
Enfans du goût, ſe montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante induſtrie,
De ces dehors orna la ſymmétrie.
L'heureux pinceau, le ſuperbe deſſin
Du doux Corrége & du ſçavant Pouſſin,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure:
C'eſt Bouchardon qui fit cette figure;
Et cet argent fut poli par Germain.
Des Gobelins l'aiguille & la teinture
Dans ces tapis ſurpaſſent la peinture.
Tous ces objets ſont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillans de clarté.
De ce ſalon, je vois par la fenêtre
Dans des jardins des myrtes en berceaux,
Je vois jaillir les bondiſſantes eaux.
Mais du logis j'entends ſortir le Maître.
Un char commode, avec graces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paroît aux yeux une maiſon roulante,
Moitié dorée & moitié tranſparente;
Nonchalamment je l'y vois promené.
De deux reſſorts la liante ſoupleſſe
Sur le pavé le porte avec molleſſe.
Il court au bain: les parfums les plus doux
Rendent ſa peau plus fraîche & plus polie;
Le plaiſir preſſe, il vole au rendez-vous,
Chez Camargot, chez Goſſin, chez Julie.
Il eſt comblé d'amour & de faveurs;

Il faut ſe rendre à ce Palais magique
Où les beaux Vers, la Danſe, la Muſique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de ſéduire les cœurs
De cent plaiſirs font un plaiſir unique.
Il va ſiffler quelqu'Opéra nouveau,
Où malgré lui court admirer Rameau.
Allons ſouper. Que ces brillans ſervices,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices !
Qu'un cuiſinier eſt un Mortel divin !
Cloris, Æglé me verſent de leur main
D'un vin d'Aï, dont la mouſſe preſſée,
De la bouteille, avec force élancée,
Comme un éclair fait voler ſon bouchon.
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante,
De nos François eſt l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres deſirs,
D'autres ſoupers & de nouveaux plaiſirs.

Or maintenant, Monſieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Itaque,
Votre Salente & vos murs malheureux,
Où vos Crétois, triſtement vertueux,
Pauvres d'effet, & riches d'abſtinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance.
J'admire fort votre ſtyle flateur
Et votre proſe, encor qu'un peu traînante.
Mais, mon ami, je conſens, d'un grand cœur,
D'être reſté dans vos murs de Salente.

Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon-homme,
Jardin fameux par le Diable & la pomme;
C'eſt bien en vain que triſtement ſéduits,
Huet, Calmet, dans leur ſçavante audace,
Du Paradis ont recherché la place.
Le Paradis terreſtre eſt où je ſuis.

VOLTAIRE.

DÉFENSE DU MONDAIN.

POEME.

A TABLE hier, par un triſte hazard,
J'étois aſſis près d'un maître cafard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuiſine
De Lucifer ; & moi, Prédeſtiné,
Je rirai bien, quand vous ſerez damné.
Damné ! comment ? pourquoi ? Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non-pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé ;
Qu'au Paradis Adam étoit mouillé
Lorſqu'il pleuvoit ſur notre premier pere ;
Qu'Eve avec lui buvoit de belle eau claire ;
Qu'ils avoient même, avant d'être déchus,
La peau tannée & les ongles crochus.
Vous avancez, dans votre folle yvreſſe,
Prêchant le luxe & vantant la molleſſe,
Qu'il vaut bien mieux, ô blaſphêmes maudits !

Vivre à présent, qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre Muse poline
Sera rôtie; & c'est chose conclue.

Disant ces mots, son gosier altéré
Humoit un vin qui, d'ambre coloré,
Sentoit encor la grappe parfumée
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminoit son teint.
Lors je lui dis : Pour Dieu, Monsieur le Saint,
Quel est ce vin? D'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? Il vient de Canarie :
C'est un nectar, un breuvage d'Elu;
Dieu nous le donne, & Dieu veut qu'il soit bu.
Et ce café, dont après cinq services,
Votre estomac goûte encor les délices?
Par le Seigneur il me fut destiné.
Bon. Mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne fallut-il pas que l'humaine industrie
L'allât ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine & la frêle beauté
De cet émail à la Chine emplié,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, & peinte & diaprée :
Cet argent fin, ciselé, gaudronné,
En plat, en vase, en soucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde
Dans le Potose, au sein d'un nouveau Monde.
Tout l'Univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,

Vous insultiez, pieux arrabilaire,
Au monde entier épuisé pour vous plaire.

O faux Dévot ! véritable Mondain !
Connoissez-vous ; & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sçachez sur-tout que le luxe enrichit
Un grand État, s'il en perd un petit.
Cette splendeur, cette pompe mondaine
D'un regne heureux est la marque certaine.
Le Riche est né pour beaucoup dépenser,
Le Pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces jardins regardez ces cascades,
L'étonnement & l'amour des Nayades ;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant ;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde ;
La terre en est plus belle & plus féconde.
Mais de ces eaux si la source tarit,
L'herbe est séchée, & la fleur se flétrit.
Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance.
Le gout du luxe entre dans tous les rangs ;
Le Pauvre y vit des vanités des Grands ;
Et le travail gagé par la molleſſe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.
J'entends d'ici des Pédans à rabats,
Triſtes cenſeurs des plaiſirs qu'ils n'ont pas,
Qui me citant Denis d'Halicarnaſſe,

Dion, Plutarque, & même un peu d'Horace,
Vont criaillant qu'un certain Curius
Cincinnatus, & des Conſuls en us
Béchoient la terre au milieu des alarmes ;
Qu'ils manioient la charue & les armes,
Et que les bleds tenoient à grand honneur
D'être ſemés par la main d'un vainqueur.
C'eſt fort bien dit, mes Maîtres. Je veux croire
Des vieux Romains la chimérique hiſtoire.
Mais, dites-moi, ſi les Dieux, par hazard,
Faiſoient combattre Auteuil & Vaugirard,
Faudroit-il pas, au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer ſa terre ?
L'auguſte Rome, avec tout ſon orgueil,
Rome jadis étoit ce qu'eſt Auteuil.
Quand ces enfans de Mars & de Sylvie,
Pour quelque pré ſignalant leur furie,
De leur village alloient au champ de Mars,
Ils arboroient du foin pour étendarts.
Leur Jupiter, du tems du bon roi Tulle,
Étoit de bois ; il fut d'or ſous Luculle.
N'allez donc pas, avec ſimplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

Oh que Colbert étoit un eſprit ſage !
Certain butor conſeilloit par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnois ouvrage induſtrieux ;
Du Conſeiller l'abſurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure économie.

Mais le Miniſtre, utile avec éclat,
Sçut par le luxe enrichir notre Etat.
De tous nos Arts il aggrandit la ſource;
Et du Midi, du Levant & de l'Ourſe,
Nos fiers voiſins, de nos progrès jaloux,
Payoient l'eſprit qu'ils admiroient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pékin, ni Rome;
C'eſt Salomon, ce ſage fortuné,
Roi philoſophe, & Platon couronné,
Qui connut tout, du cèdre juſqu'à l'herbe.
Vit-on jamais un luxe plus ſuperbe?
Il faiſoit naître, au gré de ſes deſirs,
L'argent & l'or, mais ſur-tout les plaiſirs.
Mille Beautés ſervoient à ſon uſage;
Mille! on le dit; c'eſt beaucoup pour un ſage.
Qu'on m'en donne une, & c'eſt aſſez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être ſage ni Roi.

Parlant ainſi, je vis que les convives
Aimoient aſſez mes peintures naïves:
Mon doux béat très-peu me répondoit,
Rioit beaucoup, & beaucoup plus buvoit;
Et tout chacun préſent à cette fête,
Fit ſon profit de mon diſcours honnête.

Le même.

L'HOMME INUTILE.

POEME.

Déja le jour plus grand fait pâlir les flambeaux,
Et l'on peut en rentrant lire les écriteaux ;
Déja pour arriver à la premiere Messe,
Le bâton à la main chaque Aveugle s'empresse :
Le Jardinier courbé sous le poids des présens
Dont Pomone & Vertumne ont enrichi nos champs,
Déja porte au marché ses choux verds & ses fraises.
Le Forgeron brûlant r'allume ses fournaises.
Et le Ministre actif de la blonde Cérès
Périt les dons chéris de ses riches guérets.
Tout à l'envi s'empresse à devenir utile,
A fournir au besoin du citoyen tranquille,
Qui devançant l'aurore, & plus qu'eux matinal,
Semble oisif, en veillant au bonheur général.
L'un méditant des loix la divine harmonie,
Est ce Dieu tutelaire, & le sage Génie
Par qui sont maintenus les décrets éternels,
Prononcés par Thémis pour le bien des Mortels.
Défenseur du pupille & de la foible veuve,
Son esprit est sans voile, & son cœur à l'épreuve
Des efforts impuissans du crédit & de l'or.
L'autre exerçant un art plus difficile encor,
Sur le méandre obscur de la machine humaine,
A travers les tombeaux lentement se promène,

Enleve leur dépouille, & diſſéquant leur corps,
Pour ſauver les vivans, interroge les morts ;
Tandis que dans Cyrei du fond de ſa retraite,
Voltaire reprenant cette même trompette,
Par qui fut célébré le plus grand des HENRIS,
Prépare une couronne & des jeux à LOUIS;
Et que du grand Couſton le fier cizeau s'apprête
D'Ypres & de Menin à tracer la conquête.
Ainſi chaque Mortel, par ſes talens divers,
Orne, régle, entretient l'ordre de l'Univers ;
Ainſi peut ſubſiſter le lien ſalutaire,
Ce lien qui rend l'homme à l'homme néceſſaire.
Que fais-tu cependant au fond d'un char poudreux,
Fatigué du loiſir d'un jour infructueux ?
Tu rentres pour dormir, quand l'Univers s'éveille;
Le marteau fait lever ton Suiſſe qui ſommeille ;
Et par ſes coups preſſés, le quartier en ſurſaut,
Croit que la ville eſt priſe & qu'on monte à l'aſſaut.
Réponds. Que t'a valu le cours de la journée ?
Pour qui l'as-tu rendue utile ou fortunée ?
Du ſort d'un malheureux juſtement occupé,
As-tu ſauvé ſa vigne ou ſon champ uſurpé ?
Viens-tu de partager le déſeſpoir funeſte
D'une mere arrachée au ſeul fils qui lui reſte,
Qui ſçachant qu'un combat va décider ſon ſort,
Paſſe en un jour cent fois de la vie à la mort ?
Hélas ! ſans nul objet, ſans paſſions, peut-être,
Plein du frivole ſoin de voir ou de paroître,
Tu ſors lorſque la nuit, recommençant ſon tour,
Nous rappelle au repos qui ſuit la fin du jour ;

Lorſque le Citoyen revient dans ſa famille,
Heureux d'y retrouver ſon épouſe & ſa fille;
Sa fille, digne fruit d'un amour innocent,
Que toutes les vertus douerent en naiſſant,
Et dont la foi promiſe acquittera le zèle
D'un Amant vertueux qui n'aima jamais qu'elle.
Près de leur ſaint foyer un repas modéré
Leur prépare un ſommeil de remords ignoré.
O jour béni des Dieux! ô bienheureuſe vie!
N'y trouves-tu, Damon, rien qui te faſſe envie?
Non, te voilà parti; tes chevaux écumans
Ont déja renverſé trois ou quatre paſſans:
Tel Phaëton jadis alloit roulant le monde.
Mais quite preſſe? Rien. Ton ame vagabonde,
Indifférente à tout, courant ſans rien chercher,
Remet de ſon deſtin le ſoin à ton cocher.
Enfin il te conduit dans cet antre magique
Où mugit de Rameau la Sybille algébrique,
Où l'on marche en cadence & l'on parle en muſique,
Dans ces lieux où l'Amour vend ce fatal poiſon
Qui ſe répand le ſoir de maiſon en maiſon.
Comptes-tu d'y trouver quelque Beauté nouvelle,
Qui dans ton ame au moins jette quelqu'étincelle?
Non; tu viens pour chercher le plaiſir qui te fuit,
Ou pour verſer l'ennui qui par-tout te pourſuit.
Peut-être qu'un ſouper où Moutiés te deſtine
Des ragoûts tout nouveaux arrivés de la Chine,
Et que d'un bal confus le bruyant appareil,
De tes ſens amortis ſuſpendra le ſommeil;

Mais d'une ame épuiſée, effet trop déplorable !
L'Amour te fuit au bal, l'ennui te ſuit à table.
Je ne t'offrirai point d'écouter les chanſons
Dont Jeliotte & l'Amour aiguiſerent les ſons.
Pour ſentir les effets des chants qu'ils ſont entendre,
Il faut avoir une ame, un cœur ſenſible & tendre.
Ouvre les yeux enfin, & connois ton malheur.
Si tu ne nous crois pas, crois-en du moins ton cœur.
Songe que le plaiſir qu'inventa la nature,
Comme un remede, & non comme une nourriture,
Créé pour réparer notre ame & nos reſſorts,
Te fatigue, t'abbat, t'épuiſe en vains efforts :
Sors d'un ſi long ſommeil & reviens à la vie :
Le devoir, le beſoin, la gloire, la patrie
Déceleront en toi mille talens divers.
Tes yeux vont découvrir un nouvel Univers.
Le travail, ſeul remede en l'abſence d'Aſtrée,
Rappellera la faim ſi long-tems ignorée.
Ces jours, ces jours ſi longs dont tu hâtois le cours,
Pour penſer, pour agir, te ſembleront trop courts.
Il eſt tems qu'à ton cœur tu commandes en maître,
Dès qu'on cherche à ſe voir, on aime à ſe connoître.
L'homme n'eſt pas toujours ſi difforme à ſes yeux ;
Tu trouveras en toi ce germe précieux
Des vertus dont les Dieux à ton berceau t'ornerent,
Et que les paſſions ſans relâche étoufferent.
Tu peux, d'un ſeul deſir, leur rendre tous leurs droits ;
Un mot ; tu les verras accourir à ta voix.

Répandre ſur tes jours, honneurs, talens, richeſſe,
Et juſqu'à ce plaiſir qui te fuyoit ſans ceſſe.

H....

LES POETES.

POEME.

HOMERE ET MILTON.

Vous élevez, vous enchantez mon ame,
Rapide Homere, audacieux Milton,
Torrens mêlés de fumée & de flamme.
A ce mélange en vain préfere-t-on
La pureté d'un goût puſillanime :
Du char brûlant du Dieu qui vous anime
Si vous tombez, c'eſt comme Phaëton ;
Et votre chute annonce un vol ſublime.
Peindre, émouvoir, imiter dans vos Vers
L'heureux larcin du hardi Prométhée,
Donner la vie à mille être divers,
Elever l'homme, embellir l'Univers ;
Telle eſt la voie que vous avez dictée.
Ce merveilleux qui regne en vos écrits,
Coloſſe informe & beauté monſtrueuſe,
Du Cenſeur même étonne les eſprits.

LUCAIN.

Le ſeul Lucain cherchant une autre gloire,

Sans le ſecours des Enfers ni des Cieux,
D'un feu divin ſçait animer l'Hiſtoire,
Et ſon génie en fait le merveilleux.
Il eſt un vrai que l'artifice énerve :
Ce vrai l'inſpire & lui donne le ton.
Qu'a-t-il beſoin de Mars & de Minerve ?
Il a Céſar, & Pompée & Caton.
Les paſſions de Céſar & de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate & d'Alecton :
Le Ciel, l'Enfer ſont dans le cœur de l'homme.

VIRGILE.

Donne à Lucain ton ſtyle harmonieux,
Ou prends de lui ſon audace intrépide,
O toi, d'Homere émule trop timide,
Peintre touchant, Poëte ingénieux,
Sage Virgile. Et pourquoi de tes ailes
Ne pas voler par des routes nouvelles ?
Ulyſſe errant deſcendit aux Enfers ;
Et ſur ſes pas j'y vois deſcendre Enée.
Si Calypſo gémit abandonnée,
Didon trahie expire dans tes vers.
Tu peins Didon, & tu n'as pas l'audace
D'aller ſans guide à l'immortalité !
Si ton rival tient le ſceptre au Parnaſſe,
Il ne le doit qu'à ta timidité.
Ah ! ſi du moins tu l'avois imité
Dans ſes deſſeins majeſtueux & vaſtes,
Dans ce grand art des groupes, des contraſtes !
Art, dont le Taſſe a lui ſeul hérité.

LE TASSE.

J'entends Boileau qui s'écrie : O blaſphême !
Louer le Taſſe !... Oui, le Taſſe lui-même.
Laiſſons Boileau tâcher d'être amuſant,
Et pour raiſon donner un mot plaiſant.
Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle
Que ce Poëme, objet de ſes mépris ?
Je ſçais, Virgile, admirer tes écrits :
Troye & Carthage, & la rive infernale ;
Les pleurs d'Evandre & la mort d'Euriale
Sont des tableaux dont je ſens tout le prix :
Didon, ſur-tout, n'eut jamais de rivale.

Mais que le Taſſe a bien mieux exprimé
Cet héroïſme ébauché par Homere !
Que, d'un pinceau plus fier, plus animé,
Il nous a peint la piété ſincere,
La grandeur ſimple, & la ſageſſe auſtere,
Et la valeur qui connoît le danger,
Et la fureur qui s'aveugle elle-même,
Et la jeuneſſe ardente à ſe plonger
Dans les plaiſirs qu'elle craint & qu'elle aime,
Et la vertu qui la vient dégager !

Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du monde,
Dans le berceau des plus grands des humains,
Dans cette Rome en Héros ſi féconde,
Qui choiſis-tu pour pere des Romains ?
Ce n'eſt pas tout que d'aller fonder Rome ;

Ce grand deſſein demandoit un grand homme.
Compare Enée à ce Héros brillant,
A ce Renaud, ſi tendre & ſi vaillant.
Un foible amour eſt doucereux & fade;
Mais dans ſa force il eſt beau, généreux,
Touchant ſur-tout quand il eſt malheureux.

Des paſſions, élémens de nos ames,
La plus active eſt celle de l'amour;
Mille couleurs en nuancent les flammes:
L'Amour ſe change en colombe, en vautour.
Contre lui-même il s'emporte, il s'anime,
Conçoit, embraſſe, étouffe ſon deſſein;
Et de ſes traits ſe déchirant le ſein,
Il eſt le Dieu, le Prêtre & la victime.
Lui ſeul anime, embellit l'Univers;
Lui ſeul anime, embellit la Peinture.
La Poëſie, ainſi que la Nature,
Doit à l'Amour mille tableaux divers.

ANACRÉON, OVIDE, TIBULE, PROPERCE.

Anacréon, tu n'as pas d'autre guide:
A tes beaux jours c'eſt l'aſtre qui préſide,
Et qui de fleurs a ſemé ton couchant.
Tu lui dois tout, voluptueux Ovide,
A qui Corine enſeigna l'art du Chant;
Enfant gâté des Muſes & des Graces,
De leurs tréſors brillant diſſipateur,
Et des plaiſirs ſçavant légiſlateur.
Vous, ſes rivaux, vous, dont il ſuit les traces,

Tendre Tibule, & toi dont les douleurs
Ont tant de charme, intéreſſant Properce,
Pour vous l'Amour, dans les larmes qu'il verſe,
En ſoupirant détrempe ſes couleurs.
Sur vos pinceaux, qu'il tranſmit à Racine,
Il répandit du ſang avec ſes pleurs.

RACINE.

Quel coloris! quelle touche divine!
Peintres du cœur, n'en ſoyez point jaloux;
C'eſt votre Maître: il vous ſurpaſſe tous.
L'Amour l'inſpire, il en fait un Apelle;
A Chanmeſlé, ſon Actrice immortelle,
Pour l'éclairer il remit ſon flambeau.
Ce n'eſt ſouvent que le même modèle;
Mais l'attitude, à chaque inſtant nouvelle,
Le reproduit à chaque inſtant plus beau.

Ah quoi! l'Amour, un ſonge, une folie,
Eſt-ce un tableau digne de l'avenir?
Par lui, dit-on, la ſcène eſt avilie,
Et du Theâtre il falloit le bannir.

Ah, malheureux! dont la mélancolie
Veut que l'amour à mes yeux m'humilie,
N'aimez jamais: c'eſt aſſez vous punir.

CORNEILLE.

Combien de fois, ô grand homme! ô Corneille
Puiſſant génie, étonnant créateur,

De ton vol d'aigle obſervant la hauteur,
J'ai vu l'aurore interrompre ma veille !
De quel rayon le Ciel t'illumina !
Quel feu divin s'alluma dans tes veines,
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre à Cinna,
Par les lauriers que ta main moiſſonna,
Paris devint la rivale d'Athènes.

Reine des Arts, ſi fameuſe autrefois,
Ne vante plus ton Théatre magique,
Ta Mélopée & ton maſque tragique ;
Ne vante plus ces Oracles menteurs,
Et ces Deſtins, invincibles moteurs
D'une fatale & ſanglante aventure,
Où l'innocence eſt miſe à la torture
Pour des forfaits dont ils ſont les auteurs.
Ce merveilleux, dangereuſe impoſture,
S'évanouit, fait place à la nature.

QUINAULT.

Chantre immortel d'Atys & de Renaud,
O toi galant & ſenſible Quinaut,
L'illuſion, aimable enchantereſſe,
Mêla ſon filtre à tes vives couleurs ;
Le Dieu des Vers, le Dieu de la tendreſſe
T'ont couronné de lauriers & de fleurs.
Et qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaſte, un plus riche tréſor ?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie.

En vain ta gloire en naiſſant fut ternie :
Elle renaît plus radieuſe encor.
Dans tes tableaux quelle noble magie !
Dans tes beaux vers quelle douce énergie !
Si le François, par Racine embelli,
Lui doit la grace unie à la nobleſſe,
Il tient de toi, par ton ſtyle amolli,
Un tour liant, & nombreux ſans foibleſſe.

Que n'avoit-il, ton injuſte Cenſeur,
Que n'avoit-il un rayon de ta flamme ?
Son fiel amer valoit-il la douceur
D'un ſentiment émané de ton ame ?

BOILEAU.

Mais ce Boileau, juge paſſionné,
N'en eſt pas moins légiſlateur habile.
Aux lents efforts d'un travail obſtiné
Il fait céder la nature indocile ;
Dans un terrein ſauvage, abandonné,
A pas tardifs, trace un ſillon fertile ;
Et ſon vers froid, mais poli, bien tourné,
A force d'art rendu ſimple & facile,
Reſſemble au trait d'un or pur & ductile,
Par la filiere en gliſſant façonné.

Que ne peut point une étude conſtante !
Sans feu, ſans verve & ſans fécondité,
Boileau copie : on diroit qu'il invente,
Comme un miroir, il a tout répété.

Mais

Mais l'art jamais n'a ſçu peindre la flâme :
Le ſentiment eſt le ſeul don de l'ame
Que le travail n'a jamais imité.
J'entends Boileau monter ſa voix flexible
A tous les tons, ingénieux flateur,
Peintre correct, bon plaiſant, fin moqueur ;
Mais je ne vois jamais Boileau ſenſible ;
Jamais un vers n'eſt parti de ſon cœur.

LA FONTAINE.

Que la Nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce Poëte ingénu,
Ce la Fontaine, à lui ſeul inconnu,
Ce Peintre né, dont l'inſtinct nous enchante !
Simple & profond, ſublime ſans effort,
Le vers heureux, le tour rapide & fort
Viennent chercher ſa plume négligente.
Pour lui ſa Muſe, abeille diligente,
Va recueillir le ſuc brillant des fleurs.
En ſe jouant, la main de la Nature
Mêle, varie, aſſortit ſes couleurs.
C'eſt un émail ſemé ſur la verdure,
Dont le Zéphir fait toute la culture,
Et que l'Aurore embellit de ſes pleurs.

Mais, ſous l'appas d'un ſimple badinage,
Quand il inſtruit, c'eſt Socrate ou Caton,
Qui de l'enfance a pris l'air & le ton ;
De l'art des Vers tel eſt le digne uſage ;

Mais laiſſons-lui ſa noble liberté ;
A peine il ſent le frein de l'eſclavage ;
Qu'il perd ſon feu, ſa grace & ſa fierté.

ROUSSEAU.

Dès que Rouſſeau s'élève au ton de l'Ode,
Et qu'il décrit en vers harmonieux
L'ordre éclatant qui regne dans les Cieux,
L'enthouſiaſme eſt ſa ſeule méthode.
Quand ſous ſes doigts commence à retentir
La harpe ſainte ou le luth de Pindare,
J'aime à penſer, je crois même ſentir
Qu'un feu divin de ſon ame s'empare :
Je m'abandonne, avec lui je m'égare.
Mais, d'un ton grave & d'un air réfléchi,
A la raiſon ſi lui-même il inſulte,
Pour la combattre, il faut qu'il la conſulte,
Et de ſes loix il n'eſt plus affranchi.
Que dis-je ? Eſt-il d'eſſor qu'elle ne regle ?
Pour s'élever & planer dans les cieux,
L'enthouſiaſme a les aîles de l'aigle ;
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux ?

HORACE.

Voyez Horace, & ſi, dans ſon délire,
Sa main voltige au hazard ſur la lyre,
Avec quel art variant ſes accords,
D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abbaiſſe !
Vrai dans ſa fougue, & ſage en ſon yvreſſe ;

La raiſon même approuve ſes tranſports.
D'un ton moins haut, ſi l'ami de Mécène
Des mœurs de Rome ingénieux cenſeur,
A mes regards en expoſe la ſcène,
Qu'il y répand de charme & de douceur?
En le liſant, avec lui je crois vivre:
A Tivoli je m'empreſſe à le ſuivre.
La liberté, l'enjouement, la raiſon,
Dans ſa retraite accourent ſur ſes traces;
L'Amour y vient ſans bandeau ni poiſon;
Et la vieilleſſe y joue avec les Graces.

. . . . . .

MOLIERE.

Mais à mes yeux encor plus familiere
Plus près de moi, plus facile à ſaiſir,
La vérité, dans les jeux de Moliere,
De ſes leçons ſçait me faire un plaiſir.
Enſeigne-nous où tu trouves la rime?
Luſi dit Boileau, ſans doute en badinant.
Eſt-ce donc-là ce que ton art ſublime,
Divin Moliere, a de plus étonnant?
Enſeigne-nous plutôt quel microſcope,
Depuis Agnès juſqu'au fier Miſantrope
Te dévoila les plis du cœur humain;
Quel Dieu remit ces crayons dans ta main?
Dans tes écrits quelle ſéve féconde,
Quelle chaleur, quelle ame tu répands?
La Cour, la ville, & le peuple & le monde,
Tu fais de tout une étude profonde;

Et nous rions toujours à nos dépens.
Le Jaloux rit d'un ſot qui lui reſſemble ;
Le Médecin ſe moque de Purgon.
L'Avare rit & pleure tout enſemble,
D'avoir payé pour entendre Harpagon.

MARMONTEL.

LA PUISSANCE DES ARTS,

POEME.

LES Talens, de nos biens ſont la ſource féconde;
Ils forment les tréſors & les plaiſirs du monde.
Sur cette terre aride, aſyle des douleurs,
L'un fait naître des fruits, l'autre ſème des fleurs.
Pourquoi faut-il, hélas! que notre eſprit volage
N'aime que le brillant, dont nos mœurs ſont l'image?

Oui, j'aime à voir Pigal, par ſa ſçavante main
Donner des ſens au marbre, & la vie à l'airain.
Je dévore des yeux ces toiles animées
Où brillent de Vanloo les touches enflammées.
Voltaire, tour-à-tour ſublime & gracieux,
Peut chanter les Héros, les Belles ou les Dieux.
Je ſouris à Lani qui, Bergere ou Déeſſe,
Fait briller dans ſes pas la grace ou la nobleſſe;
Et toi, divin Rameau, par tes magiques airs,
Peins les plaiſirs des Cieux, ou l'horreur des Enfers.

Mais ſerai-je inſenſible à ces talens utiles
Qui portent l'abondance à nos cités tranquilles?

Qui pour nous en tous lieux multipliant leurs soins,
Consacrent le génie à servir nos besoins ?
Que ne peut point de l'art l'activité féconde ?
C'est par elle que l'homme est souverain du monde.
De la nature en vain tu crois naître le Roi,
Mortel, sans le travail rien n'existe pour toi.
Ce globe n'est soumis à ta vaste puissance,
Qu'à titre de conquête & non pas de naissance ;
Et tu n'es distingué parmi les animaux,
Que par ton noble orgueil, ton génie & tes maux.
Vois l'énorme éléphant, dont la masse effrayante
Fait trembler les forêts dans sa course pesante.
Près de ce mont vivant que sont tes foibles bras ?
Mais sa force n'est rien ; il ne la connoît pas.
Tu peux bien plus que lui ; connoissant ta foiblesse
Tu sens ton indigence, & voilà ta richesse.
Déja l'art t'a soumis l'air, la terre & les mers :
Déja je vois éclore un nouvel Univers.
Tes jours sont plus sereins, tes champs sont plus fertiles,
Ton corps devient moins foible, & tes sens plus agiles.
Le verre aide ta vue ; il découvre à tes yeux (1)
Des mondes sous tes pieds, des mondes dans les Cieux.
A l'aide du levier, du poids & de la roue,
Des plus pesans fardeaux ton adresse se joue ;
Les forêts à ta voix descendent sur les eaux ;

(1) Microscope, Télescope.

Les rivages creusés embrassent tes vaisseaux (1);
Le Ciel régle leur cours écrit sur les étoiles;
Le fougueux Aquilon est captif dans leurs voiles.
C'est par eux que, comblant les goufres de Thétis,
Tu joins deux continens l'un par l'autre agrandis.
Là, pour unir deux mers tu perças des montagnes (3),
Creusas des souterreins, inondas des campagnes.
Plus loin, de l'Océan tu reculas les eaux (4):
Un Empire s'éleve où mugissoient des flots.
Tu changeas des marais en des plaines fertiles;
Sur l'abîme des mers tu suspendis des villes (5).
Les monumens du Nil, vainqueurs du tems jaloux (6),
Nés avec l'Univers ont vécu jusqu'à nous.
Oui, telle est ta foiblesse & ton pouvoir suprême;
Les œuvres de tes mains survivent à toi-même.

Autour de nous enfin promenant nos regards,
Là je vois de plus près, & j'admire les Arts.
Le Cyclope noirci des feux qui l'environnent,
Verse à flots embrasés les métaux qui bouillonnent;
La flamme cuit le vase arrondi sous nos doigts;
L'acier ronge le fer, ou façonne le bois.
Sur les fleuves profonds me formant une route,

(1) Les Ports.
(3) Canal de Languedoc.
(4) La Hollande.
(5) Venise.
(6) Pyramides.

Des rochers ſous mes pas ſe ſont formés en voûte.
Par les eaux ou les vents, au défaut de mes mains,
Le cylindre roulé met en poudre mes grains (7).
Ici l'or en habit ſe file avec la ſoie :
En des tableaux tiſſus la laine ſe déploie (8).
Là, le ſable diſſous par les feux dévorans,
Pour les Palais des Rois brille en murs tranſparens (9).
Sur un papier muet la parole eſt tracée ;
Par un mobile airain on grave la penſée (10).
Mille fois reproduite, elle vole en tous lieux.
Le tems a pris un corps, & marche ſous mes yeux (11).
O prodige de l'Art ! ſous une main hardie,
Le cuivre, des oiſeaux reçoit l'ame & la vie (12).
L'automate, animant l'yvoire hârmonieux,
Forme, ſous des doigts morts, des ſons mélodieux.
Vois ces doubles canaux, où les eaux raſſemblées,
Pour jaillir en torrens, à grand bruit ſont foulées (13),
Si le feu, dans la nuit irrité par les vents,
Se roule en tourbillons dans des Palais brûlans ;
Mille fleuves ſoudain s'élancent juſqu'au faîte.
L'onde combat la flamme, & ſa fureur l'arrête.

(7) Moulins à eau & à vent.
(8) Tapiſſeries des Gobelins.
(9) Glaces.
(10) L'Imprimerie.
(11) Horlogerie.
(12) Canard & Flûteur de Vaucanſon.
(13) Pompes.

Avec plus d'art encor ces utiles canaux
Dans d'arides déſerts ont tranſporté des eaux.
Privé de ce ſecours, le ſuperbe Verſailles
Étaloit vainement l'orgueil de ſes murailles.
Mais que ne peut un Roi ? Près du riant Marli
Que LOUIS, la Nature & l'Art ont embelli,
S'élève une machine où cent tubes enſemble
Verſent dans des baſſins l'eau que leur jeu raſſemble.
Élevés lentement ſur la cime des monts,
Ces flots précipités roulent dans des vallons,
Raniment la verdure, ou baignent des Nayades,
Jailliſſent dans les airs, ou tombent en caſcades.
Puiſſe un jour cet ouvrage, avec l'utilité,
Unir dans ſa grandeur plus de ſimplicité.
Puiſſe une main avare, avec magnificence,
Réparer ou créer cette machine immenſe;
Retrancher des reſſorts l'amas tumultueux;
Rendre leur jeu plus ſûr & plus impétueux;
Sans nuire à leur effet, borner leur étendue,
Et m'étonner encor ſans fatiguer ma vue.

Mortels, de la Nature induſtrieux rivaux,
Dans leur majeſté ſimple imitez ſes travaux:
Avec le grand Newton admirant ſa puiſſance,
Par un rapide eſſor, juſqu'aux cieux je m'élance;
Là mon œil voit nager dans l'océan des airs
Tous ces corps dont l'amas compoſe l'Univers.
Autour du Dieu des ans, tranquille dans ſa ſphère,
Les Aſtres vagabonds pourſuivent leur carrière;

Notre globe qu'entraîne une commune loi,
S'incline sur son axe, & roule autour de soi.
La mer aux tems marqués & s'élève & s'abaisse.
La lune croît, décroît, fuit & revient sans cesse.
Autour de leurs soleils que de mondes flottans !
Un seul ressort produit tous ces grands mouvemens.
De la simplicité quel sublime modèle !
Sans elle rien n'est beau : tout s'embellit par elle.

O vous, qui des Talens voulez cueillir les fruits,
Rois, payez leurs travaux, & connoissez leurs prix.
Osez les conquérir par d'utiles largesses.
Ils ne demandent point d'orgueilleuses richesses ;
Ils laissent à Plutus le faste & les grandeurs.
Que faut-il à l'abeille ? un asyle & des fleurs.
Ah ! s'il est quelque bien qui flatte leur envie,
C'est l'honneur : aux talens lui seul donne la vie.
Louis, qui rassemblant tous les Arts sous sa loi,
Du malheur de régner se consoloit en Roi,
Louis, de ses regards récompensoit leurs veilles,
Un coup d'œil de Louis enfantoit les Corneilles.

De L'Isle.

LES QUATRE POINTS DU JOUR.

POEME.

JE chante le Palais des Heures,
Où trente portes de vermeil
Conduiſent aux douze demeures
Qu'éclaire le char du Soleil.
Toujours nouveau, toujours ſemblable,
Mobile, incertain & conſtant,
Le Tems, d'une aîle infatigable
Parcourt ce Palais éclatant :
Arrête, vieillard indocile ;
L'Amour, en faveur des Amans,
Annonce un jour pur & tranquille
Dont il veut remplir les momens.
Pour embellir cette journée,
Les Saiſons offrent leurs couleurs ;
Flore, de jaſmins couronnée,
Prépare une moiſſon de fleurs.
Beau jour ! naiſſez : & vous, Delie,
Jeune élève d'Anacréon,
Liſez des vers que la Folie
Fit pour amuſer la Raiſon.

LE MATIN.

CHANT PREMIER.

Des nuits l'inégale Courrière
S'éloigne & pâlit à nos yeux ;

Chaque aſtre au bout de ſa carrière
Semble ſe perdre dans les Cieux ;
Des bords habités par le More,
Déja les heures de retour
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du palais du jour.
Quelle fraîcheur ! L'air qu'on reſpire
Eſt le ſouffle délicieux
De la volupté qui ſoupire
Au ſein du plus jeune des Dieux.
Déja la colombe amoureuſe
Vole du chêne ſur l'ormeau ;
L'Amour cent fois la rend heureuſe
Sans quitter le même rameau.
Triton ſur la mer applanie
Promene ſa conque d'azur ;
Et la nature rajeunie
Exhale l'ambre le plus pur.
Au bruit des Faunes qui ſe jouent
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chaſtes Nayades dénouent
Leurs cheveux treſſés de roſeaux ;
Dieux ! qu'une pudeur ingénue
Donne de luſtre à la beauté !
L'embarras de paroître nue
Fait l'attrait de la nudité.
Le flambeau du jour ſe rallume.
Le bruit renaît dans les hameaux ;
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquens des marteaux ;

Le regne du travail commence.
Montez ſur le trône des Airs,
Éclairez leur empire immenſe
Soleil ! annoncez l'abondance
Et les plaiſirs à l'Univers.
Vengez Ariane éplorée,
Vainqueurs de l'Inde & des Titans,
De ſa douleur immodérée
Calmez les tranſports éclatans.
Théſée a laiſſé ſans défenſe
Un cœur qu'il bleſſa de ſes traits.
Dieu du vin, puniſſez l'offenſe
Et conſolez par vos bienfaits
L'Amour trahi par l'inconſtance ;
Que le dépit, d'intelligence,
S'uniſſe aux plus tendres deſirs ;
Que le flambeau de la vengeance
Soit allumé par les plaiſirs.
Dieux ! le ſuccès ſuit l'eſpérance :
Aux yeux de ſon nouveau vainqueur
La jeune Ariane confuſe
Éprouve une douce langueur ;
Ingrat Théſée ! elle t'accuſe
Du feu qui s'allume en ſon cœur !
Déja ſes yeux mouillés de larmes
Demandent vengeance à Bacchus.
Des yeux en pleurs ont trop de charmes
Pour craindre l'affront d'un refus.
Bacchus, enyvré de tendreſſe,
S'appuie avec emportement,

Sur le trait charmant qui le bleſſe ;
L'Amante, avec moins de foibleſſe,
Réſiſte encore à ſon Amant ;
Cette rigueur involontaire
La conſume d'un nouveau feu ;
L'effort qu'elle fait pour ſe taire
Augmente le prix de l'aveu.
Elle veut arracher encore
Le trait dont ſon cœur eſt atteint ;
Un baiſer du Dieu qu'elle adore
Rougit l'albâtre de ſon teint.
C'eſt vainement qu'elle en murmure ;
Son rouge a trahi ſes deſirs.
Rouge charmant que la nature
Pétrit par la main des plaiſirs ;
Quel triſte élève de la Grèce
Pourroit, en voyant ta beauté,
Préférer les lis de Lucrèce,
Et la pâleur de la ſageſſe,
Aux roſes de la volupté ?
C'en eſt fait : les gazons renaiſſent,
Les fleurs s'élevent à l'entour ;
Rivaux & freres de l'Amour,
Les zéphirs en l'air ſe careſſent ;
Et les nuages qui s'abbaiſſent
S'oppoſent aux rayons du jour.

LE MIDI.

CHANT SECOND.

Le grand Aſtre de la lumiere
Enflammant la voûte des Cieux,
Semble au milieu de ſa carriere
Suſpendre ſon cours glorieux :
Fier d'être le flambeau du monde
Il contemple du haut des airs
L'Olympe, la Terre & les Mers
Remplis de ſa clarté féconde ;
Et juſques au fond des Enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui diſputoit l'Univers.
Toute la Nature en ſilence
Attend que le Dieu de Délos
De ſon char lumineux s'élance
Dans l'humide ſéjour des flots ;
Tandis que les Géans terribles,
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embraſent de leurs feux horribles
Les monts de Véſuve & d'Etna.
Laſſés de leurs travaux énormes,
Les Cyclopes à demi-nus
Reppoſent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.
Le Dieu de l'inde & de la tonne,
Couronné de feuillages verds,
Plonge dans le ſein des hivers

Le nectar brillant de l'Automne ;
Déja le Champagne glacé
Dans le verre écume & bouillonne ;
Déja Silène terraſſé,
Au Dieu des ſonges s'abandonne ;
Bacchus s'enyvre, Amour l'ordonne ;
Et dans le vin qu'ils ont verſé,
Bacchus voit tomber ſa couronne,
Amour ſon flambeau renverſé.
Au fond d'une grotte profonde
Aréthuſe fuit les chaleurs ;
Le doux ſommeil, au bruit de l'onde,
Vole ſur un tapis de fleurs ;
La Nymphe combat & ſuccombe ;
Déja ſes yeux moins animés
Languiſſent à demi-fermés ;
Elle s'endort, ſon urne tombe ;
Plus de voile pour ſes appas ;
Tout eſt confondu par Morphée ;
Volez Amour, venez Alphée,
Et vous, ſommeil, ne fuyez pas.
Alphée approche, Alphée admire :
Quoi, dit-il, ſerois-je vainqueur ?
Elle dort, elle qui déchire
Un cœur ſoumis, un foible cœur
Qu'elle mépriſe & qu'elle attire :
Elle dort : ô Dieux ! pardonnez
Au tranſport naiſſant qui m'anime :
Cruels ! ſi vous le condamnez,
Si j'en dois être la victime,

Ne punissez qu'après le crime ;
Servez mon audace & tonnez.
Il dit : l'Amour est son excuse.
Déja tous ses flots enflammés
Ont couvert l'urne d'Aréthuse
Des feux dont ils sont animés ;
L'onde de la Nymphe rebelle
Résiste à leurs efforts heureux ;
En résistant elle se mêle
Et se précipite avec eux.
Enfin de cette urne charmante,
En un instant, mais pour toujours,
Les flots de l'Amant, de l'Amante
Vont prendre & suivre un même cours.
Aréthuse sommeille encore....
Un Dieu caché sous les roseaux,
D'un feu que la Nayade ignore
Échauffe autour d'elle les eaux.
Elle s'éveille, elle soupire,
Mais sans colere & sans douleur ;
Peut-on se plaindre d'un malheur
Qu'au fond de son ame on desire ?

LE SOIR.

CHANT TROISIEME.

Le Dieu qui brûloit nos campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux ;
Il fuit, & son char radieux
Ne dore plus que nos montagnes ;

Déja par ſa voix avertis
Ses courſiers écumeux s'agitent;
Leurs crins ſe dreſſent, ils s'irritent,
Et doublant leurs pas ralentis,
Ils volent & ſe précipitent
Au fond du palais de Thétis.
Le front couronné d'amarantes,
Les Nymphes ſortent des forêts;
Un air plus doux, un vent plus frais
Ranime les roſes mourantes;
Et deſcendant du haut des monts,
Les Bergeres plus vigilantes
Raſſemblent leurs brebis bêlantes,
Qui s'égaroient dans les vallons.
Voyez dans ce baſſin ruſtique
Un ruiſſeau fuir & bouillonner;
Admirez ce palmier antique,
Qui, né ſur ce bord aquatique
Se courbe pour ſe couronner.
Oui, ces gazons, cette onde pure
Cette ombre qui ſuccede au jour,
Cette fraîcheur & ce murmure
Sont les piéges que la Nature
Nous tend en faveur de l'amour.
Éloignez-vous, chaſte immortelle,
Fuyez l'aſpect de ce beau lieu;
Sous ces palmiers un jeune Dieu
Ouvre les bras & vous appelle.
Que nos efforts ſont impuiſſans,
Quand la nature nous inſpire!

Le cœur emporté par les ſens
S'attache à l'objet qui l'attire.
Pleine d'un amoureux délire,
Diane approche du baſſin :
Emporte, dit-elle à Zéphire,
Le voile étendu ſur mon ſein ;
Il en reſte un, qu'Amour déchire,
Et l'Immortelle eſt dans le bain.
Endimion caché ſous l'ombre
Des myrtes ſemés à l'entour,
Attend, dans leur retraite ſombre,
Le ſignal qu'a donné l'Amour ;
Penché ſur le bain de Diane,
D'un œil curieux & profane,
Il perce l'humide élément ;
A travers l'onde diaphane
Il voit, mais il voit en Amant,
Naître ce doux ſaiſiſſement,
Que la pudeur en vain condame
Quand on le doit au ſentiment.
Pourſuis dans l'onde la Déeſſe,
S'écrie Amour ; que la tendreſſe
Change en plaiſirs tous ſes remords ;
Ménage ſi bien ſa foibleſſe,
Qu'elle ſe livre à tes tranſports,
Sans croire offenſer la ſageſſe.
Il dit : Endimion s'élance
Aux genoux de la Déité ;
Surpriſe, elle fuit en ſilence
Le Dieu dont il eſt agité.

Arrêtez, dit-il, je vous aime :
Ce mot me rend digne de vous;
A ce mot votre rang ſuprême
Va ſe partager entre nous ;
Je vous vois, je vois tous vos charmes ;
Je les compte par mes deſirs ;
Mes yeux ſe rempliſſent de larmes
Que leur font verſer les plaiſirs.
O doux momens ! je vous ai vue ;
Je touche à l'immortalité ;
Je vous revois, vous êtes nue !
J'ai part à la divinité.
Arrêtez.... Diane confuſe
En fuyant tombe dans ſes bras :
Il la retient. Quel embarras !
La gloire veut qu'elle refuſe,
Le tendre Amour ne le veut pas.
Laiſſe-moi, Berger, lui dit-elle ;
Tes tranſports me font trop ſouffrir.
Es-tu content ? Je ſuis mortelle,
L'Amour me permet de mourir.
Prends mon char, conduis-le toi-même;
Brille à ma place dans les airs,
Amour, laiſſe-moi ce que j'aime,
Je t'abandonne l'Univers.
Elle dit : les airs s'embellirent,
Les bords du ruiſſeau retentirent
Du frémiſſement des Zéphirs ;
L'Écho répéta les ſoupirs,
Et les Nayades applaudirent
Aux cris redoublés des plaiſirs.

La Nuit.

CHANT QUATRIEME.

Les ombres du haut des montagnes
Se répandent ſur les côteaux,
On voit fumer ſur les campagnes
Les toits ruſtiques des hameaux;
Sous la cabane ſolitaire
Des Philemons & des Baucis,
Brûle une lampe héréditaire,
Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les Dieux ſont aſſis.
Errant ſur des tapis de mouſſe
Le ver qui réfléchit le jour,
Remplit d'une lumiere douce
Tous les arbuſtes d'alentour.
Le front environné d'étoiles,
La nuit s'avance lentement,
Et l'obſcurité de ſes voiles
Brunit l'azur du Firmament;
Les ſonges traînent en ſilence
Son char parſemé de ſaphirs;
L'Amour dans les airs ſe balance
Sur l'aile humide des zéphirs.
O toi, ſi long-tems redoutée,
Déeſſe paiſible des airs!
O Lune, embellis l'Univers;
Et de ta lumiere argentée
Blanchis la ſurface des mers:
L'Amour implore ta puiſſance.

Triſte victime de l'abſence,
Léandre aimé ſans être heureux,
Frémit de la barriere immenſe
Que Neptune oppoſe à ſes vœux.
Mais que la Fortune trahiſſe
L'indigne Amant qui réfléchit!
Sans conſulter le précipice,
Léandre y vole & le franchit.
En vain ſur les plaines humides
Il touche en étendant ſes bras
Le ſein des jeunes Néréïdes,
Et s'égare ſur leurs appas:
En vain cent Beautés ingénues
S'élevent du milieu des flots,
Toujours moins homme que héros
Il fuit des Belles éperdues,
Qui, par la molleſſe étendues,
Chantent les hymnes de Paphos.
La jeune Doris plus preſſante
Et plus ſenſible à ſes refus,
Lui tend, d'une main careſſante,
Un piége inventé par Vénus.
Cent fois la Nayade échappée,
S'attache à ſon ſein embraſé;
S'il plonge, il baiſe une napée;
S'il ſe renverſe, il eſt baiſé.
Efforts dangereux d'une Belle,
L'Amour peut vous rendre impuiſſans;
Et le cœur d'un Amant fidelle
Échappe aux preſtiges des ſens.

Du bonheur que j'avois goûté :
Je ſentis qu'il alloit renaître ;
Et par les ſonges exhorté
Je recevois un nouvel être.
Libre des chaînes du ſommeil,
Mes yeux s'ouvroient pour voir Thémire.
Je vois, j'adore, je ſoupire ;
Dieux ! quel ſpectacle & quel réveil !
Près de moi Thémire étendue
Ne déroboit rien à ma vue ;
Je détaillois mille beautés ;
Je m'applaudiſſois de ma flamme ;
Le trouble aveugle de mon ame
En ſuſpendoit les facultés.
Tout à l'amour, tout à Thémire,
Jouiſſant de mes ſentimens
Près de l'objet qui les inſpire,
Oui, diſois-je, ces yeux charmans,
Animés par un cœur fidelle,
Sont au plus tendre des Amans ;
C'eſt pour moi que Thémire eſt belle.
J'avois entr'ouvert les rideaux ;
Du ſoleil la clarté naiſſante
Doroit cette onde étincellante
Qui s'élevoit ſur les berceaux :
Déja du ſein des prés humides
S'élevoient ces foibles vapeurs
Que la nuit, en perles liquides,
Raſſemble & fixe ſur les fleurs.
Des habitans de ce Boccage

La joie inſpiroit les concerts;
Un vent frais épuroit les airs,
Et murmuroit dans le feuillage.
La terre ſembloit s'embellir
Pour s'offrir aux yeux de Thémire.
Elle étend les bras & ſoupire,
Et je ſens mon cœur treſſaillir.
Elle entr'ouvre des yeux timides
Qu'éblouit la clarté du jour;
Dans ſes beaux yeux mes yeux avides
Cherchent, trouvent, puiſent l'amour.
Sur ſes charmes ma main errante
Se porte avec rapidité;
Sur ſa bouche mon ame ardente
S'élance avec vivacité
Et s'imprime avec volupté.
Je ſçus, près du bonheur ſuprême,
Le ſuſpendre pour le goûter.
L'inſtant de le précipiter
Fut marqué par Thémire même;
Et des plaiſirs de ce que j'aime
J'ai ſenti le mien s'augmenter.
J'ai joui, malgré mon délire
Et mes tranſports impétueux,
Du murmure voluptueux
Des ſoupirs fréquens de Thémire.
Ma bouche à ſes cris languiſſans
Répond à peine, Ah! je t'adore!
Le plaiſir fatiguoit nos ſens;
Et nos cœurs jouiſſoient encore.

Mais l'aſtre du jour dans les Cieux
Pourſuivoit ſa vaſte carriere ;
Et de ſon diſque radieux
Répandoit des flots de lumiere :
De mille ornemens odieux
Je vis couvrir Thémire entiere,
Et ſe former une barriere
Entre ſes charmes & mes yeux.
Plein d'amour & d'impatience,
Sorti ſans témoin & ſans bruit,
J'allai languir juſqu'à la nuit
Dans les horreurs de ſon abſence.

ENVOI.

Ce tableau d'un bonheur ſuprême
Eſt peint par la main des Amours.
Quel plaiſir de l'offrir au tendre objet qu'on aime !
Ah ! je voudrois dormir la moitié de mes jours,
Et puis me réveiller de même.

S. LAMBERT.

LE SOIR.

Le Soleil finit ſa carrière,
Le tems conduit ſon char ardent,
Et dans des torrens de lumière
Le précipite à l'occident.
Sur des nuages qu'il colore
Quelque tems il ſe reproduit ;
Dans le flot azuré qu'il dore
Il rallume le jour qui fuit.

La vapeur legere & fluide
Que raſſemble l'air tempéré,
Va bientôt de la terre aride
Rafraîchir le ſein altéré.
Des roſes qu'il a ranimées
Zéphire embellit les couleurs ;
Il voltige de fleurs en fleurs,
Et de ſes aîles parfumées
Répand les plus douces odeurs.
Quittons le frais de cet aſyle,
Où, loin du tumulte & du jour,
Ma Muſe legere & facile
Offroit des chanſons à l'Amour.
Senſible aux accords de ma lyre,
Puiſſe, Liſette, à ſon retour,
Applaudir aux vers qu'elle inſpire !
Mes yeux errans ſur ce côteau,
Dans le lointain ont vu Liſette :
Ah ! courons vîte à ſa houlette
Attacher un ruban nouveau.
Que d'une guirlande nouvelle
Ma main couronne ſes cheveux ;
Et qu'elle liſe dans mes yeux
Le plaiſir de la voir ſi belle.
Mais les oiſeaux par leurs concerts
Ceſſent de troubler le ſilence ;
L'ombre deſcend, la nuit s'avance
En planant ſur les champs déſerts.
Déja ſur ſes aîles legeres
Morphée amène le repos :

Dieu charmant, ſuſpens les travaux ;
Endors les époux & les meres ;
Mais ne verſe point tes pavots
Sur les yeux des jeunes Bergeres.
De la nuit l'aſtre radieux
Effleure l'onde qu'il éclaire,
Et ſur l'océan ténébreux
Fait jouer ſa foible lumière.
Les rayons du globe argenté
Tombent & pénètrent les ombres :
La nuit fait tort à la beauté,
Le grand jour à la liberté ;
Les lueurs pâles, les clartés ſombres
Sont le jour de la volupté.
Du Roſſignol la voix brillante
Élève ſes ſons enchanteurs ;
Au ſein du plaiſir il le chante.
Tandis que ſes accens flateurs
Charmoient mon ame impatiente,
Échappée aux regards jaloux,
Liſette arrive au rendez-vous.
D'un feu plus doux ſes yeux s'animent ;
Les miens annoncent mes deſirs ;
Nos regards confondus expriment
L'eſpoir & le goût des plaiſirs.
Aimable fils de Cythérée,
De l'yvreſſe de nos eſprits
Tu ne peux augmenter le prix,
Qu'en ajoûtant à ſa durée.
De ce délicieux moment

Fixe le paſſage inſenſible ;
Que dans ſa courſe imperceptible
Le tems vole plus lentement.
Dans les fougues du plaiſir même,
Que ſans ceſſe le ſentiment
Ajoûte à mon bonheur ſuprême.
Je paſſe de l'emportement
A ce calme doux & charmant,
Où l'ame, après la jouiſſance,
Et ſans tumulte & ſans langueur,
Dans un voluptueux ſilence
Se rend compte de ſon bonheur.
Mais la molleſſe où tu nous plonges,
Sommeil, ſuſpendra nos deſirs :
Dans des tableaux vrais, que les ſonges
Nous retracent tous nos plaiſirs.
Puiſſé-je encor dans ton empire,
Près de Liſette ſoupirer ;
L'avoir dans mes bras, l'adorer,
Et m'éveiller pour le lui dire.

Le même.

L'AMOUR DESARMÉ.

POEME.

Du Soleil ſur notre hémiſphère
L'Aurore annonçoit le retour ;
Et des heures la main legere
En ſe ſuccédant tour-à-tour,

De l'Olympe ouvroit la barriere
Au char brûlant du Dieu du jour.
Par dégrés verſant la lumiere,
Du ſombre chaos de la nuit
Il tire la nature entiere,
Et l'Univers eſt reproduit.
Déja Cérès & ſes compagnes,
Pour moiſſonner ſes dons nouveaux,
Se répandoient dans les campagnes;
Les Bergeres, loin des hameaux,
Devant elles dans la prairie
Chaſſoient lentement leurs troupeaux
Bondiſſant ſur l'herbe fleurie.
Sur le verd des berceaux naiſſans,
Embaumés des parfums de Flore,
Au bruit des Zéphirs careſſans
Thémire repoſoit encore.
On voyoit briller ſur ſon tein
Les couleurs vives que la roſe
Au ſouffle de l'amour écloſe,
Déploye à nos yeux le Matin.
Des fleurs compoſoient ſa parure:
Sans le ſecours de l'impoſture
Elle étoit belle; & ſes appas
Fouloient un tapis de verdure,
Trône immortel de la Nature,
Que les Rois ne connoiſſent pas.
L'Amour paré des mains des Graces,
Des ris & des jeux, ſur ſes traces,
Raſſemblant le folâtre eſſain,

Vit Thémire, vola près d'elle,
Se reposa sur son beau sein;
Et sur elle étendant une aile
Qu'il laissa tomber mollement,
Parmi les fleurs ce Dieu charmant
S'endormit près de l'immortelle.
Les rayons dorés du Soleil
Perçant à travers le feuillage,
Éclairoient ce riant bocage,
Où dans le modeste appareil
D'une jeune & simple Bergere,
Elle se livroit au sommeil.
Du rossignol la voix legere
Chante l'instant de son réveil;
Sa foible & timide paupiere
Que l'éclat du jour éblouit,
Par dégrés s'ouvre à la lumiere;
Thémire voit, pense & jouit
Du sentiment d'un nouvel être;
Comme une fleur qui vient de naître,
Son front serein s'épanouit.
Des sens les organes renaissent,
Et des songes qui disparoissent
Le prestige s'évanouit.
Tremblante, & presque inanimée,
En voyant l'Amour dans ses bras,
Thémire éprouve l'embarras
Qui peint la sagesse alarmée.
De la pudeur le cri perçant
Échappe à sa bouche ingénue;

Avec tranſport ſon ame ſent
Le beſoin d'être ſoutenue
Contre le charme triomphant
De ce Dieu qui s'offre à ſa vue
Avec les graces d'un enfant.
Thémire en tremblant le careſſe.
Le ſouris de la volupté
Peint ſur la lèvre enchantereſſe
De cet enfant ſi redouté,
Dans l'ame de Thémire excite
Ce ſentiment, ce feu vainqueur
Qu'elle ignoroit, & qui l'agite.
Un ſoupir échappe à ſon cœur.
Sa foible vertu qui chancelle
Cède & triomphe tour-à-tour;
Mais ſa fierté qu'elle rappelle
Détruit le charme de l'amour.
» Enchaînons le tyran du monde,
» Dit-elle, & que, chargé de fers,
» Il laiſſe en une paix profonde
» Reſpirer enfin l'Univers ».
Soudain du brillant aſſemblage
Des treſſes de ſes beaux cheveux,
Cette Nymphe formant des nœuds,
Enchaîne cet enfant volage.
Ce Dieu s'éveille, & tranſporté
Des mêmes feux qu'il nous inſpire,
Il jette avec avidité
Des regards fixes ſur Thémire.
L'Amour avec rapidité

La voit, brûle, adore & desire.
Dans ses yeux plus beaux que les siens
Avec complaisance il se mire.
Il veut s'élancer, & soupire
En appercevant ses liens.
Ses regards languissans expriment
Et ses regrets & ses douleurs ;
D'un feu nouveau ses yeux s'animent ;
Mais ce feu s'eteint dans les pleurs.
» Divinité de ce bocage,
» Lui dit ce Dieu tout éploré,
» Plaignez l'erreur & le naufrage
» D'un enfant qui s'est égaré.
» Prenez pitié de ma jeunesse :
» L'yvresse suit la volupté ;
» Et l'Amour s'égare sans cesse
» Sur les traces de la beauté.
» Des bras de Psyché que j'adore,
» Échappé pour faire un bouquet,
» Dans ces jardins qu'embellit Flore
» J'ai cru la retrouver encore,
» En vous voyant dans ce bosquet.
» Amour, ne crois pas me séduire
» Par un langage si flateur,
Dit la Nymphe avec un sourire ;
» Je connois ton art enchanteur :
» Il n'eut jamais sur moi d'empire.
» Tendre, emporté, vif & pressant,
» L'Amour est un enfant perfide
» Qui nous blesse en nous caressant.

» Armé d'une fléche homicide,
» Ton orgueil oſoit aſpirer
» A triompher d'un cœur timide,
» Et peut-être à le déchirer.
» Pour calmer vos vives alarmes,
Lui dit ce Dieu, » Prenez mes armes,
» Et rendez-moi la liberté.
» Je n'en aurai pas moins de charmes,
» Et je ſerai moins redouté ».
En briſant ſes liens, Thémire
Saiſit ſon arc & ſon carquois;
Elle parcourt, contemple, admire
Les fléches dont l'amour déchire
Le cœur des Bergers & des Rois.
Depuis ce jour, ce Dieu volage
Parmi les jeux du badinage
Promène ſes douces erreurs;
Et l'Univers paiſible & ſage
N'eſt plus troublé par ſes fureurs.
Il folâtre autour de Thémire
Qui, ſur les Mortels, chaque jour
Lance les fléches qu'elle tire
Du carquois doré de l'Amour.

LES QUATRE SAISONS.

POEME.

CHANT PREMIER.

LE PRINTEMS.

J'AI chanté les heures du Jour :
Je chante aujourd'hui le retour
Et le partage de l'année.
Flore, que ta main fortunée
Préſente l'ouvrage à l'Amour.
Dans les antres de la Scythie,
Vertumne, vainqueur des hivers,
Vient de remettre dans les fers
Les fougueux enfans d'Orithie.
En vain leurs affreux ſifflemens
Nous déclarent encor la guerre,
En vain, dans leurs ſoulevemens,
Ils ébranlent les fondemens
De la priſon qui les reſſerre ;
Le Printems a ſauvé la Terre
De leurs cruels emportemens.
Le fils d'Eole & de l'Aurore,
Zéphir enfin eſt de retour ;
Ses tranſports ont réveillé Flore,
Et les fleurs qui n'oſoient éclore
S'ouvrent aux feux de leur amour ;

La nuit cède au jour ſon empire;
L'hiver s'enfuit au fond du Nord;
Et la Nature qui reſpire
Sort des ténèbres de la mort:
Immobile au centre du monde,
Le Soleil que nous revoyons
Orne ſa tête de rayons
Qui rendent la terre féconde.
Déja des lacs les plus profonds
Ses feux ont fondu la ſurface:
On voit tomber du haut des monts
Des monceaux de neige & de glace
Qui fertiliſent les vallons;
Les rochers découvrent leur cime;
Dodone leve un front ſublime
Que reſpectent les Aquilons;
Et de l'Hiver tendre victime,
Cérès, du ſein de nos ſillons,
Sourit au Dieu qui la ranime.
Dans ſa cabane confiné,
Le Berger au pied des montagnes
Célebre le mois fortuné
Qui vient embellir les campagnes.
Tout renaît, tout brille à ſes yeux;
Les arbres ſe courbent en voûte;
L'onde plus pure dans ſa route
Réfléchit l'image des Cieux.
Content; il ſe leve, il s'écrie;
Et tandis que la Bergerie
Se réveille & s'ouvre à ſa voix,

Le troupeau marchant ſous ſes loix
Bondit déja dans la prairie.
Arbres dépouillés ſi long-tems,
Couronnez vos têtes naiſſantes,
Et de vos fleurs éblouiſſantes
Parez le trône du Printems.
Élevez vos pampres ſuperbes
Sur le faîte de ces ormeaux,
Vignes, étendez vos rameaux :
Jaſmins, ſortez du ſein des herbes,
Montez, ombragez ces berceaux ;
Et vous, aimables arbriſſeaux,
Lilas, croiſſez, tombez en gerbe,
Ornez ces portiques nouveaux.
Que l'air ſe parfume & s'épure ;
Que l'onde jailliſſe & murmure :
Que rien ne trouble un ſi beau jour :
Que les bois, les fleurs, la verdure
Faſſent de toute la Nature
Un temple digne de l'Amour.
Sur un nuage de roſée
Vénus deſcend du haut des Cieux,
Et la terre fertiliſée
S'enyvre du nectar des Dieux.
Au retour de cette immortelle,
Tout germe s'enflamme & s'unit ;
De l'Univers qui rajeunit,
L'hymen heureux ſe renouvelle ;
L'air s'embraſe de nouveaux feux ;
Les bois confondent leurs feuillages ;

Les mers embraſſent leurs rivages;
Et le ſoleil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.
O Vénus ! qui peut réſiſter
A la douceur de ton empire ?
O Vénus ! qui peut éviter
Le piége où ta voix nous attire ?
Au ſein des rochers les plus durs
Ta chaleur active & puiſſante
Force la terre languiſſante
D'enfanter des métaux plus purs.
L'Amour, par des routes certaines,
Pénetre dans tous les reſſorts,
Circule dans toutes les veines,
Donne la vie à tous les corps;
Il fend les airs, nage dans l'onde;
Et la terre qu'il rend féconde,
Dans ſes bras aime à reſpirer;
Ce Dieu charmant enſeigne au monde
Le ſecret de ſe réparer.
Sortez, indolens Sybarites,
Du cercle étroit de vos plaiſirs;
Oſez étendre les limites
Où ſe renferment vos deſirs :
Abandonnez les faux ſpectacles
Qu'admirent la Ville & la Cour,
Pour jouir en paix des miracles
De la Nature & de l'Amour.
Venez ſous nos berceaux ruſtiques
Délaſſer vos cœurs languiſſans

Des voluptés périodiques
Dont le retour glace vos ſens.
Renaiſſez avec la nature ;
Et dans ſes dons multipliés
Goûtez ſans trouble & ſans meſure
Des plaiſirs purs & variés.
L'oiſeau qu'une ſuperbe cage
Captivoit ſous un toît doré,
A ſupporté ſon eſclavage
Tant que les frimats ont duré ;
Mais après leur regne funeſte,
Le Bélier, propice aux amours,
Vient d'ouvrir l'empire céleſte
A la Déeſſe des beaux jours.
L'oiſeau captif qui voit renaître
Les fleurs du jardin de ſon maître,
Qui, ſous des myrtes amoureux,
Entend la muſique champêtre
Des autres oiſeaux plus heureux ;
Reſſerré dans un palais vaſte,
Brûle de traverſer les airs,
Et regrette au milieu du faſte
L'ombre des bois & les déſerts.
Ces beaux vaſes de porcelaine
Sont-ils remplis de la même eau
Dont il boiroit dans ce ruiſſeau
Qui fait fleurir toute la plaine ?
L'aiguillon de la liberté,
L'aſpect riant de la campagne,
L'amour enfin qui l'a flaté

De lui donner une compagne ;
Tout l'irrite contre ſes fers,
Tout le détrompe & le détache
Des faux biens qui lui ſont offerts ;
Sa priſon s'ouvre, il s'en arrache ;
L'Amour le rend à l'Univers.
Le lac, le vernis, la dorure
Ont aſſez ébloui mes yeux,
J'aime mieux la ſimple parure
De ce côteau délicieux ;
Mon Louvre eſt ſous ces belles tonnes ;
Un bois eſt le temple où j'écris ;
Des arbres en ſont les colonnes,
Et des feuillages les lambris ;
Les Arts, ces eſclaves ſerviles
De nos deſirs efféminés,
Tranſportent le luxe des villes
Au milieu des champs étonnés ;
Nos yeux, qu'un vain charme faſcine,
Sont plus ſurpris que ſatisfaits ;
On quitte les jardins d'Alcine
Pour ceux que la Nature a faits.
Pourquoi, dans nos maiſons champêtres,
Empriſonner ces clairs ruiſſeaux,
Et forcer l'orgueil de ces hêtres
A ſubir le joug des berceaux ?
Qu'on vante ailleurs l'Architecture
De ces treillages éclatans :
Pourquoi contraindre la Nature ?
Laiſſons reſpirer le Printems.

Quelle étonnante barbarie
D'aſſervir la variété
Au cordeau de la ſymmétrie ?
De polir la ruſticité
D'un bois fait pour la rêverie,
Et d'orner la ſimplicité
De cette riante prairie ?
Le plaiſir qui change & varie,
Adore la diverſité.
O toi, Commentateur ſuprême,
Qui définis la volupté,
Qui fais du plaiſir un ſyſtême,
Et de l'amour un froid traité :
Calculateur infatigable,
Dont la méthode inſupportable
Deſſeche en nous le ſentiment,
Laiſſe repoſer un moment
Ton ſyllogiſme inattaquable
Et ton invincible argument ;
Un inſtant de folie aimable
Vaut mieux qu'un bon raiſonnement.
Vénus & Flore nous rappellent,
Gardons la raiſon pour l'hiver ;
Reſpirons le baume de l'air,
Et que nos ſens ſe renouvellent.
Voyons ces taureaux mugiſſans
Pourſuivre Io dans les prairies,
Voyons ces troupeaux bondiſſans
Donner, par leurs jeux innocens,
Aux Bergeres des rêveries,

Aux Bergers des desirs pressans.
Ocyroë, dans les campagnes,
Enflamme par ses fiers regards
Le coursier, amant des hazards;
Elle l'enleve à ses compagnes;
Et s'élançant les crins épars,
Tous deux, au sommet des montagnes,
Offrent leur hymen au dieu Mars.
Plus loin, dans ces forêts sauvages,
Les lions rugissent d'amour,
Tandis que les ramiers volages
Viennent soupirer à l'entour;
Le fier dragon & le reptile,
L'insatiable crocodile,
L'oiseau que révère Memphis,
Le dromadaire des Sophis,
Les monstres craintifs ou féroces
Qui peuplent le sein de Thétis,
Tous forment des nœuds assortis;
Et l'Amour préside à leurs noces.
Régnez sur les flots aplanis,
Alcions, déployez vos aîles,
Les vents respecteront vos nids,
Et les flots vous seront fidèles.
Vous qui, dans l'humide séjour,
Cachez vos brillans coquillages,
Vénus vous appelle en ce jour,
Formez de nouveaux mariages;
Et que les perles soient les gages
Que l'hymen présente à l'Amour.

Déja ſous l'épine fleurie
Philomele exerce ſa voix ;
Progné voltige autour des toits,
L'oiſeau de Vénus ſe marie ;
Et la tourterelle attendrie
Gémit d'amour au fond des bois.
Le caſtor, amant des rivages,
Trace le plan de ſa maiſon ;
Les abeilles, encor plus ſages,
Dans le creux des rochers ſauvages
Élevent l'utile cloiſon
Qui ſépare leurs héritages ;
Le vermiſſeau, ſous le gazon,
Lui-même devient architecte ;
Et les ouvrages de l'inſecte
Etonnent la fière raiſon.
Le monde à nos yeux va renaître ;
Et tous les êtres, dans ce jour,
En rendant hommage à l'Amour,
Soulagent l'ennui de leur être.
Peuplez les divers élémens,
Inſectes, à qui la nature
Accorda ſi peu de momens :
Vengez-vous d'une loi ſi dure,
Naiſſez, vivez, mourez Amans.
Qu'importe, au bout de la carriere,
Qu'un ſeul inſtant délicieux
Ait rempli votre vie entiere,
Si le plaiſir qui fait les dieux,
Vous anima dans la pouſſiere ?

Hermaphrodites fortunés,
Pour vous, l'Amour ſans jalouſie;
Suit les loix que vous lui donnez;
Aimez à votre fantaiſie;
Quittez cent fois & reprenez
Les deux rôles de Thiréſie.

Image d'un jeune arbriſſeau,
Inconcevable vermiſſeau,
Soyez à jamais un problême;
Tout entier dans chaque rameau,
Renaiſſez ſemblable & nouveau;
Et par une faveur ſuprême,
Trompez la mort ſous le cizeau
Qui vous ſépare de vous-même.

O que l'homme ſi dédaigneux,
Lui qui foule d'un pied ſuperbe
Les inſectes cachés ſous l'herbe,
Perdroit de ſon faſte orgueilleux,
S'il ſçavoit, quand il les écraſe,
Que moins gênés dans leurs deſirs,
Leurs cœurs, qu'un même amour embraſe,
Sont toujours neufs pour les plaiſirs.

Telles ſont les vives images
Que le Printems offre à nos yeux;
Les Saiſons reſſemblent aux âges
Dans leurs rapports myſtérieux;
La main inviſible des Dieux
Cache des conſeils pour les Sages;
Le Printems, couronné de fleurs,
Pare l'Amour qui le careſſe;

L'Eté mûrit par ſes chaleurs
Les dons brillans de la jeuneſſe ;
L'Automne, un panier à la main,
Cueille les fruits qu'elle colore ;
L'Hiver à l'inſtant les dévore ;
Mais il conſerve dans ſon ſein
L'eſpoir de Cérès & de Flore :
Ainſi l'on peut toujours ſaiſir
Les momens heureux qui s'envolent ;
Fuyons les dangers du loiſir ;
Le travail ajoûte au plaiſir,
Et l'un & l'autre nous conſolent.
Aujourd'hui les fleurs des buiſſons
Parfument le ſein des Bergeres ;
Avec des fleurs & des chanſons
Achetons leurs faveurs legeres ;
L'Eté s'approche, jouiſſons.
Ces nuages chargés de neige,
Qu'au midi d'un jour radieux
Les aquilons ſéditieux
Souffloient du fond de la Norwege,
N'aſſiégent plus l'aſtre des Cieux ;
Le Soleil pénètre la terre
Et pompe juſques dans ſes flancs
Les eſprits, les germes brillans
Dont va ſe former le tonnerre.
Déja l'étoile de Vénus
Annonce les belles ſoirées ;
Déja les Faunes revenus
Cherchent les Nymphes égarées.

Zéphire, d'un ſouffle épuré,
Ride la ſurface de l'onde ;
La nuit, de ſon trône azuré,
Répand ſes pavots ſur le monde ;
Et ſon char, d'Amours entouré,
Roule dans une paix profonde.
Dans les nuits brillantes de Mai,
Le Silphe, amoureux des Mortelles,
Vient chercher parmi les plus belles
Un cœur qui n'ait jamais aimé.
Aidé de ſes ailes legeres,
Il deſcend, inviſible aux yeux,
Sur ces étoiles paſſageres
Qu'on voit tomber du haut des Cieux
Roi des peuples élémentaires,
Il vole avec timidité
Dans ces priſons héréditaires
Où l'ignorance & la fierté
Captivent, ſous des loix auſtères,
Et la jeuneſſe & la beauté.
Le ſcrupule & l'inquiétude,
Enfans craintifs des paſſions,
La peur & ſes illuſions
Veillent dans cette ſolitude.
L'amoureux habitant des airs,
Indigné contre la clôture,
Voltige & perce la ſerrure ;
Sans bruit les rideaux ſont ouverts.
Un enfant aimable & pervers
Enleve aux Graces leur ceinture

Pudeur, jeuneſſe, amour, nature,
Tous vos ſecrets ſont découverts.
Déja d'une beauté naiſſante
Le Silphe interroge le cœur ;
Sa main timide & careſſante
Cherche les traces d'un vainqueur ;
L'épreuve eſt douce & dangereuſe ;
Si la Belle a connu l'amour,
Il l'abandonne ſans retour
Au hazard d'être malheureuſe ;
Mais ſi le cœur qu'il a ſondé
A toujours ſagement gardé
Le foible ſceau de l'innocence,
Alors le Génie amoureux
Exerce toute ſa puiſſance
Sur un cœur digne de ſes feux.
De la Beauté qu'il a jugée
Il devient l'inviſible époux ;
Dans les bras du ſommeil plongée
Elle va, ſans être outragée,
Jouir des plaiſirs les plus doux.
Un eſſain fortuné de ſonges
Sert les vœux du Silphe enchanté ;
Les charmes de la vérité
Percent à travers leurs menſonges.
Bientôt ſur un trône argenté
Le Prince aimable des Génies
Tranſporte la jeune Beauté
Dans les régions infinies
De ſon empire illimité.

Emûe, inquiette & charmée,
Elle jouit rapidement
Du plaiſir d'avoir un Amant,
Et du bonheur d'en être aimée.
L'Amour, par un charme flateur,
Soutient dans les airs ſon courage;
Elle oſe admirer la hauteur
Des vaſtes cieux qu'elle enviſage;
Les graces de ſon conducteur
Cachent le danger du voyage:
Son œil, avec ſécurité,
Du Zodiaque redouté
Contemple les ſignes funeſtes;
Sa main, avec témérité,
Meſure les cercles céleſtes.
Ces grands objets la touchent peu;
L'air, au mépris des Zoroaſtres,
N'eſt pour elle qu'un voile bleu:
Rien ne la frappe dans les aſtres;
Sur la terre elle a vu du feu;
Déja ſon oreille murmure
Contre les céleſtes accords;
Une voix ſecrette l'aſſure
Qu'il faut chercher dans la nature
Ses plaiſirs plus que ſes reſſorts.
Un gazon frais, une fontaine,
Un arbre qui cache le jour,
Tel eſt l'aſyle que l'Amour
Préfère à la céleſte plaine.
A peine a-t-elle deſiré,

Que

Que le char brillant qui la mene,
S'arrête ſous l'ombre incertaine
D'un bois par un fleuve entouré.
A l'inſtant les buiſſons fleuriſſent,
La vigne embraſſe les ormeaux,
Les palmiers amoureux s'uniſſent,
L'air eſt peuplé de mille oiſeaux.
C'en eſt fait, la jeune Silphide
S'enyvre du bonheur des Dieux :
Mais le ſoleil brille à ſes yeux ;
Le ſonge fuit d'un vol rapide,
Et le Silphe remonte aux cieux.

CHANT SECOND.

L'ÉTÉ.

SOLEIL, c'eſt aujourd'hui ta fête :
L'Eté chargé de blonds épis
Etale ſes riches habits,
Et fait rayonner ſur ſa tête
L'or, les ſaphirs & les rubis.
Leve-toi, répands la lumiere,
Brille, triomphe à tous les yeux ;
Pourſuis la nuit dans ſa carriere,
Et chaſſe du trône des Cieux
Sa pâle & tremblante courriere.
Sur le ſommet inhabité
Des montagnes les plus ſauvages,
Déja les diſciples des Mages

Chantent le retour de l'Eté.
Abbatu, triſte & ſolitaire
Dans les jardins qu'il embellit,
Le Printems ſoupire & pâlit
En voyant l'éclat de ſon frere.
Clytie, ouvrez vos feuilles d'or;
L'Amant dont vous pleurez l'abſence,
Vient ranimer par ſa préſence
Les feux dont vous brûlez encor
Malheureux ſang de Montézume,
Filles du Soleil, accourez;
C'eſt pour vous que ſon feu s'allume;
Sa vue adoucit l'amertume
Des larmes que vous dévorez.
Votre ame orgueilleuſe reſpire
Devant le Roi du firmament:
Sa gloire que la terre admire
Vous conſole pour un moment
De la chute de votre empire:
Il paroît; l'Olympe rougit;
Le front des montagnes ſe dore;
Le lion céleſte rugit
En voyant l'aſtre qu'il adore.
Il paroît; ſes rayons épars
Couvrent la face des campagnes.
Le premier feu de ſes regards
Attire au plus haut des montagnes
La froide vapeur des brouillards.
A l'inſtant la terre embraſée
Par ſon éclat vif & charmant,

Donne le feu du diamant
A chaque goutte de roſée.
Fidèle amante du Soleil,
De fleurs, de perles couronnée,
La nature ſort du ſommeil
Comme une épouſe fortunée
Dont l'amour hâte le réveil.
Vers l'aſtre bienfaiſant du monde
Elle étend ſes bras amoureux;
Il brille, & l'ardeur de ſes feux
La rend plus belle & plus féconde.
Tandis qu'au ſommet d'une tour,
Le paon fait reluire au grand jour
L'azur de ſes plumes nouvelles,
L'oiſeau de la mere d'amour
Épure l'argent de ſes aîles.
Tout brûle des feux de l'Eté;
Le froid ſerpent caché ſous l'herbe,
S'éveille & dreſſe avec fierté
La crête de ſon front ſuperbe;
Son corps en replis ondoyans
Roule, circule, s'entrelace;
Ses yeux pleins d'ardeur & d'audace,
S'arment de regards foudroyans;
Bientôt levant ſa tête altiere
Vers l'aſtre qui l'a ranimé,
Il s'élance de la pouſſiere,
Et fait briller à la lumiere
Son aiguillon envenimé.
Foibles Mortels, que le jour bleſſe,

Éveillez-vous, ouvrez les yeux;
Le ſoleil embraſant les Cieux,
S'indigne de votre molleſſe.
Que devient l'homme quand il dort?
Emporté ſur l'aîle des ſonges
Il vole au pays des menſonges,
Il touche aux rives de la mort.
Enviſagez ce globe immenſe,
Image des Dieux qui l'ont fait,
La flamme nourrit ſa ſubſtance,
Ses feux répandent l'abondance;
Chaque rayon eſt un bienfait.
Au ſein des plus profonds abîmes
Il enfante ces purs métaux,
Triſtes auteurs de tous les maux;
Peres féconds de tous les crimes;
Mais qui ſagement répandus
Sur les beſoins de la patrie,
Forment les liens étendus
Du commerce & de l'induſtrie;
Satisfont à tous les deſirs;
Et tels que des ſources fécondes
Vont ranimer dans les deux mondes
Les arts, la gloire & les plaiſirs.
O Soleil! Ame univerſelle,
Toi, dont les regards amoureux
Éclairent ces aſtres nombreux,
Dont l'azur des Cieux étincelle;
O toi! qui ſuſpends dans les airs
Ces torrens, ces mers vagabondes,

Qui par mille canaux divers,
Portent la fraîcheur de leurs ondes
Dans les veines de l'Univers;
De l'Eté qui vient de renaître,
Mûris les fertiles moiſſons,
Et reçois les foibles chanſons
Que t'offre ma Muſe champêtre.
Déja de tes rayons puiſſans
Les campagnes ſont pénétrées;
Éole des bleds jauniſſans
Agite les ondes dorées.

O Cérès, preſſe ton retour;
Sur nos plaines le Dieu du jour
Répand les chaleurs & la vie.
Proſerpine a quitté la cour
Du ſombre époux qui l'a ravie.
Le même char qui l'entraîna
A travers la flamme & la cendre,
A tes yeux charmés va deſcendre
Du ſommet brillant de l'Ethna.
Elle paroît; ton cœur palpite;
Tes pas volent devant ſes pas;
Quand tu l'appelles dans tes bras,
L'Amour vers toi la précipite.
Un mutuel enchantement
Vous enyvre des mêmes charmes:
Trop court, mais trop heureux moment
Où le plaiſir verſe des larmes!
Pour un cœur noble & généreux,

Qu'il eſt doux, en quittant Cerbere,
De retrouver le monde heureux
Par les ſeuls bienfaits de ſa mere.
Belle Proſerpine, à tes yeux,
Déja la moiſſon eſt tombée
Sous la faucille recourbée
Du moiſſonneur laborieux;
Ici les gerbes diſperſées
Couvrent la face des guérets;
Plus loin leurs meules entaſſées
Élèvent un trône à Cérès.
Sur l'arbre fécond de Pirame
Le vers à ſoie ourdit la trame
Qui pare les Dieux & les Rois.
Les fraiſes parfument les bois;
L'épine enfante la groſeille;
Mille fruits naiſſent à la fois;
Et prête à remplir ſa corbeille,
La Nymphe héſite ſur le choix.
Par tout l'abondance circule:
L'homme n'eſt heureux que l'été;
L'infatigable pauvreté
Bénit l'ardente canicule
Qui fait frémir la volupté.
Dans un ſallon pavé de marbre
Reſpire-t-on un air plus frais,
Qu'à l'ombre incertaine d'un arbre
Cher aux Déeſſes des forêts?
La Driade, en robe legere,
Brave ſous un chapeau de fleurs,

L'aiguillon ardent des chaleurs ;
Et Pallas, coëffée en Bergère,
Pour égayer les moissonneurs,
Danse à midi sur la fougère.
Le travail, joint à la gaité,
Souffre & surmonte toutes choses ;
La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de roses.
Voyez l'intrépide Chasseur
Qui, sur cette côte brûlante,
A l'aide d'un chien précurseur,
Arrête la perdrix tremblante ;
De joie & d'espoir animé,
Il prend, il arme son tonnerre :
L'oiseau part : un trait enflammé
Le fait retomber sur la terre.
La chasse retient jusqu'au soir
Le jeune Adonis dans les plaines :
Le plaisir, la gloire & l'espoir
Font supporter toutes les peines.
Mais, déja plus vif & plus clair,
Le Soleil dévore & consume
La rosée éparse dans l'air :
Le feu du Ciel qui se r'allume,
Étincelle comme le fer
Que Vulcain frappe sur l'enclume.
Doris s'enfuit sous les roseaux ;
Et dans leurs lits plus resserrées
Les Nymphes refusent leurs eaux
A nos campagnes altérées.

Plaignons l'avide voyageur ;
Qui dans les ſables de l'Afrique,
Égaré ſous un Ciel vengeur
S'expoſe aux fureurs du tropique.
La terre rougit ſous ſes pieds :
Des torrens de feu ſe répandent ;
Et par le Soleil foudroyés
Les monts & les rochers ſe fendent.
Les arbres à demi-couchés,
Sans fruit, ſans ſéve & ſans verdure,
Couvrent de leurs bras deſſéchés
Le ſein brûlant de la nature.
Quel ſort ! quels horribles momens !
Il entend les rugiſſemens
Des lions que la ſoif dévore.
Immobile d'accablement,
Il cherche en vain du Firmament
Le ſecours que la terre implore.
Aſſis ſur un ſable enflammé,
A la rigueur d'un ciel barbare,
Il reproche à ſon cœur avare
Les maux dont il eſt conſumé.
Pour nous, que le Soleil propice
Regarde avec des yeux plus doux,
Laiſſons voyager l'Avarice ;
Sur le gazon repoſons nous,
Tandis que l'ardente écreviſſe
Embraſe le Ciel en courroux.
Ainſi qu'à la céleſte troupe,
Pendant le regne des chaleurs ;

Hébé nous verſe à pleine coupe
Le jus des fruits, l'eſprit des fleurs.
La neige avec art préparée
Aiguiſe nos ſens émouſſés ;
On diroit que ces fruits glacés
Sortent des jardins de Borée.
Vénus ſe permet en Été
Une modeſte nudité.
Dans une alcove parfumée,
Impénétrable au Dieu du jour,
La pudeur, ſans être alarmée,
Dort ſur les genoux de l'Amour.
Un doux loiſir eſt néceſſaire ;
L'eſprit de ſoins débarraſſé,
On paſſe le jour ſans rien faire ;
Un tel jour eſt bientôt paſſé.
Du midi l'ardeur violente
N'eſt pas un ſupplice pour nous ;
Si la chaleur eſt accablante,
Tous les remedes en ſont doux.
Mais j'entends le bruit du tonnerre
Retentir ſur les monts voiſins :
Junon vient déclarer la guerre
Au Dieu protecteur des raiſins.
Les portes du Ciel s'obſcurciſſent ;
L'air ſiffle, les antres mugiſſent ;
Mais bientôt les vents ſont calmés ;
Et les tempêtes diſſipées
Sur les montagnes eſcarpées
Lancent leurs carreaux enflammés.

Iris, ſur un trône de nues,
Fait briller ſon arc lumineux;
Déja les Nymphes revenues
Brûlent de commencer leurs jeux.
Déja preſſé par ſa rivale,
Le Roi des aſtres moins ardent
Se précipite à l'occident
Sur un char de nacre & d'or pâle.
L'extrémité de ſes rayons
Éclaire au loin la mer profonde;
Et tandis que nous le croyons
Plongés dans les gouffres de l'onde,
Armé de feux étincellans,
Il ouvre à ſes courſiers brûlans
Les barrieres de l'autre monde.
O qu'il eſt doux de reſpirer
Cet aïr frais, ces pures haleines
D'un vent, qui du fond des fontaines
S'échappe & n'oſant murmurer,
Vole ſur l'aile du myſtère!
Amour, il eſt tems de régner:
Vénus ſe promène à Cythère;
Et les Graces vont ſe baigner.

Au fond d'un boſquet d'Idalie,
Dont nul Mortel n'oſe approcher,
La fontaine d'Acidalie
Se filtre à travers un rocher;
Et ſuivant une pente douce
Qui la conduit en l'égarant,

Elle remplit, en murmurant,
Un baſſin revêtu de mouſſe.
Les arbres courbés à l'entour
La dérobent à l'œil du jour.
Un buiſſon fleuri l'environne;
La tubéreuſe & l'anémone
Entourent ſes bords ſéduiſans;
Et l'oranger qui la couronne,
Eſt parſemé de vers luiſans.
Que Plutus, d'une main fantaſque,
Orne les bains de Danaé;
Thalie, Euphroſine, Aglaé
N'aiment que les beautés ſans maſque.
Le luxe expire ſous leurs pas;
Sœurs aimables de la nature,
Elles ſe baignent dans ſes bras.
L'onde en careſſant leurs appas,
Devient plus brillante & plus pure.
Plongé dans ce riant baſſin,
L'amour pourſuit les immortelles;
Et frappant l'onde de ſes aîles,
Il la fait jaillir ſur leur ſein.
Une douce & molle roſée
Remplit le calice des fleurs;
La nuit, du tréſor de ſes pleurs,
Rafraîchit la terre embraſée.
On voit ſur la plaine des mers
Danſer les Nymphes vagabondes;
Le parfum de leurs treſſes blondes
Se mêle à la fraîcheur des airs;

Mais bientôt le feu des éclairs
Reſplandit au loin ſur les ondes ;
L'Olympe, ſans être irrité,
Offre l'appareil d'un orage ;
Et par cette effrayante image
Il augmente ſa majeſté.
Brûlante des feux de l'Eté,
Brûlante des feux du bel âge,
La jeuneſſe, loin du rivage,
S'élance & pourſuit la beauté.
Enflammez, charmantes baigneuſes,
La cour du frere de Pluton ;
Tombez, Nayades dédaigneuſes,
Dans les bras nerveux de Triton.
O nuit ! que vous voyez de charmes !
Fleuves, que vous êtes heureux !
L'amour, dans vos flots amoureux
Trempe la pointe de ſes armes.
En vain, dans les bois d'alentour,
Les Amans cherchent les fontaines.
Le feu qui conſume leurs veines
S'accroit dans l'humide ſéjour ;
Le bain ne guérit point leurs peines ;
L'amour ſeul peut calmer l'amour.

Jadis, près des bords du Boſphore,
Dans les jardins du vieux Selim
Un ruiſſeau murmuroit encore
Les amours du jeune Zulim ;
Les bains du Tyran de l'Aſie

Touchoient au bord de ce ruiſſeau ;
En été, la belle Aſpaſie
Venoit reſpirer dans ſon eau.
Souvent Zulim au bord de l'onde
Suivoit le Sultan révéré.
Que l'orgueil des rangs ſe confonde !
L'Eſclave heureux fut préféré
Au Maître impérieux du monde.
Un Pigeon s'abbatit un jour
Dans les bras du Page fidelle ;
Zulim, plein d'une ardeur nouvelle,
Reconnut l'oiſeau de l'Amour
Au billet caché ſous ſon aîle.
Il l'ouvre, il lit avec tranſport :

» Jeune Icoglant, bénis ton ſort ;
» Le ruiſſeau, dont l'onde incertaine
» Dans ces bois aime à s'enfermer,
» Par une route ſouterraine
» Au ſein des mers court s'abîmer.
» Aſpaſie eſt prête à te ſuivre ;
» Sois ſon pilote & ſon vainqueur.
» Si tu crains de ceſſer de vivre,
» Tu n'es pas digne de ſon cœur ».

Zulim conçoit tout le myſtère ;
Un ſeul mot inſtruit un Amant.
Le doux meſſager de Cithère
Devant lui vole lentement.
Rempli des plus douces alarmes,

L'eſclave au milieu des roſeaux
Découvre, adore mille charmes
Que trahit le voile des eaux.
On l'appelle; ſon cœur palpite;
Il s'élance, il ſe précipite;
Mais en plongeant dans le canal,
Quel aſpect le trouble & l'irrite?
Il voit ſon Maître & ſon rival.
Comment ſauver la Favorite
Du fer, ou du cordon fatal?
Un baiſer de feu le raſſure.
Sultan, à tes yeux éperdus
Le couple amoureux & parjure
A comblé l'audace & l'injure.
Tous deux unis & confondus
Fendent de leurs bras étendus
Le ſein de l'onde qui murmure.
Errans de détour en détour,
Ils roulent ſous la voûte obſcure
Qui doit bientôt les rendre au jour.
L'effroi qu'inſpire la nature
Eſt ſurmonté par leur amour.
Portés ſur les bouillons de l'onde;
Ils entrent dans la mer profonde:
Leurs regards implorent les Cieux;
Mais un eſquif s'offre à leurs yeux
Au pied d'un rocher ſolitaire:
Tous deux y volent; & les Dieux
Conduiſent la barque à Cythère.

CHANT TROISIEME.

L'AUTOMNE.

QUELS parfums rempliſſent les airs ?
Où porter mes regards avides ?
Des tapis plus frais & plus verds
Renaiſſent dans nos champs arides ;
La nature efface ſes rides ;
Tous ſes tréſors nous ſont ouverts ;
Et le jardin des Heſpérides
Eſt l'image de l'Univers.
C'en eſt fait, la Vierge céleſte ;
En découvrant ſon front vermeil,
Adoucit d'un regard modeſte
L'ardeur brûlante du ſoleil.
Redoutable fils de Latone,
Tu ceſſes de bleſſer nos yeux ;
Vertumne ramene Pomone ;
Et mille fruits délicieux
Brillent ſur le ſein de l'Automne.
O ſœur aimable du Printems,
Tu viens acquitter ſes promeſſes ;
Si tes biens ſont moins éclatans,
Tu n'as point de fauſſes richeſſes.
Loin de toi le fard de Vénus,
Et le clinquant de l'impoſture ;
Ta main dépouille la Nature
De ſes ornemens ſuperflus ;

L'air négligé, dans la parure,
Te donne une beauté de plus.
Les fruits plus nombreux que les feuilles,
Couronnent les arbres chéris ;
Et tous les biens que tu recueilles
Ont moins d'éclat & plus de prix.
Le règne fortuné d'Aſtrée
Se renouvelle dans ta cour ;
Tu peſes la nuit & le jour
Dans une balance dorée.
Entouré de rayons heureux
Qui font la richeſſe du monde,
Le ciel de la terre amoureux,
Se peint dans le miroir de l'onde.
La Paix, reine de l'Univers,
Étouffe la voix des trompettes ;
Un jour plus doux luit ſur nos têtes ;
Nos travaux, mêlés de concerts,
Reſſemblent aux plus belles fêtes.
La Nature reprend ſes droits ;
Les Dieux deſcendent des montagnes ;
La Gloire habite les campagnes,
Les Muſes rêvent dans les bois ;
Et laſſe d'accorder les Rois,
Thémis aſſiſe au pied d'un chêne,
Juge les chanſons de Philène,
Et donne aux Bergeres des loix.
Les fiers Amans de la Fortune
Ont quitté la chaîne importune
De la faveur & du devoir ;

L'art, l'induſtrie & le ſçavoir
Sortent des Villes dépeuplées ;
Et l'Abondance vient revoir
Ses richeſſes accumulées.
Ton regne paiſible & charmant
Fait oublier celui de Flore.
Automne, la terre t'adore,
Et l'Univers eſt ton amant.
Belle encore au déclin de l'âge ;
Toi ſeule, ô divine Saiſon !
Utile, douce, aimable & ſage,
As mérité le double hommage
Du plaiſir & de la raiſon.
O que les Muſes ſont dociles
Dans ces vergers délicieux !
Mes Vers inſpirés par les Dieux ;
Naiſſent plus doux & plus faciles ;
L'art de la rime n'eſt qu'un jeu ;
L'expreſſion ſuit la penſée ;
Et mon ame, au Ciel élancée,
Vole ſur des ailes de feu.
Dans cette aimable ſolitude
L'eſprit captif ſort de priſon ;
Le plaiſir abrége l'étude ;
Tous deux étendent la raiſon.
Erreur, que l'orgueil déifie,
Préjugés, tyrans des Mortels,
Cédez à la Philoſophie
Qui vient de briſer vos autels.
Cieux inconnus au téleſcope ;

Et vous, atômes échappés
A l'œil perçant du microſcope,
Vos myſteres développés
Brillent aux yeux de Calliope.
La Vérité, fille du Tems,
Déchire le voile des fables ;
Je vois des mondes innombrables ;
Le feu lui-même eſt habité ;
L'air, dans ſes ondes ſi fluides,
Découvre à mon œil enchanté
Ses Tritons & ſes Néréides.
La lumiere, dont les couleurs
Forment la parure du monde,
Renferme la race féconde
D'un peuple couronné de fleurs.
La nature anime les marbres ;
L'air, le feu, la terre & les eaux,
Les fruits, qui font plier nos arbres,
Sont autant de mondes nouveaux.
Tout agit, rien n'eſt inutile ;
Et la reine des animaux
Unit par différens anneaux
L'homme ſuperbe & le reptile.
Fiers amans de la liberté,
Les êtres l'un de l'autre eſclaves,
Ignorent leur captivité
Et méconnoiſſent leurs entraves.
Tout cède à la commune loi.
Terre orgueilleuſe & téméraire,
Apprends que l'aſtre qui t'éclaire

Se doit au monde comme à toi.
Obéis, remplis ta carriere,
Adore la ſource premiere
Des beaux jours qui te ſont donnés;
Reçois & répands la lumiere
Sur d'autres globes fortunés.
Ainſi mon eſprit ſe dégage
Des erreurs du peuple & des Grands;
Malgré la vanité des rangs,
Tous les êtres ſont pour le Sage
Moins inégaux que différens.
Ainſi ma Muſe s'abandonne
A ſon caprice renaiſſant;
Et tandis qu'un Dieu careſſant
D'un double myrte la couronne,
Le ſoleil moins éblouiſſant
Abrége les jours de l'Automne.
Pomone, avant que de périr
Semble redoubler ſes careſſes;
Les arbres chargés de richeſſes
Se courbent pour nous les offrir.
Laſſe de ramper ſur nos treilles,
La vigne éleve ſes rameaux,
Et ſuſpend ſes grappes vermeilles
Au front ſuperbe des ormeaux.
Ces fruits ſi funeſtes aux Perſes,
Et ſi délicieux pour nous,
Confondant leurs couleurs diverſes,
Forment les accords les plus doux.
Toutes les ronces ſont couvertes

De coings dorés & de pavis ;
Mille grenades entr'ouvertes
Sement la terre de rubis ;
Orange douce & parfumée ;
Limons & poncirs faſtueux ;
Et vous, cédras voluptueux,
Couronnez l'Automne charmée.
Raiſins brillans, dont la fraîcheur
Étanche la ſoif qui nous preſſe ;
Pommes, dont l'aimable rougeur
Reſſemble au teint de la jeuneſſe ;
Tombez & renaiſſez ſans ceſſe
Sur le chemin du voyageur.
L'Amour que l'Automne rappelle,
Deſcend du Ciel dans nos vergers ;
Et vient offrir à la plus belle
Les pommes d'or des orangers.
Accourez, Nayades timides,
Le fruit ſur la terre tombé
Brille, s'élève en pyramides ;
Et remplit le tréſor d'Hébé.
Nymphes, enlevez vos corbeilles ;
Allez offrir au Dieu des eaux
La pourpre qui couvre nos treilles ;
L'ambre qui pare nos côteaux.
Un ſecond Printems vient d'éclore ;
Le Ciel répand des rayons d'or ;
L'amaranthe & le tricolor
Rappellent le regne de Flore ;
Et la campagne brille encor

Des douces couleurs de l'Aurore.
Heſper commence à rayonner ;
Le mugit dans les villages ;
Et les Paſtéurs vont ramener
Leurs troupeaux loin des pâturages.
Le ſoleil tombe & s'affoiblit ;
Montons ſur ces rochers ſauvages ;
Allons revoir ces payſages
Que l'ombre du ſoir embellit.
Ici des champs où la culture
Étale ſes heureux travaux,
Une ſource brillante & pure,
Qui, par la fraîcheur de ſes eaux,
Rajeunit la ſombre verdure
Des prés, des bois & des côteaux :
Là, des jardins & des berceaux,
Où régnent l'art & l'impoſture,
Des tours, des fléches, des creneaux ;
Des donjons d'antique ſtructure ;
Sur le chemin de ces hameaux,
De longues chaînes de troupeaux,
Un pont détruit, une maſure ;
Plus loin, des villes, des châteaux
Couverts d'une vapeur obſcure ;
Le jour qui fuit, l'air qui s'épure,
Le Ciel allumant ſes flambeaux,
Tout l'horizon que l'œil meſure,
Offrent aux yeux de la peinture
Des contraſtes toujours nouveaux ;

Et font aimer dans leurs tableaux
Le coloris & la nature.
Mais la nuit, au trône des Cieux,
Diſſipant au loin les nuages,
Vient encore attacher nos yeux
Sur de plus frappantes images :
La ſœur aimable du Soleil
Se leve ſur l'onde appaiſée,
Et répand de ſon char vermeil
Le jour tendre de l'Eliſée ;
Elle embellit les régions
Qu'abandonne l'aſtre du monde ;
Elle éclaire les Alcyons
Qui planent ſur la mer profonde ;
La vague tremblante de l'onde
Briſe & diſſipe les rayons
De ſa lumiere vagabonde ;
Favorable à la volupté,
Elle donne au plaiſir des armes.
L'éclat de ſon globe argenté
Semble voiler la nudité
Lorſqu'il en montre tous les charmes.
Son regne eſt celui de l'amour.
Sur les mers d'écume blanchies
Neptune marche avec ſa cour,
Et de nos flottes enrichies
Éole preſſe le retour.
Conduits par les mains des Sÿrenes,
On voit de loin nos pavillons

Tracer d'innombrables ſillons
Sur le ſein des humides plaines ;
Tandis que l'Océan charmé
Contemple ſon vaſte rivage,
Le Nord tout-à-coup enflammé
Devient le ſpectacle du Sage,
Et l'effroi du peuple alarmé.
Une lumiere étincellante
Embraſe le voile des airs.
Avant-couriere des Hivers,
Quelle autre Aurore plus brillante
S'élève au milieu des éclairs ?
Les Dieux ont-ils, dans leurs balances,
Peſé le ſort des Nations ?
Ému par nos diviſions
Le Ciel fait-il briller ſes lances ?
Ses feux & ſes rayons épars,
Ses colonnes, ſes pyramides
N'offrent à des regards timides
Que les jeux ſanglans du dieu Mars.
Voilà les nombreuſes armées,
Voilà les combats éclatans,
Qui de nos guerres rallumées
Furent les préſages conſtans.
La frayeur naiſſoit du preſtige ;
Mais nos yeux bientôt ſatisfaits
Verront renaître le prodige
Sans en redouter les effets.
Brillez, Aurore boréale ;
De la nuit éclairez la cour ;

En vous voyant, le beau Céphale
Croit voir l'objet de ſon amour ;
Et l'hyrondelle matinale
S'étonne d'annoncer le jour.
Palès rappelle dans la plaine
Et les Bergers & les troupeaux ;
Vulcain rallume ſes fourneaux,
Et la troupe du vieux Silène
S'éveille aux pieds de nos côteaux.
Au bruit des meutes de Diane
Les Bacchantes ouvrent les yeux ;
Trompé par la clarté des Cieux,
Bacchus ſort des bras d'Ariane.
Ce Dieu, de pampres couronné,
Ouvre la ſcène des vendanges ;
Il brille, il marche environné
D'Amours qui chantent ſes louanges.
On voit danſer devant ſon char
Les Satyres & les Driades ;
Un Faune enyvré de nectar,
Remplit la coupe des Ménades ;
Les jeux qui le ſuivent toujours,
Répandent des fleurs ſur ſes traces ;
Ses tigres, conduits par les Graces,
Sont careſſés par les Amours.
Momus, Terpſichore, Thalie,
Egipans, Centaures, Silvains
Viennent annoncer aux Humains
L'heureux retour de la folie.
Le Soleil voit, en ſe levant,

La marche du vainqueur du Gange ;
Et porté ſur l'aile du vent,
L'Amour annonce la vendange.
Pan, dans le creux de ce rocher,
Foule les préſens de l'Automne ;
A ſes yeux, la jeune Erigone
Folâtre & n'oſe s'approcher.
Le nectar tombe par caſcade ;
L'onde & le vin ſont confondus ;
Et l'urne de chaque Nayade
Devient la tonne de Bacchus.
Les flots de la liqueur ſacrée
Couvrent la campagne altérée ;
Tout boit, tout s'enyvre, tout rit ;
Et de la joie immodérée
Jamais la ſource ne tarit.
Le myrte, aux amours favorable,
A dérobé moins de plaiſirs,
Que cet arbuſte vénérable
N'a vu couronner de deſirs.
Sous les pampres de cette vigne
Un Amant n'eſt jamais trahi ;
Plus il jouit, plus il eſt digne
Du bonheur dont il a joui.
Bacchus rajeunit tous les âges ;
Ses charmes ramenent toujours
La folie au temple des Sages,
La raiſon au ſein des amours.
Acis, auſſi jeune que Flore,
Touchoit à cet âge charmant,

TAYLOR INST. OXFORD

Où l'ame éprouve le tourment
De desirer ce qu'elle ignore :
Plus belle & moins jeune que lui,
Thémire, semblable à Pomone,
Commençoit à craindre l'ennui
Des derniers jours de son automne :
L'Amour seul a droit de charmer
L'ame qu'il a déja charmée ;
Acis avoit besoin d'aimer,
Thémire d'être encore aimée.
La beauté voit périr ses traits ;
Les roses du teint se flétrissent ;
Mais le cœur ne vieillit jamais,
Et les desirs le rajeunissent.
Thémire brûla pour Acis :
Aimer de nouveau, c'est renaître :
Ce fut sous ce berceau champêtre,
Que son cœur long-tems indécis
Choisit enfin ce jeune maître.
Étouffez les rayons du jour,
Pampres, dont le feuillage sombre
S'éleve & retombe alentour.
La raison demande votre ombre
Pour s'abandonner à l'amour.
Lierre amoureux, toi qui conspires
A rendre ce berceau charmant,
Viens cacher l'Amante aux Satyres,
Aux Nymphes dérobe l'Amant.
Malheureuse d'être inhumaine,
Honteuse de ne l'être pas,

Thémire repouſſe avec peine
Acis qu'elle appelle en ſes bras.
La Beauté la plus intrépide
Craint de ſéduire la candeur ;
L'embarras d'un Amant timide
Arme la plus foible pudeur.
Thémire enyvrée, éperdue,
Tour-à-tour ſe laiſſe emporter
Au plaiſir de s'être rendue,
A la gloire de réſiſter.
Éclairés d'un jour favorable,
Les yeux de ſon Amant aimable
Sur les foibles traces du tems
N'ont vu que les fleurs du Printems.
Heureux âge de l'indulgence !
Où les dégoûts ſont inconnus ;
Où tous les feux, d'intelligence,
Conſpirent pour la jouiſſance ;
Où toute Mortelle eſt Vénus.
Thémire n'a point de rivale ;
Le feu dont Acis eſt brûlé,
De leurs ans remplit l'intervale ;
Et l'Amour, aux cieux envolé
Triomphe d'avoir aſſemblé
Les nœuds d'une chaîne inégale.
La fin du regne de Bacchus
Annonce ces combats aimables,
Où les Satyres ſont vaincus
Par les Nymphes infatigables.
Jours fortunés, mais peu durables !

Bientôt le brutal Africus,
Ouvrant ſes ailes redoutables,
S'éveille aux cris épouvantables
De la Maîtreſſe de Glaucus.
Les hirondelles aſſemblées,
S'élançant du faîte des tours,
Au fond des grottes reculées
Vont s'endormir juſqu'aux beaux jours.
Entaſſés comme des nuages,
Mille oiſeaux traverſent la mer;
Le retour de l'affreux hiver
S'annonce par leurs cris ſauvages.
Le fer tranchant va déchirer
Le ſein des plaines découvertes;
Et Vertumne, en pleurant nos pertes,
Nous apprend à les réparer.
Éole menace le monde;
Borée en ſa priſon rugit;
La mer qui s'enfle, écume, gronde,
Et ſon rivage au loin mugit.
Les Oréades taciturnes
Cherchent les antres des déſerts;
Et les Hyades, dans les airs,
Ont renverſé leurs froides urnes.
Vents, triomphez en liberté;
Allez dépouiller la Nature
Des vains titres de ſa fierté:
Que ſert un reſte de parure
Quand on a perdu la beauté?
Diſperſez ces feuilles ſéchées;

Dévorez ces plantes couchées
Qui n'oſent regarder les Cieux.
Et toi, les délices du monde,
Toi, qui plaiſois à tous les yeux,
Saiſon ſi belle & ſi féconde,
Automne, reçois mes adieux.

CHANT QUATRIEME.

L'HIVER.

Les vents ravagent nos prairies;
Tout meurt dans nos champs déſolés;
Et de nos humbles bergeries
Les fondemens ſont ébranlés.
Déja les Graces immortelles
Rentrent dans nos froides maiſons.
L'Amour vient réchauffer ſes aîles
Au feu mourant de nos tiſons.
Content de régir nos villages
Et d'enchaîner nos libertés,
Il laiſſe à ſes freres volages
L'empire bruyant des cités.
Foibles eſclaves de Cythère,
Fuyez nos plaiſirs innocens;
Dérobez-vous aux traits perçans
Que lance le noir Sagittaire.
Le regne de l'art impoſteur
Commence où la Nature expire:
Volez dans ce monde enchanteur

Où le luxe tient ſon empire.
La nouvelle Perſépolis
Vous ouvre ſes portes dorées;
Chaſſez de vos cœurs amollis
Les vertus aux champs adorées;
Et changez en vices polis
Nos mœurs à la Cour ignorées.
Pour nous que la paix & les ris
Enchaînent ſous ces toits ruſtiques,
Autour de nos foyers gothiques
Nous allons oublier Paris
Et vos plaiſirs Aſiatiques.
Croyez qu'au fond de nos Châteaux
La joie invente auſſi des fêtes.
Malgré les torrens du Verſeau,
Le ſouffle glacé des tempêtes
Épargne les myrtes nouveaux
Dont les plaiſirs parent nos têtes.
Ce n'eſt pas à la Cour des Rois
Qu'habite la paiſible Aſtrée :
Il faut que l'ame quelquefois,
Au ſein du tumulte enyvrée,
Revienne dans le fond des bois
Trouver ſa raiſon égarée.
Malheureux qui craint de rentrer
Dans la retraite de ſon ame !
Le cœur qui cherche à s'ignorer,
Redoute un Cenſeur qui le blâme.
Peut-on ſe fuir & s'eſtimer ?
On n'évite point ce qu'on aime :

Qui n'oſe vivre avec ſoi-même,
A perdu le droit de s'aimer.
Pourquoi déſerter nos campagnes,
Quand les ſauvages aquilons
Chaſſent du ſommet des montagnes
La pauvreté dans nos vallons ?
L'aſpect des miſeres humaines
Eſt plus touchant qu'il n'eſt affreux.
Craint-on de voir les malheureux
Quand on veut ſoulager leurs peines ?
Le front du riche s'obſcurcit ;
Et l'aſpect du malheur le bleſſe.
Dans le ſéjour de la molleſſe
Le cœur ſe ferme & s'endurcit.
Trop fiere de ſes avantages,
La ville détourne les yeux
Du ſombre tableau des villages
Dont les toits, couverts de feuillages,
S'ouvrent aux injures des Cieux.
Tranquille ſous un dais ſuperbe,
A la clarté de cent flambeaux,
On ne voit point dans nos hameaux
La pauvreté diſputer l'herbe
Aux plus féroces animaux.
Auprès d'un foyer magnifique
On bénit le farouche Hiver,
Qui, dans un ſallon pacifique,
Reſpecte la douceur de l'air.
On croit que la Miſanthropie
Aigrit les maux qu'on ne ſent pas ;

Ainſi le luxe, dans ſes bras,
Engourdit notre ame aſſoupie.
Honteux d'aimer, fiers d'être ingrats,
Dans des intrigues puériles
Nous épuiſons nos cœurs ſtériles.
Moins ſenſibles que délicats,
Le dégoût nous rend difficiles,
Impatiens & bientôt las :
Nous traînons nos jours inutiles ;
Nous rêvons, nous ne vivons pas.
Loin de moi le triſte ſyſtême
De cenſurer d'heureux loiſirs :
C'eſt en faveur du plaiſir même
Que je condamne nos plaiſirs.
Il n'eſt point d'hiver pour le Sage :
La terre qu'Eole ravage
Plaît encor dans ſa nudité :
Les monts entourés d'un nuage
Impoſent par leur majeſté.
L'aſpect de Neptune irrité,
Frappant en fureur ſon rivage,
Répand ſur tout ſon payſage
L'ame, la vie & la fierté ;
Et la campagne plus ſauvage
Ne perd pas toute ſa beauté.
Malgré l'effroyable peinture
Du déſordre des élémens,
L'Hiver lui-même a des momens
Où les ruines de la Nature
Plaiſent encore à ſes amans.

Nos hameaux auroient plus de charmes
S'ils étoient moins inhabités,
Et s'ils n'arroſoient de leurs larmes
Les biens qu'abſorbent les cités.
La terre, en eſclave ſervile,
S'épuiſera-t-elle à jamais
En faveur d'une ingrate ville
Qui change en tributs nos bienfaits?
Enrichis des biens qu'ils moiſſonnent,
Si nos Laboureurs qui friſſonnent
Sous leurs toits de chaume couverts,
Jouiſſoient du moins les hivers
De l'abondance qu'ils nous donnent;
Si le fleuve de nos tréſors,
Long-tems égaré dans ſa courſe,
Remontoit enfin à ſa ſource
Pour enrichir ſes premiers bords:
Alors la miſere effrayante,
Dont la main foible & ſuppliante
Implore un ſecours refuſé,
Béniroit l'image riante
De notre luxe humaniſé.
Le cours de nos deſtins proſperes,
En répandant notre bonheur
Sur l'héritage de nos peres,
Sauveroit la vie & l'honneur
Aux Eſclaves involontaires,
Que le fer ſanglant du vainqueur,
Ou que la baſſeſſe du cœur
Rendit jadis nos tributaires.

Tout malheureux eſt avili.
Chaſſez l'indigence importune,
Et le village eſt ennobli ;
La gloire y ſuivra la fortune ;
J'y vois ſon culte rétabli.
Ranimons les arts de Cybèle :
Forçons la pareſſe rebelle
A ſurmonter la pauvreté ;
En rendant la terre plus belle,
Augmentons ſa fécondité.
Déja ſur la neige endurcie
L'Hiver commence ſes travaux ;
Déja la tête des ormeaux
Tombe ſous les dents de la ſcie.
Le bruit redoublé des marteaux
Retentit au pied des montagnes ;
Et le plus groſſier des métaux
Devient le tréſor des campagnes.
Le fer recourbé de Cérès
S'aiguiſe ſur la meule agile ;
La chaſſe diſpoſe ſes rets ;
La fournaiſe épure l'argile ;
Vulcain change en verre fragile
La fougere de nos forêts.
Les jeux & les travaux s'allient :
Pour former nos ſimples tapis
La paille & le jonc ſe marient ;
Nos vœux, nos beſoins qui varient,
Réveillent les Arts aſſoupis.
L'ennui, ce tyran domeſtique,

Dans nos hameaux eſt ignoré :
Ici le paſteur déſœuvré
Façonne ſon ſceptre ruſtique ;
Ici le chanvre préparé
Tourne autour du fuſeau gothique ;
Et ſur un banc mal aſſuré,
La Bergere la plus antique
Chante la mort du Balafré,
D'une voix plaintive & tragique.
O que ces objets innocens
Ont de droits ſur l'ame d'un Sage !
La campagne la plus ſauvage
Porte le calme dans nos ſens.
Les loix de la Philoſophie
Naiſſent du principe du goût ;
Ce qu'on aime on le déifie ;
Et l'on peut être heureux par-tout.
Le charme ſeul de l'habitude
Me fait vanter la ſolitude.
Jadis l'hiver, loin de Paris,
Effrayoit ma folle jeuneſſe ;
Je croyois, dans nos champs flétris,
Voir les rides de la vieilleſſe.
Ces bois blanchis par les frimats,
Où j'entretiens ma rêverie,
Ce fleuve, dont l'onde chérie
Ranime nos ſombres climats ;
Qui, pour embraſſer la prairie,
Ouvre, étend & courbe ſes bras ;
Ces lieux, pour moi remplis d'appas,

Étoient jadis la Sibérie.
Jusques dans l'ombre des déserts
Le bruit séduisant des théatres
Venoit étouffer les concerts
De nos villageoises folâtres.
Le luxe environné des arts,
Roi d'une ville singuliere,
Changeoit le village en chaumiere,
Et présentoit à mes regards
Nos bons & naïfs campagnards
Marqués du crayon de Moliere.
Je regrettois la liberté
D'un spectacle aimable & fantasque;
Où l'on prodigue sous le masque
Le mensonge & la vérité;
L'asyle élégant & champêtre
Où deux Amans sont renfermés,
Moins par le plaisir d'être aimés
Que par l'orgueil de le paroître;
Ces longs soupers où l'on redit
Toute l'histoire de la veille;
Où l'enjouement se refroidit
Si la satyre ne l'éveille;
Où le vaudeville fatal
Est modulé par les Orphées;
Où le vin versé par les Fées
Coule dans l'or & le crystal;
Enfin le tumulte & l'orgie,
Vénus & ses temples ouverts,
L'image des arts réfléchie

Sur les glaces de nos deſſerts :
Tout au ſéjour de la licence
Appelloit mon cœur égaré ;
La Ville avoit défiguré
L'heureux ſéjour de l'innocence.
Aujourd'hui que l'âge a muri
Les conſeils de l'expérience,
Que mon cœur enfin s'eſt guéri
Des fougues de l'impatience,
L'Hiver n'eſt plus ſi rigoureux ;
Le déſert remplace la ville.
Où je crois vivre plus tranquille,
Là, je m'eſtime plus heureux.
Nos donjons, nos tours délabrées,
Monumens antiques des Gots,
Sont moins affreux que les magots
Dont nos maiſons ſont décorées.
Sans aimer la groſſiereté
De nos aïeux encor barbares,
Leur aimable naïveté
M'attache à leurs travaux bizarres.
Le Chevalier, le Paladin
Viennent remplir mes rêveries ;
Et je lis dans leurs armoiries
Les guerres du grand Saladin.
Leurs tournois, leurs galanteries
Empreints ſur un marbre groſſier,
Revivent dans ces galeries
Où l'Amour tout couvert d'acier,
Au lieu de guirlandes fleuries,

Orne ſa tête de laurier.
Un amas de lances rompues
Eſt le tréſor de ce Château ;
Les haches d'armes, les maſſues,
Les arcs s'élèvent en monceau.
Dans cette tour mal réparée
Quel objet frappe mes regards ?
De fer la muraille entourée,
Des pigeons perchés ſur des dards ;
La colombe de Cythérée
Y boit dans le caſque de Mars.
Par-tout le flambeau de l'Hiſtoire
Éclaire à mes yeux le paſſé.
J'apprends au livre de Mémoire,
Livre utile, & preſque effacé,
Que l'homme a toujours mal placé
Le temple où préſide la Gloire.
Le tableau de l'Antiquité
Séduit par ſa douce impoſture ;
Mais, aux yeux de la Vérité,
Le vieux tems n'eſt beau qu'en peinture.
Le chalumeau des Troubadours,
Le luth du bon Roi de Navarre
N'égaloient pas l'humble guitarre
Des moindres Chantres de nos jours.
Ami de nos aïeux célèbres,
Je ne veux point reſſuſciter
Leurs ſiécles couverts de ténèbres
Qu'un jour plus pur vient d'écarter.
Quelle ame inhumaine & groſſiere,

De notre ignorance premiere
Regrette les tems révolus ?
L'erreur eſt un malheur de plus.
Moins notre eſprit a de lumiere,
Moins il éclaire nos vertus.
Dois-je imputer à la culture
Ces ronces, ces chardons épars
Qui dévorent la nourriture
Des bleds naiſſans de toutes parts ?
Loin de moi ſemblable impoſture.
Les arts fécondent la nature ;
Nos vices corrompent les arts.
Telles ſont les ſages penſées
Dont j'aime à nourrir ma raiſon,
Tandis que les neiges preſſées
Couvrent le toit de ma maiſon.
Seul, & ſouvent heureux de l'être,
Je me fais un utile jeu
De voir conſumer par le feu
Le tronc vénérable d'un hêtre.
Cet arbre ſembloit au Printems
Régner ſur tout le payſage ;
La mouſſe & la rouille du tems
Déceloient ſeules ſon grand âge :
Ses rameaux penchés à l'entour
Formoient un temple pour les Graces.
A ſon pied l'on voyoit les traces
Qu'imprimoient les pas de l'Amour.
Cent ans il repouſſa la guerre
Des aquilons impétueux ;

Inébranlable & faſtueux
Il fouloit le ſein de la terre :
Son front brûlé par le tonnerre
En étoit plus majeſtueux.
Quels Dieux ont cauſé ſa ruine ?
Un Bucheron foible & courbé
A frappé l'arbre en ſa racine ;
Le roi des forêts eſt tombé.
Aidé d'une ſombre lanterne,
Le ſoir je dirige mes pas
Vers l'antique & vaſte caverne
Où le Neſtor de ces climats
Raſſemble, police & gouverne
Tous les Bergers de ces Etats.
Dans cette grotte mal taillée,
La ſœur aimable de l'Amour
Appelle ſur la fin du jour
Nos Bergeres à la veillée.
L'Amant d'Io débarraſſé
Du ſoin de ſillonner la plaine,
Y réchauffe de ſon haleine
Philémon que l'âge a glacé.
Liſette & le jeune Philene
Des arbres en cercle arrondis
Forment le ruſtique théatre
Où la villageoiſe & le pâtre
S'aiment comme on aimoit jadis.
Une lampe à triple lumiere
Que l'air agite & fait pencher,
Découvre à l'aſſemblée entiere

La profondeur de ce rocher.
C'eſt-là que les longues ſoirées
S'écoulent comme des momens ;
Nos fêtes, dans ces lieux charmans
Naiſſent ſans être préparées.
La Romance, le Fabliau
Nous content leurs douces ſornettes ;
Ici les faſtes de Clio
Sont des recueils de chanſonnettes.
Ici l'on tient la cour d'Amour
Si redoutable aux infidelles,
Où l'on couronne tour-à-tour
Les plus galans & les plus belles ;
Où les ingrats & les cruelles
Sont condamnés le même jour.
Ici l'accuſé doit répondre ;
Le Juge ordonne, on obéit ;
Chaque Amante a droit de confondre
Le perfide qui la trahit.
Un ſoir dans ce ſénat champêtre
Eglé, Bergere de vingt ans,
Nous dit qu'elle ſçauroit peut-être
Une hiſtoire de ſon printems.
Alors toute la troupe émue
Se rapproche pour écouter ;
Le ſeul Myſis baiſſoit la vue ;
Eglé commença de conter.
Une Bergere aſſez jolie
Donna ſon chien à ſon vainqueur ;
Quand elle eut fait cette folie

Il fallut bien donner ſon cœur.
En aimant on ſe croit aimée ;
Comment ne l'eût-elle pas cru ?
Le pouvoir qui l'avoit charmée
A chaque inſtant s'étoit accru.
Plus ſa foibleſſe étoit extrême,
Plus l'Amant devint impoſteur ;
Hélas ! comment croire menteur
Un Berger qui dit, je vous aime ?
Un cœur ſincere ne craint rien ;
Mais cette aſſurance eſt fatale :
La Bergere apperçut ſon chien
Sur les genoux de ſa rivale.
Le voile alors ſe déchira :
Tout fut changé dans la nature ;
L'Amour, le tems, rien ne pourra
Guérir ſa profonde bleſſure ;
Je la connois, elle en mourra.
A ces mots Eglé fond en larmes,
Et Myſis tombe à ſes genoux ;
Quoi ! dit-il, j'ai bravé vos charmes ;
Mon cœur s'eſt éloigné de vous ?
Le ſupplice eſt égal au crime ;
J'étois aimé, je ſuis haï :
Je vivrai, je mourrai victime
De mon amour que j'ai trahi. . . .
Mon cher Myſis, Eglé t'adore ;
Jamais tu ne fus condamné :
Si ma fierté t'accuſe encore,
Mon cœur t'a déja pardonné.

Elle dit, ſa voix affoiblie
Expire; & Myſis à ſes pieds,
Les yeux dans les larmes noyés,
Déteſte un crime qu'elle oublie.
Alors un murmure flateur
Célébre ce retour ſi rare.
Les maux dont l'Amour eſt l'auteur,
Deviennent, quand il les répare,
La ſource de notre bonheur.
Ainſi la plus ſombre journée
Peut s'écouler dans le plaiſir;
L'art d'adoucir ſa deſtinée
Eſt l'art d'occuper ſon loiſir.
Le Sauvage de la Norwege,
Cet automate fainéant,
Voiſin des montagnes de neige
Qui le ſéparent du néant,
Dans nos plus triſtes ſolitudes
Croiroit voir l'iſle des Amours;
Les nuits que nous trouvons ſi rudes,
Seroient pour lui les plus beaux jours.
Jouiſſons de nos avantages;
Quittons en foule nos villages;
Le vent ſe leve à l'orient;
Et le Ciel, vainqueur des orages,
Nous montre un viſage riant.
L'Hiver, plus vif & moins à craindre,
A levé ſon voile odieux;
La Terre ceſſe d'être à plaindre
Quand le Soleil brille à ſes yeux.

Déja les neiges des montagnes
Reſplendiſſent de tous côtés ;
La robe blanche des campagnes
Étale ſes plis argentés ;
La goutte d'eau que l'air épure
Se change en perle en ſe formant ;
L'Hiver, dans toute ſa parure,
Nous montre ſa riche ceinture ;
Et des chaînes de diamant
Semblent reſſerrer la nature.
Fleuve, dont le cours inégal
Arroſe nos plaines fécondes,
Sous une voûte de cryſtal
Borée empriſonne tes ondes :
Nos Villageoiſes vagabondes
Oſent parcourir ton canal.
Et toi, Montagne infortunée,
Séjour éternel des Hivers,
Où la nature abandonnée
Regne ſur des tombeaux ouverts,
Dans tes cavernes effroyables,
Dans tes abîmes ſi profonds,
Habités par d'affreux dragons,
Que la faim rend impitoyables ;
Courons, tandis que le jour luit,
Attaquer les monſtres ſauvages,
Qui, dans les ombres de la nuit,
Exercent leurs cruels ravages.
Bravons ces lions dévorans,
Ces ours, deſtructeurs de la terre ;

Que la chaſſe, ainſi que la guerre,
Nous arme contre nos tyrans.
Défendons nos hameaux tranquilles ;
Sauvons nos Bergers & nos biens ;
Et que nos plaiſirs ſoient utiles
Au repos de nos Citoyens.
La ſanté, de fleurs couronnée,
Naîtra de ces légers travaux ;
Et nous verrons avec l'année
Éclore des plaiſirs nouveaux.
Bientôt cette chaleur puiſſante
Qui reſſuſcite l'Univers,
Bientôt la ſéve renaiſſante
Fondra la glace des hivers.
Ces eſprits qui peuplent l'Averne,
Ces vents enfantés par le Nord
S'endormiront dans la caverne
Où regne Borée & la mort.
La beauté, la force, la vie
Rendront à la terre ravie
Et ſes tréſors & ſes couleurs ;
La peine du plaiſir ſuivie,
Se repoſera ſur les fleurs.

Délices de la double cime,
Toi, dont les Vers mélodieux
Rendirent Euterpe ſublime,
Et les hameaux dignes des Dieux ;
Virgile, reçois mon hommage ;
Ma Muſe, au pied de ton autel,

Dépoſe, en tremblant, un ouvrage
Que ton nom peut rendre immortel.

BERNIS.

L'AUTOMNE.

POEME.

Suivons les Ménades ;
Dans leurs promenades,
Ami, rendons-nous.
Bientôt les Pleyades,
L'Aquilon jaloux,
Fondant des montagnes
Viendront tour-à-tour
Faire à nos campagnes
Sentir leur retour.
Au ſein de nos plaines
Les vives chaleurs
Ont ſéché nos fleurs,
Tari nos fontaines.
L'Aurore eſt ſans pleurs,
Zéphir ſans haleine,
Flore ſans couleurs.
La ſeule Pomone
Sous ce frais berceau
Rit & ſe couronne
D'un pampre nouveau.
Du vin qui s'écoule,
Verſé par ſes mains,

S'abreuve une foule
De jeunes Sylvains,
Qui, dans ces jardins,
Du peſant Silene
Soutiennent à peine
Les pas incertains.
Suſpends ton étude :
Viens, loin des neuf Sœurs,
Goûter les douceurs
De ma ſolitude.
Eſclave avec moi,
Du vainqueur de l'Inde
Que le dieu du Pinde
Subiſſe la loi.
Si tu ne peux vivre
Sans un Apollon,
C'eſt Anacréon,
Ami, qu'il faut ſuivre.
Apprens à monter
Ta galante lyre;
Si tu veux chanter,
Que Bacchus t'inſpire
Le tendre délire
Qui, cher à Thémire,
S'en fait écouter.
Parmi nos Convives
Invitons l'Amour;
Qu'il vienne à ſon tour
Revoir ſur ces rives
Cythère & ſa cour.

Couché ſous la treille,
Si quelqu'un ſommeille,
Par un tendre effort
L'Amour le réveille
Quand Bacchus l'endort.
Ami d'Epicure,
J'en ſuis les leçons;
Comme lui, j'épure
Les utiles dons
Que fait la Nature
A ſes nourriſſons.
D'une ardeur extrême
Le tems nous pourſuit;
Détruit par lui-même,
Par lui reproduit;
Plus léger qu'Éole,
Il naît & s'enfuit,
Qu'un prompt ſacrifice
Fixe le caprice
Du vieillard jaloux;
Qu'au milieu de nous
Ce Dieu taciturne
Perde ſon courroux,
Du vin de cette urne
Enyvrons Saturne:
Deſormais plus lent,
Ce Dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,
Prendra de Silène
Le pas chancelant.

Sous

Sous l'ombre propice
D'un bois enfoncé,
Pour le ſacrifice
L'autel eſt dreſſé.
Ce lieu ſolitaire
Eſt le ſanctuaire
Où, libre d'ennui,
Je dois aujourd'hui
Immoler les craintes,
Les ſoins, les contraintes
Et les vains deſirs,
Tyrans des plaiſirs.
Déja ſous la tonne,
La coupe à la main,
Hébé me couronne
D'un lierre divin;
Et Comus ordonne
L'apprêt du feſtin.
Les Nymphes accourent,
Les Faunes m'entourent.
Le vin va couler,
L'encens va brûler,
La victime eſt prête.
Ami, qui t'arrête?
Pour ouvrir la fête,
Thémire, avec moi,
N'attend plus que toi.

BERNARD.

L'HIVER.

De l'urne céleſte
Le ſigne funeſte
Domine ſur nous ;
Et ſous lui commence
L'humide influence
De l'Ourſe en courroux.
L'onde ſuſpendue
Sur les monts voiſins,
Eſt dans nos baſſins
En vain attendue.

Ces bois, ces ruiſſeaux
N'ont rien qui m'amuſe;
La froide Aréthuſe
Fuit dans ſes roſeaux :
C'eſt en vain qu'Alphée
Mêle avec ſes eaux
Son onde échauffée.

Telle eſt des Saiſons
La marche éternelle :
Des fleurs, des moiſſons,
Des fruits, des glaçons
Ce tribut fidelle
Qui ſe renouvelle
Avec nos deſirs,
En changeant nos plaines

Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaiſirs.

Cédant nos campagnes
Aux tyrans des airs,
Flore & ſes compagnes
Ont fui ces déſerts.
Si quelqu'une y reſte,
Son ſein outragé
Gémit ombragé
D'un voile funeſte ;
Et la Nymphe en pleurs
Doit être modeſte
Juſqu'au tems des fleurs.

Quand d'un vol agile
L'amour & les jeux
Paſſent dans la Ville,
J'y paſſe avec eux.
Sur ſa double ſcène,
Suivant Melpomène
Et ſes jeux nouveaux,
J'irai voir la guerre
Des Auteurs rivaux
Qu'on juge au parterre.

Là, ſans affecter
Les dédains critiques,
Je laiſſe avorter
Les brigues publiques.

Du beau ſeul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme;
Seulement dans l'ame
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.

Dans nos folles veilles
J'irai de mes airs
Frapper tes oreilles.
Après nos concerts
L'yvreſſe au délire
Pourra ſuccéder.
Sous un double empire
Je ſçais accorder
Le thyrſe & la lyre.
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main,
Chanter ſon refrain,
Folâtrer & rire.

Quel ſort plus heureux
Buveur amoureux!
Sans ſoins, ſans attente,
Je n'ai qu'à ſaiſir
Un riant loiſir;
Pour l'heure préſente
Toujours un plaiſir,
Pour l'heure ſuivante
Toujours un deſir.

Coulez, mes journées,
Par un nœud ſi beau
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaiſir nouveau.
Qu'à ſon gré la Parque
Hâte mes inſtans,
Les compte & les marque
Aux faſtes du tems.
Je l'attens ſans crainte ;
Par ſa rude atteinte
Je ſerai vaincu ;
Mais j'aurai vécu.

Le même.

LE MATIN.

Le feu des étoiles
Commence à pâlir ;
La nuit dans ſes voiles
Court s'enſevelir ;
L'ombre diminue ;
Et comme une nuë
S'élève & s'enfuit.
Le jour la pourſuit,
Et par ſa préſence
Chaſſe le ſilence
Enfant de la nuit.
L'amoureux Satire

Au malin ſourire,
Déja dans les bois
Conte ſon martyre ;
Mais, ſourde à ſa voix,
La Nymphe timide
Fuit d'un pas rapide.
Sur le front brûlé,
De ce Dieu hâlé
Régne la licence,
L'ardeur, les deſirs,
Et l'intempérance
Fille des plaiſirs.
Mais déja l'Aurore
Du feu de ſes yeux
Embellit & dore
Les portes des Cieux :
Son teint brille encore
Des vives couleurs
Qu'on voit ſur les fleurs
Qu'elle fait éclore.
Le Dieu du repos,
Couvert de pavots,
Remonte avec peine
Sur ſon char d'ébène.
Dans les airs portés,
Les aimables ſonges
Suivis des menſonges,
Sont à ſes côtés.
Près de lui voltige
L'Amour qui s'afflige

De voir la clarté.
Le grand jour rend ſage.
Sans obſcurité
Plus de badinage,
Plus de liberté.
Sur un lit de roſes
Fraîchement écloſes,
Flore, du grand jour
Attend le retour.
Le jeune Zéphire
A ſes pieds ſoupire;
Et le Dieu badin
Volant autour d'elle,
Du bout de ſon aile
Découvre ſon ſein.
L'abeille agiſſante,
Fidelle au travail,
De la fleur naiſſante
Enleve l'émail;
Tandis que moins ſage,
Le papillon vain
Parcourt en volage
La roſe & le thim.
Tant que la fleurette,
Habile coquette,
Se cache à ſes yeux,
Amant langoureux
Près d'elle il s'arrête,
Et dans ſa conquête
Voit mille plaiſirs:

Mais ſi l'infidelle
La rend moins cruelle ;
Adieu les ſoupirs ;
Plus de complaiſance.
Dans la jouiſſance
Il perd ſes deſirs
Avec ſa conſtance.
Tandis qu'à pas lents
Le bouvier ruſtique
Traîne dans les champs
Sa charrue antique,
Au bord des ruiſſeaux
Où naît la fougère,
La jeune Bergère
Conduit ſes troupeaux.
Une clarté pure
Éclaire ces lieux ;
Et dans ſa parure
La ſimple nature
Vient frapper nos yeux.
Philomele éveille
Par ſes doux concerts,
Écho qui ſommeille
Au fond des déſerts ;
Et prenant ſa route
Au plus haut des cieux,
Phébus glorieux
Pouſſe ſous leur voûte
Son char radieux.

POESIES MORALES.

MÉPRIS DES VOLUPTE'S.

Source délicieuſe, en miſere féconde,
Que voulez-vous de moi, flateuſes voluptés?
Honteux attachemens de la chair & du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaiſirs, qui me livrez la guerre;
Toute votre félicité
Sujette à l'inſtabilité
En moins de rien tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainſi n'eſpérez pas qu'après vous je ſoupire;
Vous étalez en vain vos charmes impuiſſans;
Vous me montrez en vain par tout ce vaſte Empire,
Les ennemis de Dieu pompeux & floriſſans.
Il étale à ſon tour des revers équitables
Par qui les Grands ſont confondus;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups ſont moins attendus.

P. Corneille.

L'HORLOGE DE SABLE.

D'UN ſable qui s'écoule au dedans de ce verre,
L'heure ſuit le rapide cours;
Elle nous avertit que bientôt ſur la terre
Le Soleil va tracer le dernier de nos jours.
De l'homme infortuné la carriere infidelle
N'eſt qu'un tiſſu leger & d'heures & d'inſtans;
Sa naiſſance au tombeau l'entraîne en peu de tems;
Formé de la pouſſiere, il s'écoule comme elle.

THIOLLIERE.

L'IMPIE.

J'AI vu l'Impie adoré ſur la terre;
Pareil au cèdre, il portoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il ſembloit à ſon gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ſes ennemis vaincus:
Je n'ai fait que paſſer; il n'étoit déja plus.

RACINE.

UTILITÉ DE LA VERTU.

ÉLEVÉ dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je diſois: A quoi ſers-tu,
Pauvre & ſtérile vertu?

Ta droiture & tout ton zèle,
Tout compté, tout rabatu,
Ne valent pas un fétu.
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Auſſi-tôt je me ſuis tu.
A quelque choſe elle eſt bonne.

Le Laboureur.

L'Égalité après la mort.

Je ſongeois cette nuit que, de mal conſumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé;
Et que, n'en pouvant pas ſouffrir le voiſinage,
En Mort de qualité je lui tins ce langage:
Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici;
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainſi.
Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extrême!
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même:
Ici tous ſont égaux; je ne te dois plus rien;
Je ſuis ſur mon fumier, comme toi ſur le tien.

Patrix.

La Vie heureuse.

Mon fils, écoute, je te prie,
Ce qui fait une heureuſe vie.
Point de chagrin, point de procès;

Un feu qu'on n'eteigne jamais;
Aſſez de bien acquis ſans peine;
Un air aiſé, point de Climène;
Des amis égaux, le corps ſain;
Être prudent ſans être fin;
Peu de devoirs, point de querelles;
Peu de viandes, mais naturelles;
Une femme de bonne humeur,
Mais au fond pleine de pudeur;
Être complaiſant & facile;
Un ſommeil pas long, mais tranquille;
Être ſatisfait de ſon ſort;
Quel qu'il ſoit, ne s'en jamais plaindre;
Et regarder venir la Mort
Sans la deſirer ni la craindre.

Bussi Rabutin.

Sur le Jeu.

Les plaiſirs ſont amers ſi-tôt qu'on en abuſe:
Il eſt bon de jouer un peu;
Mais il faut ſeulement que le jeu nous amuſe.
Un Joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe
D'être fort honnête homme & de jouer gros jeu.
Le deſir de gagner qui nuit & jour occupe,
Eſt un dangereux aiguillon;
Souvent quoique l'eſprit, quoique le cœur ſoit bon,

On commence par être dupe ;
On finit par être fripon.

DESHOULIERES.

CHEMINS DE L'IMMORTALITE'.

DEUX chemins différens, & preſque auſſi battus,
Au Temple de Mémoire également conduiſent.
Le nom de Pénélope & le nom de Titus,
Avec ceux de Médée & de Néron s'y liſent.
Les grands crimes immortaliſent
Autant que les grandes vertus.

La même.

LA VIEILLESSE.

ON cherche avec ardeur une médaille antique ;
D'un buſte, d'un tableau le tems hauſſe le prix ;
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique ;
Et pour notre vieilleſſe on n'a que du mépris.

La même.

L'AMOUR-PROPRE.

. . . . . .

L'AMOUR-PROPRE eſt le plus ſot des amours.
Cependant des erreurs il eſt la plus commune.
Quelque puiſſant qu'on ſoit en richeſſe, en crédit ;

Quelque mauvais ſuccès qu'ait tout ce qu'on écrit;
Nul n'eſt content de ſa fortune,
Ni mécontent de ſon eſprit.

La même.

LA PRUDENCE HUMAINE.

NON, rien n'eſt ſi trompeur que la prudence humaine.
Hélas! preſque toujours le détour qu'elle prend
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend,
Eſt le chemin qui nous y mène.

La même.

VANITÉ DE LA SCIENCE.

QUE l'eſprit de l'homme eſt borné!
Quelque tems qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il ſoit né,
Il ne ſçait rien à fond, rien avec certitude.
De ténèbres par lui tout eſt environné.
La lumiere qui vient du ſçavoir le plus rare
N'eſt qu'un fatal éclair, un ardent qui l'égare.
Bien plus que l'ignorance elle eſt à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop, que chercher à connoître
N'eſt ſouvent qu'apprendre à douter.

La même.

LES PALAIS DES ROIS.

TOUTES les pompeuſes maiſons
Des Princes les plus adorables,
Ne ſont que de belles priſons
Pleines d'illuſtres miſérables.

MAINARD.

L'INGRATITUDE.

ON ne ſe ſouvient que du mal.
On ne voit qu'ingrats dans le monde.
L'injure ſe grave en métal,
Et le bienfait s'écrit ſur l'onde.

BARATON.

LA CORRUPTION DU SIECLE.

CRAINS tout de ton ami; crains tout de ta maîtreſſe;
Il n'eſt plus de ſincérité.
Le ſiécle eſt corrompu; l'on n'y voit que baſſeſſe,
L'on n'y voit qu'infidélité.
La bonne foi n'eſt plus que foibleſſe ou ſottiſe;
L'intérêt a rendu la trahiſon permiſe;
L'honnête homme, l'homme de bien
Se fait une vertu facile;
Il ne ſépare plus l'honnête de l'utile;

Et quand l'intérêt parle, il n'écoute plus rien.
Il contraint la raiſon d'entrer dans ce qu'il aime;
Se livre à ſon penchant ſans l'avoir combattu;
Et ne pouvant monter juſques à la vertu,
Il la fait deſcendre elle-même.
Un ſcélérat qui voit que tout cède à ſes vœux,
Croit que les loix ne ſont que pour les miſérables;
Que le malheur fait les coupables,
Et qu'on n'eſt innocent que lorſqu'on eſt heureux.
Selon le rang qu'on tient, le crime ſe meſure;
Il change chez les Grands de nom & de nature;
La juſtice chez eux n'eſt que raiſon d'Etat.
Les crimes ſont permis en bonne Politique;
Et toute leur noirceur diſparoît à l'éclat
Que la Fortune communique.
Il faut pouvoir faillir pour pouvoir s'élever;
Le bonheur ne ſuit plus la timide innocence.
Qui forme un grand deſſein ne ſçauroit l'achever
Que la vertu ne ſouffre un peu de violence.
Pour monter aux grandeurs, il faut avoir recours
A des ménagemens, à de lâches diſcours.
Chacun n'a pour objet qu'une indigne avarice;
Si votre ami vous ſert, il vous vend ſon ſervice;
On croit de ſon devoir s'être bien acquitté
En montrant ſeulement un air de probité;
Le reſte eſt inutile, & n'entre plus en compte.
Tout roule ſous un beau dehors;
Et pour mettre le cœur à couvert des remords,
On ne met que le front à couvert de la honte.

MADAME DE LA VALIERE.

DEUX grands Rois pour m'avoir ſe ſont fait une guerre :
L'un eſt le Roi du Ciel, & l'autre de la terre ;
Le Roi du Ciel vainqueur me conduit en ce lieu.
Quel bonheur eſt plus grand ſur la terre & ſur l'onde,
Que de me voir enfin l'épouſe d'un grand Dieu ;
D'Amante que j'étois du plus grand Roi du monde !

CONFIANCE DE L'HOMME SAGE.

PLUS j'approche du terme, & moins je le redoute.
Sur des principes ſûrs mon eſprit affermi,
Content, perſuadé, ne connoît plus le doute ;
Je ne ſuis libertin, ni dévot à demi.
Exempt des préjugés, j'affronte l'impoſture
Des vaines ſuperſtitions ;
Et me ris des préventions
De ces foibles eſprits, dont la triſte cenſure
Fait un crime à la créature
De l'uſage des biens que lui fit ſon Auteur ;
Et dont la pieuſe fureur
Oſe traiter de choſe impure
Le remede que la nature
Offre à l'ardeur des paſſions,

Quand d'une amoureuſe piquûre
Nous ſentons les émotions.
D'un Dieu, Maître de tout, j'adore la puiſſance.
La foudre eſt en ſes mains; la terre eſt à ſes pieds.
Les élémens humiliés
M'annoncent ſa grandeur & ſa magnificence.
Mers vaſtes, vous fuyez!
Et toi, Jourdain, dans tes grottes profondes
Retournant ſur tes pas, tu vas cacher tes ondes;
Tu frémis à l'aſpect, tu fuis devant les yeux
D'un Dieu qui devant lui fait abaiſſer les Cieux.
Mais, s'il eſt aux Mortels un Maître redoutable,
Eſt-il pour ſes enfans de pere plus aimable?
C'eſt lui qui, ſe cachant ſous des noms différens,
S'inſinuant par-tout, anime la nature,
Et dont la bonté ſans meſure
Fait un cercle de biens de la courſe des ans;
Lui, de qui la féconde haleine,
Sous le nom de Zéphirs rappelle le Printems,
Reſſuſcite nos fleurs, & dans nos bois ramène
Le ramage & l'amour de cent oiſeaux divers,
Qui de chantres nouveaux repeuplent l'Univers.
De Mercure tantôt empruntant le ſymbole,
Il dicte en ſes inſtructions
L'art d'entraîner les Nations
Par le charme de la parole.
Sous le nom d'Apollon, il enſeigne les arts.
Pour conſerver nos biens & défendre nos villes,
Il emprunte celui de Bellone & de Mars;
Et pour rendre nos champs fertiles,

Et faire jaunir nos guérèts,
ſe ſert des préſens & du nom de Cérès.
ɔrès tant de bienfaits, quoi ! j'aurai l'inſolence,
ans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance
r l'imbécille amas des Femmes, des Dévots,
cet Être parfait d'imputer mes défauts;
'en faire un Dieu cruel, vindicatif, colère,
ıpable de fureur, & même ſanguinaire;
ıangeant de volonté; réprouvant aujourd'hui
: peuple qui jadis ſeul par lui fut chéri?
forme de cet Être une plus noble idée;
ır le front du ſoleil lui-même l'a gravée.
ımenſe, tout-puiſſant, équitable, éternel,
aître de tout, a-t-il beſoin de mon autel?
l eſt juſte, faut-il, pour le rendre propice,
Que j'aille teindre les ruiſſeaux,
Dans l'offrande d'un ſacrifice,
Du ſang innocent des taureaux?
ans le fond de mon cœur je lui bâtis un temple;
oſterné devant lui j'adore ſa bonté;
Et ne vas point ſuivre l'exemple
es Mortels inſenſés, de qui la vanité
oit rendre aſſez d'honneur à la Divinité
ans les grands monumens de leur magnificence,
Témoins de leur extravagance,
Bien plus que de leur piété.
Un eſprit conſtant d'équité
Bannit loin de moi l'injuſtice;
Et jamais ma noire malice
N'a fait pâlir la vérité,

Ni par quelqu'indigne artifice
Rompu les doux liens de la ſociété.
Ainſi je ne crains point qu'un Dieu dans ſa colere
Me demande les biens ou le ſang de mon frere;
Me reproche la veuve & l'orphelin pillé;
Le pauvre, par ma main, de ſon champ dépouillé;
Le viol du dépôt ou l'amitié trahie,
Ou par quelques forfaits la fortune envahie.
Ainſi dans ce moment qui finira mes jours,
Qu'il faudra te quitter, la Fare, & mes amours;
Mon ame n'ira point flottante, épouvantée,
Peu ſûre de ſa deſtinée,
D'Arnaud ou d'Eſcobar implorer le ſecours:
Mais, plein d'une douce eſpérance,
Je mourrai dans la confiance
De trouver au ſortir de ce funeſte lieu,
Un aſyle aſſuré dans le ſein de mon Dieu.

CHAULIEU.

INDIFFERENCE.

QUE rien ne nous embarraſſe.
Et pourquoi tant de façons?
Bonne fortune ou diſgrace:
Elle paſſe, & nous paſſons.

PELISSON.

MÊME SUJET.

Tu me vois ſur le rivage,
Pilote, & tu crains la mort ?
Va, ſuis ta courſe & ton ſort.
Lorſque je faiſois naufrage,
D'autres arrivoient au port.

Le même.

MÊME SUJET.

ILLE maux à la fois vous déclarent la guerre ;
rtels ; la vie eſt courte & bientôt finira.
Aujourd'hui vous couvrez la terre ;
Demain elle vous couvrira.

LE BRUN.

CRITIQUE DES VOYAGES.

ÉJA nous avons vu le Danube inconſtant,
i tantôt Catholique, & tantôt Proteſtant,
Sert Rome & Luther de ſon onde ;
Et qui comptant après pour rien
Le Romain, le Luthérien,
Finit ſa courſe vagabonde
Par n'être pas même chrétien ;
Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

DES MARAIS.

LA LOI ET LA NATURE.

SI l'inſtinct & l'amour, par des effets contraires,
Ont également attaché,
L'un, tant de plaiſir au péché,
L'autre, des peines ſi ſévères;
Sans doute, ou la nature eſt imparfaite en ſoi,
Qui nous donne un penchant que condamne la loi;
Ou la loi doit paſſer pour une loi trop dure,
Qui condamne un penchant que donne la nature.

Le même.

L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

D'ADAM nous ſommes tous enfans;
La choſe en eſt connue;
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue.
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

L'OBJET DU SAGE.

LES Martyrs de l'orgueil prodiguent ſans réſerve
Leurs jours pour ſaiſir des momens:
La gloire ſur ſes pas fait périr ſes amans.

Et la ſageſſe les conſerve.
Sans jouir du préſent, vivre pour l'avenir,
S'immoler aux races futures;
D'un travail épineux endurer les tortures;
Laiſſer, quand on n'eſt plus, un foible ſouvenir.
O chimère d'orgueil! ô mépriſable idole!
En s'éclairant ſoi-même éclairer l'Univers;
Mériter un grand nom, ſentir qu'il eſt frivole.
Enlever ſans effort ces lauriers toujours verds
Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole;
Deſirer d'être grand, ſans ceſſer heureux;
Enrichir ſon eſprit, en prolongeant ſa vie;
Mépriſer la faveur & conſoler l'envie;
Déſarmer ſes rivaux, régner ſur ſes neveux;
Tel eſt l'objet du Sage, & telle eſt ton hiſtoire.
Il faut, pour être mon Héros,
S'approcher lentement du Temple de Mémoire,
Travailler ſans relâche en faveur du repos,
Exercer, conſerver les reſſorts de ſon ame.
Plus la vie eſt tranquille, & plus ſa foible trame
Échappe au ciſeau d'Atropos.
Nos paſſions ſont nos Furies;
Elles veillent ſans ceſſe; & leurs cris renaiſſans
Viennent rompre le cours des douces rêveries,
Et l'équilibre de nos ſens.
Qui ſçait les maîtriſer eſt le dieu d'Epidaure.
Oui, la ſageſſe aimable eſt ſœur de la ſanté.
Elle ſeule connoît ce ſecret qu'on ignore
D'aſſurer l'immortalité.
Qu'un autre exalte le courage

D'Achille mort dans ſon printems :
Il faut plus de vertus pour vivre plus long-tems ;
Et le Neſtor des Grecs fut encor le plus ſage.
BERNIS.

LA COUR.

HEUREUX qui n'a point vu le dangereux ſéjour
Où la fortune éveille & la haine & l'amour ;
Où la vertu modeſte, & toujours pourſuivie,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie !
Tout préſente en ce lieu l'étendart de la paix :
Où ſe forge la foudre, il ne tonne jamais :
Les cœurs y ſont émus, mais les fronts y ſont calmes ;
Et toujours les cyprès s'y cachent ſous les palmes.
Théatre de la ruſe & du déguiſement,
Le poiſon de la haine y coule ſourdement.
Il n'eſt point à la Cour de pardon pour l'offenſe,
Hommes dans leurs arrêts, & Dieux dans leur vengeance,
Les courtiſans cruels reſtent toujours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés.
Par-tout j'y vois errer la ſombre jalouſie
Qui, cachant le poignard dont elle s'eſt ſaiſie,
Imprime ſur ſon front les traits de l'amitié,
Appelle ſur ſes pas l'amour & la pitié ;
Redouble les ſermens, s'abandonne aux alarmes,
Et prépare ſon fiel en répandant des larmes.
La fureur dans le cœur, & la paix dans les yeux,

Même en les invoquant, elle trahit les Dieux :
Elle attaque à la fois le nom & la fortune ;
La gloire l'ébranle, la grandeur l'importune.
Fuyez de cet aſpic les yeux étincellans :
Il vous perdra, Mortels, s'il connoît vos talens.

Le même.

LA PROMENADE D'UN PHILOSOPHE.

QU'A m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais ſous ces ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !
Douce & charmante rêverie,
Solitude aimable & chérie,
Puiſſiez-vous toujours me charmer !
De ma triſte & laſſe carriere
Rien n'adouciroit la miſere
Si je ceſſois de vous aimer.
Fuyez de cet heureux aſyle,
Fuyez de mon ame tranquille,
Vains & tumultueux projets ;
Vous pouvez promettre ſans ceſſe
Et le bonheur & la ſageſſe ;
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi ! l'homme ne pouroit-il vivre,
A moins que ſon cœur ne ſe livre
Aux ſoins d'un douteux avenir ?
Et ſi le tems coule ſi vite,

Au lieu de retarder sa fuite
Faut-il encor la prévenir ?
Oh ! qu'avec moins de prévoyance,
La vertu, la simple innocence
Font des heureux à peu de frais !
Si peu de bien suffit au Sage,
Qu'avec le plus leger partage
Tous ses désirs sont satisfaits.
Tant de soins, tant de vigilance
Sont moins des fruits de la prudence,
Que l'effet de l'ambition :
L'homme content du nécessaire
Craint peu la fortune contraire,
Quand son cœur est sans passion.
Passions, sources de délices,
Passions, sources de supplices,
Cruels tyrans, doux séducteurs,
Sans vos fureurs impétueuses,
Sans vos amorces dangereuses,
La paix seroit dans tous les cœurs.
Malheur au Mortel méprisable,
Qui, dans son ame insatiable,
Nourrit l'ardente soif de l'or ;
Que, du vil penchant qui l'entraîne,
Chaque instant il trouve la peine
Au fond même de son trésor.
Malheur, à l'ame ambitieuse ;
De qui l'insolence odieuse
Veut asservir tous les humains ;
Qu'à ses rivaux toujours en bute,

L'abîme apprêté pour sa chute
Soit creusé de ses propres mains.
Malheur à tout homme farouche,
A tout Mortel que rien ne touche
Que sa propre félicité !
Qu'il éprouve dans sa misere,
De la part de son propre frere,
La même insensibilité.
Sans doute, un cœur né pour le crime
Est fait pour être la victime
De ces affreuses passions ;
Mais jamais du Ciel condamnée,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs séductions.
Il en est de plus dangereuses,
De qui les amorces flateuses
Déguisent bien mieux le poison ;
Et qui toujours dans un cœur tendre
Commencent à se faire entendre,
En faisant taire la raison :
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'imposent que d'aimables loix.
La haine & ses fureurs sanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des sentimens si légitimes,
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes ;
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment ?

Il en eſt tant de plus coupables,
Qu'il traite moins ſévèrement.
O diſcours trop rempli de charmes,
Eſt-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchanteresſe
Me pourſuit juſqu'en ce ſéjour ;
J'y veux moraliſer ſans ceſſe,
Et toujours j'y ſonge à l'amour.
Je ſens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres ſoins,
Plus libre, en ce charmant aſyle,
Philoſopheroit beaucoup moins.
Ainſi du feu qui me dévore
Tout ſert à fomenter l'ardeur.
Hélas ! n'eſt-il pas tems encore
Que la paix regne dans mon cœur ?
Déja de mon ſeptieme luſtre
Je vois le terme s'avancer ;
Déja la jeuneſſe & ſon luſtre
Chez moi commence à s'effacer.
La triſte & ſévere ſageſſe
Fera bientôt fuir les amours ;
Bientôt la peſante vieilleſſe
Va ſuccéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie
Chaſſant l'aimable volupté,
On verra la Philoſophie
Naître de la néceſſité ;

On me verra, par jalouſie,
Prêcher mes cadaques vertus,
Et ſouvent blâmer, par envie,
Les plaiſirs que je n'aurai plus.
Mais malgré les glaces de l'âge,
Raiſon, malgré ton vain effort,
Le Sage a ſouvent fait naufrage
Quand il croyoit toucher au port.

O ſageſſe! aimable chimère!
Douce illuſion de nos cœurs!
C'eſt ſous ton divin caractère
Que nous encenſons nos erreurs.
Chaque homme l'habille à ſa mode:
Sous le maſque le plus commode
A leur propre félicité,
Ils déguiſent tous leur foibleſſe,
Et donnent le nom de ſageſſe
Au penchant qu'ils ont adopté.

Tel, chez la jeuneſſe étourdie,
Le vice inſtruit par la folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de Philoſophie
Tend des piéges à la vertu.
Tel, dans une route contraire,
On voit le fanatique auſtère
En guerre avec tous ſes deſirs,
Peignant Dieu toujours en colère,
Et ne s'attachant pour lui plaire

Qu'à fuir la joie & les plaiſirs.
Ah ! s'il exiſtoit un vrai Sage,
Bien différent en ſon langage,
Et plus différent en ſes mœurs,
Ennemi des vils ſéducteurs,
D'une ſageſſe plus aimable,
D'une vertu plus ſociable
Il joindroit le juſte milieu
A cet hommage pur & tendre,
Que tous les cœurs auroient dû rendre
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu.

ROUSSEAU de Geneve.

MAXIMES D'UN PHILOSOPHE AIMABLE.

L'AMOUR ſe ſoutient par l'eſpoir,
Le zèle par la récompenſe,
L'autorité par le pouvoir,
La foibleſſe par la prudence,
Le crédit par la probité,
La bonne foi par la ſincérité,
La ſanté par la tempérance,
L'eſprit par le contentement,
Le contentement par l'aiſance,
L'aiſance par l'arrangement.

Plus de douceur que de bonté
Me ſemble aux femmes néceſſaire
Plus d'éclat que de verité
Dans un Auteur, ne me plaît guère.

Pour être heureux, il faut avoir
Plus de vertu que de ſçavoir,
Plus d'amitié que de tendreſſe,
Plus de conduite que d'eſprit,
Plus de santé que de richeſſe,
Plus de repos que de profit.

Petit bien qui ne doive rien,
Petit jardin, petite table,
Petit minois qui m'aime bien,
Sont pour moi choſe délectable.
J'aime à trouver, quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit.
Les délicats font grande chere
Quand on leur ſert dans un repas
De grands vins dans un petit' verre,
De grands mêts dans de petits plats.

Il réſulte de ce langage,
Qu'il ne faut jamais rien de trop.
Que de ſens renferme ce mot!
Qu'il eſt judicieux & ſage.
Trop de repos nous engourdit;
Trop de fracas nous étourdit;
Trop de froideur eſt indolence,
Trop d'activité turbulence.
Trop d'amour trouble la raiſon,
Trop de remede eſt un poiſon,
Trop de fineſſe eſt artifice,
Trop de rigueur eſt dureté,
Trop d'audace témérité.

Trop d'économie avarice,
Trop de bien devient un fardeau,
Trop d'honneur est un esclavage,
Trop de plaisir mène au tombeau,
Trop d'esprit nous porte dommage.
Trop de confiance nous perd,
Trop de franchise nous dessert,
Trop de bonté devient foiblesse,
Trop de fierté devient hauteur,
Trop de complaisance bassesse,
Trop de politesse fadeur.

Ce trop pourvoit, à le bien prendre,
Aisément se changer en bien.
Cela vient faute de s'entendre;
Le tout souvent dépend d'un rien.
Un rien est de grande importance,
Un rien produit de grands effets;
En amour, en guèrre, en procès,
Un rien fait pencher la balance.
Un rien nous pousse auprès des Grands,
Un rien nous fait aimer des Belles,
Un rien fait sortir nos talens,
Un rien dérange nos cervelles.
D'un rien de plus, d'un rien de moins
Dépend le succès de nos soins.
Un rien flatte quand on espère,
Un rien trouble lorsque l'on craint.
Amour, ton feu ne dure guère:
Un rien l'allume, un rien l'éteint.

PANARD.

PIECES DIVERSES.

LES SI EN AMOUR.

Si l'Amour eſt un doux ſervage,
Si l'on ne peut trop eſtimer
Les plaiſirs où l'Amour engage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer !
Mais ſi l'on ſe ſent enflammer
D'un feu dont l'ardeur eſt extrême,
Et qu'on n'oſe pas l'exprimer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime.

Si dans la fleur de ſon bel âge,
Femme bien faite pour charmer
Vous donne ſon cœur en partage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer !
Mais s'il faut toujours s'alarmer,
Craindre, rougir, devenir blême
Auſſi-tôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime.

Pour complaire au plus beau viſage
Qu'Amour puiſſe jamais former,
S'il ne faut rien qu'un doux langage

Qu'on eſt ſot de ne pas aimer !
Mais quand on ſe voit conſumer,
Si la Belle eſt toujours de même,
Sans que rien la puiſſe animer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime.

MARIGNY.

LE CAPRICE.

PHILIS, puiſque votre cœur
A tout autre me préfere,
D'où vient que notre bonheur
De jour en jour ſe differe ?
Ah ! pour vous déterminer,
Faut-il tant examiner
Le mérite & le ſervice ?
Prenez un chemin plus court,
Et ſçachez que le caprice
Eſt la raiſon de l'Amour.

LA SABLIERE.

LA BELLE QUERELLEUSE.

JEUNE Iris, dans notre querelle
Je n'examine point qui de nous deux a tort.
De tout ce qui vous plaît je demeure d'accord ;
Et vous avez raiſon, puiſque vous êtes belle.

Le même.

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

DANS Bénevent jadis régnoit un jeune Prince
Plongé dans la molleſſe, ivre de ſon pouvoir,
Élevé comme un ſot, & ſans en rien ſçavoir,
Mépriſé des voiſins, haï dans ſa province.
Deux frippons gouvernoient cet Etat aſſez mince;
Ils avoient abruti l'eſprit de Monſeigneur,
Aidés dans ce projet par ſon vieux Confeſſeur;
Tous trois ſe relayoient. On lui faiſoit accroire
Qu'il avoit des talens, des vertus, de la gloire;
Qu'un Duc de Bénevent, dès qu'il étoit majeur,
Étoit du monde entier l'amour & la terreur;
Qu'il pouvoit conquérir l'Italie & la France;
Que ſon tréſor ducal regorgeoit de finance;
Qu'il avoit plus d'argent que n'en eut Salomon
Sur ſon terrein pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'eſt le nom de ce Prince imbécille)
Avaloit cet encens; & ſottement tranquille,
Entouré de bouffons & d'inſipides jeux,
Quand il avoit dîné, croyoit ſon peuple heureux.
Il reſtoit à la Cour un brave Militaire,
Emon, vieux ſerviteur du feu Prince ſon pere,
Qui n'étant point payé lui parloit librement,
Et prédiſoit malheur à ſon Gouvernement.
Les Miniſtres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aiſément ſe défirent.
Emon fut exilé; le Maître n'en ſçut rien.

Le vieillard confiné dans une métairie,
Cultivoit ſagement ſes amis & ſon bien,
En pleurant à la fois ſon Maître & ſa Patrie.
Alamon loin de lui laiſſoit couler ſa vie
Dans l'inſipidité de ſes molles langueurs.
Des ſots Béneventins quelquefois les clameurs
Frappoient pour un moment ſon ame appéſantie.
Ce bruit ſourd & lointain, qu'avec peine il entend,
S'affoiblit dans ſa courſe, & meurt en arrivant.
Le poids de la miſere accabloit la province;
Elle étoit dans les pleurs, Alamon dans l'ennui;
Les tyrans triomphoient. Dieu prit pitié de lui;
Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon Prince.
Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit;
Il commença de vivre, & ſon cœur ſe ſentit.
Il étoit beau, bien fait, & dans l'âge de plaire.
Son Confeſſeur madré découvrit le myſtere;
Il en fit un ſcrupule à ſon ſot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il étoit ignorant;
Et les deux ſcélérats qui trembloient que leur Maître
Ne ſe connût un jour, & vint à les connoître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit ſon paquet & le trempa de larmes.
On n'oſoit réſiſter. Le timide Alamon
Vainement attendri, s'arrachoit à ſes charmes;
Car ſon eſprit flottant d'un vain remords touché
Commençant à s'ouvrir, n'étoit point débouché.
Comme elle alloit partir, on entend: Bas les armes,

A la fuite, à la mort, combattons, tout périt;
Alla, San Germano, Mahomet, Jesus-Christ!
On voit un peuple entier fuyant de place en place.
Un guerrier en turban, plein de force & d'audace,
Suivi de Musulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entassés se frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Égorgeoit les maris, mettoit à part les femmes.
Cet homme avoit marché de Cume à Bénevent,
Sans que le Ministere en eût le moindre vent.
La mort le devançoit; & dans Rome la Sainte,
Saint Pierre avec saint Paul étoit transis de crainte.
C'étoit, mes chers amis, le superbe Abdala,
Pour corriger l'Eglise envoyé par Alla.
Dès qu'il fut au Palais, tout fut mis dans les chaînes,
Princes, Moines, Valets, Ministres, Capitaines,
Tels que le fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voisins marchés.
Tels étoient Monseigneur & ses Référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le Confesseur,
Qui toujours se signant, & disant ses rosaires,
Leur prêchoit la constance, & se mouroit de peur.
Quand tout fut garotté, les Vainqueurs partagerent
Le butin qu'en trois dots les Emirs arrangerent,
Les hommes, les chevaux, & les filles des Saints.
D'abord on dépouilla les bons Bénévents.
Les tailleurs ont toujours déguisé la nature;
Ils sont trop charlatans; l'homme n'est point connu.

L'habit change les mœurs, ainſi que la figure ;
Pour juger d'un Mortel, il faut le voir tout nu.
Du chef des Muſulmans le Duc fut le partage :
Il étoit, comme on ſçait, dans la fleur de ſon âge ;
Il paroiſſoit robuſte ; on le fit muletier :
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier.
Ses muſcles énervés par l'infame molleſſe,
Prirent dans le travail une heureuſe vigueur ;
Le malheur l'inſtruiſit ; il dompta ſa pareſſe ;
Son aviliſſement fit naître ſa valeur.
La valeur ſans pouvoir eſt aſſez inutile ;
C'eſt un tourment de plus. Déja paiſiblement
Abdala s'établit dans ſon appartement,
Boit le vin des vaincus, malgré ſon évangile.
Les Dames de la Cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par ſon Eunuque noir,
A ſon petit coucher arrivent à la file,
Attendent ſes regards & briguent ſon mouchoir.
Les plaiſirs partageoient les momens de ſa vie.
Monſeigneur cependant au fond de l'écurie,
Avec ſes compagnons ci-devant ſes ſujets,
Une étrille à la main prenoit ſoin des mulets.
Pour comble de malheur, il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, miniſtre de l'amour,
Au ſuperbe Abdala conduiſoit à ſon tour.
Prêt à s'évanouir, il s'écria, Perfide !
Ce malheur me manquoit ; voici mon dernier jour.
L'Eunuque à ſon diſcours ne pouvant rien comprendre,
Dans un autre langage Amide répondit

D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble & tendre,
Qui pénétroit à l'ame ; & ce regard lui dit :
Conſolez-vous, vivez, ſongez à me défendre ;
Vengez-moi, vengez-vous ; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit, & reprit l'eſpérance.
Amide comparut devant Son Excellence ;
Le corſaire jura que juſques à ce jour
Il avoit en effet connu la jouiſſance,
Mais qu'en voyant Amide il connoiſſoit l'amour.
Pour lui plaire encor plus, elle fit réſiſtance ;
Et ces refus adroits annonçant les plaiſirs,
En les faiſant attendre, irritoient ſes deſirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes :
Je ſuis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour, aux combats ;
Et tout eſt à vos pieds, ou veut être en vos bras ;
Mais ſouffrez que trois jours mon bonheur ſe differe ;
Et pour me conſoler de ces triſtes délais,
A mon timide amour accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous ? Parlez, répondit le Corſaire ;
Il n'eſt rien que mon cœur refuſe à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la premiere
Eſt de faire donner deux cens coups d'étriviere
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès.
La ſeconde, Seigneur, c'eſt d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière
Avec un muletier qui ſoit ſelon mon choix.
Abdala replique : Vos deſirs ſont mes loix.

Ainſi dit, ainſi fait ; le très-indigne prêtre,
Et les deux conſeillers corrupteurs de leur Maître,
Eurent chacun leur dole, au grand contentement
De tous les priſonniers, & de tout Bénevent.
Et le jeune Alamon goûta le bien ſuprême
D'être le muletier de la Beauté qu'il aime.
Ce n'eſt pas tout, dit-elle ; il faut vaincre & régner.
La Couronne ou la mort à préſent vous appelle ;
Vous avez du courage ; Emon vous eſt fidelle ;
Je veux auſſi vous l'être, & ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme, & ſervir ma patrie.
Au fond de ſon exil allez trouver Emon ;
Puiſque vous avez tort, demandez-lui pardon :
Il donnera pour vous les reſtes de ſa vie ;
Tout ſera préparé ; revenez dans trois jours ;
Hâtez-vous ; vous ſçavez que je ſuis deſtinée
Aux plaiſirs d'Abdala la troiſieme journée :
Les momens ſont bien chers à la guerre, en amour.
Alamon répondit : Je vous aime, & j'y cours.
Il part. Le brave Emon qu'avoit inſtruit Amide,
Aimoit ſon Prince ingrat, devenu malheureux ;
Il avoit raſſemblé des amis généreux,
Et de ſoldats choiſis une troupe intrépide.
Il embraſſa ſon Prince ; ils pleurerent tous deux ;
Ils s'arment en ſecret, ils marchent en ſilence.
Amide parle aux ſiens, & réveille en leur cœur,
Tout eſclaves qu'ils ſont, des ſentimens d'honneur ;
Alamon réunit l'audace & la prudence ;

Il devint un Héros, ſi-tôt qu'il combattit.
Le Turc aux voluptés livré ſans défiance,
Surpris par les Vaincus, à ſon tour ſe perdit.
Alamon triomphant au Palais ſe rendit
Au moment que le Turc, ignorant ſa diſgrace,
Avec la belle Amide alloit ſe mettre au lit;
Il rentra dans ſes droits, & ſe mit à ſa place.
Le Confeſſeur arrive avec mes deux frippons,
Tout ſeichement ſortis de leurs ſales priſons,
Diſant avoir tout fait, & n'ayant rien pu faire;
Ils penſoient conſerver leur empire ordinaire.
Les lâches ſont cruels: le Moine conſeilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Miſérable! c'eſt vous qui méritez de l'être,
Dit le Prince éclairé, prenant un ton de maître;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu;
Je dois tout à ce Turc, & tout à ma Maîtreſſe;
Vous m'aviez fait dévot; vous trompiez ma jeuneſſe.
Le malheur & l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grace
D'avoir développé mon eſprit & mon cœur.
De leçons déformais il faut que je me paſſe:
Je vous ſuis obligé; mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez; & ſi vos deſtinées
Vous donnent trois frippons pour régir vos Etats,
Envoyez-moi chercher; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

LES TROIS MANIERES.

QUE les Athéniens étoient un peuple aimable!
Que leur esprit m'enchante, & que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la Fable!
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions
Fut celle du théatre, où l'on faisoit revivre
Les Héros du vieux tems, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les Nations
Consacrer cet exemple & chercher à le suivre.
Le théatre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène!
Quand le Ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.
Un des plus grands plaisirs du théatre d'Athène
Étoit de couronner, dans des jeux solemnels,
Les meilleurs Citoyens, les plus grands des Mortels;
En présence du peuple on leur rendoit justice.
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
Qu'un mauvais courtisan quelquefois censura,
Du champ de la Victoire allant à l'Opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une Actrice.
Ainsi quand Richelieu revenoit de Mahon,
(Qu'il avoit pris pourtant en dépit de l'envie)
Par-tout sur son passage il eut la comédie;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.

Au théatre d'Eſchile, avant que Melpomène
Sur ſon cothurne altier vînt parcourir la ſcène,
On décernoit les prix accordés aux Amans.
Celui qui dans l'année avoit pour ſa Maîtreſſe
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendreſſe,
Mieux prouvé par les faits ſes nobles ſentimens,
Se voyoit couronné devant toute la Grèce.
Chaque Belle plaidoit la cauſe de ſon cœur,
De ſon Amant aimé racontoit les mérites,
Après un beau ſerment dans les formes preſcrites,
De ne pas dire un mot qui ſentît l'Orateur,
De n'exagérer rien, choſe aſſez difficile
Aux Femmes, aux Amans, & même aux Avocats.
On nous a conſervé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loiſir de la Grèce tranquille.
C'étoit, il m'en ſouvient, ſous l'archonte Eudamas.
Devant les Grecs charmés, trois Belles comparurent,
La jeune Eglé, Téone, & la triſte Apamis.
Les beaux eſprits de Grèce au ſpectacle accoururent;
Ils étoient grands parleurs, & pourtant ils ſe turent
Écoutant gravement en demi-cercle aſſis.
Dans un nuage d'or, Vénus avec ſon fils
Prêtoit à leur diſpute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé ſimple & naïve,
De qui la voix touchante & la douce candeur
Charmoient l'oreille & l'œil, & pénétroient au cœur.

ELÉ.

Hermotime, mon pere, a consacré sa vie
Aux Muses, aux Talens, à ces dons du Génie,
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux Arts, il a fui les honneurs;
Et sans ambition caché dans sa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille,
Qu'un Mortel, comme lui, favorisé des Dieux,
Élevé dans son art, & qui sçauroit le mieux
Animer sur la toile, & chanter sur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adoroit; son esprit sans culture
Devoit, je l'avouerai, beaucoup à la nature;
Ingénieux, discret, poli sans complaisance,
Parlant avec justesse, & jamais sçavamment;
Sans talens, il est vrai, mais sçachant s'y connoître.
L'Amour forma son cœur, les Graces son esprit.
Il ne sçavoit qu'aimer; mais qu'il étoit grand maître,
Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit!
Quand mon pere eut formé le dessein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réserver pour quelque peintre heureux,
Qui feroit de bons vers & sçauroit la Musique;
Que de larmes alors coulerent de mes yeux!
Nos parens ont sur nous un pouvoir despotique;
Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous des Dieux.
Je mourois, il est vrai, mais je mourois soumise.
Ligdamon s'écarta, confus, désespéré,

Cherchant loin de mes yeux un asyle ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promise ;
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avoient tous, hélas ! dans leurs tristes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur & les larmes.
Le tems qui s'avançoit redoubloit mes alarmes ;
Ligdamon tant aimé me fuyoit pour toujours ;
J'attendois mon arrêt ; & j'étois au concours.
Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent ;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
Je ne pus décider, je ne les voyois pas.
Mon pere se hâta d'accorder son suffrage
Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage ;
On lui promit ma foi ; j'allois entre ses bras.
Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue :
Sur la toile aussi-tôt chacun porta la vue ;
C'étoit moi. Je semblois respirer & parler ;
Mon cœur en longs soupirs paroissoit s'exhaler ;
Et mon air & mes yeux, tout annonçoit que j'aime.
L'art ne se montroit pas ; c'est la nature même ;
La nature embellie, & par de doux accords,
L'ame étoit sur la toile aussi-bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits & la verdure.
Harpage en fut surpris ; il voulut censurer ;
Tout le reste se tut, & ne put qu'admirer.
Quel Mortel ou quel Dieu, s'écrioit Hermotime,

Du talent d'imiter fait un art si sublime ?
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?
Ligdamon se montrant, lui dit : Elle est à moi;
L'amour seul est son peintre, & voilà son ouvrage;
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image;
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main :
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin ?
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur son luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mêlange inouï de sons harmonieux ;
On croyoit être admis dans le concert des Dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
Harpage en frémissoit ; sa fureur étouffée
S'exhaloit sur son front, & brûloit dans ses yeux.
Il prend un javelot de ses mains forcenées,
Il court, il va frapper ; je vis l'affreux moment
Où le traître à sa rage immoloit mon Amant,
Où la mort d'un seul coup tranchoit deux destinées.
Ligdamon l'apperçoit ; il n'en est point surpris;
Et de la même main, sous qui son luth raisonne,
Et qui sçut enchanter nos cœurs & nos esprits,
Il combat son rival, l'abbat, & lui pardonne.
Jugez si de l'amour il mérite le prix ;
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainsi parloit Eglé. L'amour applaudissoit ;
Les Grecs battoient des mains, la Belle rougissoit;
Elle en aimoit encor son Amant davantage.

Téone se leva : son air & son langage
Ne connurent jamais les soins étudiés ;
Les Grecs en la voyant se sentoient égayés.
Téone, souriant, conta son aventure
En vers moins allongés, & d'une autre mesure ;
Qui courent avec grace, & vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connoissez tous Agaton,
Il est plus charmant que Nirée.
A peine d'un naissant coton
Sa ronde joue étoit parée ;
Sa voix est tendre ; il a le ton
Comme les yeux de Cythérée.
Vous sçavez de quel vermillon
Sa blancheur vive est colorée ;
La chevelure d'Apollon
N'est pas si longue & si dorée.
Je le pris pour mon compagnon
Aussi-tôt que je fus nubile.
Ce n'est pas sa beauté fragile ;
Donc mon cœur fut le plus épris ;
Sur tous les graces de Paris ;
Mon Amant fut le bras d'Achile,
Un fond dans un petit bateau,
Tout auprès d'une isle Cyclade ;
Ma mère & moi goûtions sur l'eau
Le plaisir de la promenade ;
Quand du gros vaisseau

Vient nous aborder à la rade.
Le vieux Capitaine écumeur
Venoit souvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaisirs du Gouverneur.
En moi je ne sçais quoi le frappe ;
Il me trouve un air assez beau ;
Il laisse ma tante, il me happe,
Il m'enleve comme un moineau,
Et va me vendre à son satrappe.
Ma bonne tante en glapissant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier passant,
Que sa Téone est égarée ;
Que de Lydie un armateur,
Un vieux Pyrate, un revendeur
De la féminine denrée
S'en est allé livrer ma fleur
Au Commandant de la contrée.
Pensez-vous alors qu'Agaton
S'amusa à verser des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter ma perte & mes charmes
Sur un petit psaltérion ?
Pour me ravoir il prit les armes :
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre esclave,
Et se faut sur sa figure,
D'une fille il prit la coëffure,

Le tour de gorge & le panier.
Il cacha ſous ſon tablier
Un long poignard & ſon armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un Nautonier.
Il arrive au bord du Méandre,
Avec ſon petit attirail.
A ſes attraits, à ſon air tendre,
On ne manqua pas de le prendre
Pour un ouaille du bercail,
Où l'on m'avoit déja fait vendre;
Et dès qu'à terre il put deſcendre,
On l'enferma dans mon ſerrail.
Je ne crois pas que de ſa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie,
Quand dans un ſerrail de Lydie
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenſer la nouveauté
D'une entrepriſe ſi hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les Dieux ſeuls daignerent paroître
A cet hymen précipité;
Car il n'étoit point-là de Prêtre;
Et comme vous pouvez penſer,
Des valets on peut ſe paſſer
Quand on eſt ſous les yeux du Maître.
Le ſoir le Satrape amoureux,

Dans mon lit, ſans cérémonie,
Vint m'expliquer ſes tendres vœux.
Il crut, pour appaiſer ſes feux,
N'avoir qu'une fille jolie;
Il fut ſurpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il; car votre amie,
Comme vous, eſt fort à mon gré;
J'aime beaucoup la compagnie;
Toutes deux je contenterai.
N'ayez aucune jalouſie.
Après ſa petite leçon,
Qu'il accompagnoit de careſſes,
Il vouloit agir tout de bon;
Il exécutoit ſes promeſſes,
Et je tremblois pour Agaton;
Mais mon Grec, d'une main guerriere,
Le ſaiſiſſant par la criniere,
Et tirant ſon eſtramaçon,
Lui fit voir qu'il étoit garçon,
Et parla de cette maniere.
Sortons tous trois de la maiſon,
Et qu'on me faſſe ouvrir la porte
Faites bien ſigne à votre eſcorte
De ne ſuivre en nulle façon:
Marchons tous les trois au rivage;
Embarquons-nous ſur un eſquif,
J'aurai ſur vous l'œil attentif;
Point de geſte, point de langage;
Au premier ſigne un peu douteux,
Au clignement d'une paupiere,

A l'inſtant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la riviere.
Le Satrape étoit un ſeigneur
Aſſez ſujet à la frayeur,
Il eut beaucoup d'obéiſſance;
Lorſqu'on a peur on eſt fort doux:
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquames avec nous.
Si-tôt que nous fumes en Grèce,
Son vainqueur le mit à rançon:
Elle fut en ſonnante eſpèce;
Elle étoit forte, il m'en fit don:
Ce fut ma dot & mon douaire.
Avouez qu'il a ſçu plus faire
Que le bel-eſprit Ligdamon;
Et que j'aurois fort à me plaindre
S'il n'avoit ſongé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanſon.

Les Grecs furent charmés de la voix douce & vive,
Du naturel aiſé, de la gaité naïve,
Dont la jeune Téone anima ſon récit;
La grace en s'exprimant, vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit, les Grecs aimoient à rire.
Pourvu qu'on ſoit content, qu'importe qu'on admire?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux;

Ses pleurs étoient un charme, & la rendoient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus ſérieux ;
Et dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ſes malheureux amours
En mètres qui n'étoient ni trop longs ni trop courts ;
Dix ſyllabes par vers mollement arrangées
Se ſuivoient avec art & ſembloient négligées ;
Le rithme en eſt facile ; il eſt mélodieux ;
L'hexametre eſt plus beau, mais par fois ennuyeux.

APAMIS.

L'aſtre cruel, ſous qui j'ai vu le jour,
M'a fait pourtant naître dans Amathonte ;
Lieux fortunés, où la Grèce raconte
Que le berceau de la mere d'Amour
Par les Plaiſirs fut apporté ſur l'onde ;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable, & ſa loi douce & pure,
A ſes ſujets n'avoient fait que du bien,
Tant que ſa loi fut celle de nature.
Le Rigoriſme a fouillé ſes autels ;
Les Dieux ſont bons ; les Prêtres ſont cruels.
Les Novateurs ont voulu qu'une Belle,
Qui par malheur deviendroit infidelle,
Iroit finir ſes jours au fond de l'eau,
Où la Déeſſe avoit eu ſon berceau,
Si quelque Amant ne ſe noyoit pour elle.

Pouvoit-on faire une loi si cruelle ?
Hélas ! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés pour aimer constamment ?
Et si jamais à la foiblesse en proie,
Quelque Beauté vient à changer d'Amant,
C'est un grand mal, mais faut-il qu'on la noye ?
Tendre Vénus, vous qui fites ma joie
Et mon malheur, vous qu'avec tant de soin
J'avois servie avec le beau Batile,
D'un cœur si droit, d'un esprit si docile,
Vous le sçavez, je vous prends à témoin
Comme j'aimois, & si j'avois besoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte
Faisoit un cœur de nos cœurs amoureux.
Batile & moi nous respirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la Déesse.
L'astre des Cieux en commençant son cours,
En l'achevant contemploit nos amours ;
La nuit sçavoit quelle étoit ma tendresse.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envénimer,
Non s'attendrir ; il le fit bien connoître :
Né pour haïr, il ne fut que jaloux ;
Il distila les poisons de l'envie ;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs, monstres de ma patrie,
Nés de l'Enfer, hélas ! rentrez-y tous.
L'art, contre moi, mit tant de vraisemblance,

Que mon Amant put même s'y tromper,
Et l'impoſture accabla l'innocence.
Diſpenſez-moi de vous développer
Le noir tiſſu de ſa trame ſecrette;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper;
Il eſt trop plein de l'Amant qu'il regrette.
A la Déeſſe, en vain, j'eus mon recours;
Tout me trahit; je me vis condamnée
A terminer mes maux & mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus étoit née.
On me menoit au lieu de mon trépas:
Un peuple entier mouilloit de pleurs mes pas,
Et me plaignoit d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile,
Fatal écrit qui changeoit tout mon ſort!
Trop cher écrit, plus cruel que la mort!
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'apperçus ces mots:
Je meurs pour vous, fuſſiez-vous infidelle.
C'en étoit fait; mon Amant dans les flots
S'étoit jetté pour me ſauver la vie.
On l'admiroit, en pouſſant des ſanglots.
Je t'implorois, ô Mort! ma ſeule envie,
Mon ſeul devoir! On eut la cruauté
De m'arrêter, lorſque j'allois le ſuivre.
On m'obſerva, j'eus le malheur de vivre.
De l'impoſteur la ſombre iniquité
Fut miſe au jour, & trop tard découverte.
Du talion il a ſubi la loi;
Son châtiment répare-t-il ma perte?

Le beau Batile eſt mort ; & c'eſt pour moi !
Je viens à vous, ô juges favorables !
Que mes ſoupirs, que mes funebres ſoins
Touchent vos cœurs ; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon Amant, dans la nuit du trépas,
Donnez le prix que ce trépas mérite ;
Qu'il ſe conſole aux rives du Cocite,
Quand ſa moitié ne ſe conſole pas.
Que cette main qui tremble & qui ſuccombe,
Par vos bontés encor ſe ranimant,
Puiſſe à vos yeux écrire ſur ſa tombe,
» Athène & moi couronnons mon Amant.
Diſant ces mots, les ſanglots l'arrêtèrent ;
Elle ſe tut, mais ſes larmes parlèrent.

Chaque juge fut attendri :
Pour Eglé d'abord ils penchèrent ;
Avec Téone ils avoient ri ;
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, & j'en ſuis bien marri,
Quel eſt le vainqueur qu'ils nommèrent.
Au coin du feu, mes chers amis,
C'eſt pour vous ſeul que je tranſcris
Ces contes tirés d'un vieux Sage.
Je m'en tiens à votre ſuffrage ;
C'eſt à vous de donner le prix ;
Vous êtes mon Aréopage.

VOLTAIRE

CE QUI PLAIST AUX DAMES.
CONTE.

Or maintenant que le beau Dieu du jour,
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne ſon tour,
Et que l'hiver allonge la ſoirée,
Après ſouper, pour vous déſennuyer,
Mes chers amis, écoutez une hiſtoire
Touchant un pauvre & noble chevalier,
Dont l'aventure eſt digne de mémoire.
Son nom étoit Meſſire Jean Robert,
Lequel vivoit ſous le roi Dagobert.
Il voyagea devers Rome la Sainte,
Qui ſurpaſſoit la Rome des Céſars;
Il rapportoit de ſon auguſte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars;
Mais des agnus, avec des indulgences,
Et des pardons, & de belles diſpenſes;
Mon Chevalier en étoit tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces tems de criſe,
Tout paladin fut très-mal partagé;
L'argent n'alloit qu'aux mains des gens d'égliſe.
Sire Robert poſſédoit pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval & ſon chien;
Mais il avoit reçu pour appanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge;
Force d'Hercule, & grace d'Adonis,
Dons fortunés qu'on priſe en tout pays;

Comme il étoit assez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il apperçut la fringante Marton,
Dont un ruban nouoit la blonde tresse:
Sa taille est leste, & son petit jupon
Laisse entrevoir sa jambe blanche & fine.
Robert avance; il lui trouve une mine
Qui tenteroit les Saints du Paradis;
Un beau bouquet de roses & de lis
Est au milieu de deux pommes d'albâtre
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre;
Et de son teint la fleur & l'incarnat,
De son bouquet auroient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A son giron portoit une corbeille,
Et s'en alloit, avec tous ses attraits,
Vendre au marché du beurre & des œufs frais.
Sire Robert, ému de convoitise,
Descend d'un saut, l'accolle avec franchise;
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valise;
C'est tout mon bien; prenez encor mon cœur,
Tout est à vous. C'est pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marton. Robert presse la Belle,
La fait tomber, & tombe aussi-tôt qu'elle,
Et la renverse, & casse tous ses œufs.
Comme il cassoit, son cheval ombrageux,
Épouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, & fuit dans la brousaille.
De saint Denis un Moine survenant
Monte dessus, & trotte à son couvent.

Enfin Marton, rajuſtant ſa coëffure,
Dit à Robert : Où ſont mes vingt écus ?
Le Chevalier tout pantois & confus,
Cherchant en vain la bourſe & la monture,
Veut s'excuſer ; nulle excuſe ne ſert ;
Marton ne peut digérer ſon injure,
Et va porter ſa plainte à Dagobert.
Un Chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, & ſur-tout point payée.
Le ſage Prince à Marton répondit :
C'eſt de viol que je vois qu'il s'agit :
Allez plaider devant ma femme Berthe,
En tel procès la Reine eſt très-experte ;
Bénignement elle vous recevra,
Et ſans délai juſtice vous fera.
Marton s'incline, & va droit à la Reine.
Berthe étoit douce, affable, accorte, humaine ;
Mais elle avoit de la ſévérité
Sur le grand point de la pudicité.
Elle aſſembla ſon conſeil de dévotes ;
Le Chevalier ſans éperons, ſans botes,
La tête nue, & le regard baiſſé,
Leur avoua ce qui s'étoit paſſé.
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il ſuccomba, qu'il ſe ſentoit coupable,
Qu'il en avoit un très-pieux remord ;
Puis il reçut ſa ſentence de mort.
Robert étoit ſi beau, ſi plein de charmes ;
Si bien tourné, frais & ſi vermeil,
Qu'en le jugeant la Reine & ſon conſeil

Lorgnoient Robert, & répandoient des larmes.
Marton de loin, dans un coin ſoupira.
Dans tous les cœurs la pitié trouva place :
Berthe au conſeil alors remémora
Qu'au Chevalier on pouvoit faire grace,
Et qu'il vivroit, pour peu qu'il eût d'eſprit ;
Car vous ſçavez que notre loi preſcrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les tems deſire ;
Bien entendu qu'il expliqne le cas
Très-nettement, & ne nous fâche pas.
La choſe étant au Conſeil expoſée,
Fut à Robert auſſi-tôt propoſée.
La bonne Berthe, afin de le ſauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver ;
Il fit ſerment aux genoux de la Reine,
De comparoître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, & partit tout penſif.
Comment nommer, diſoit-il, en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher ? la Reine & ſon ſénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerois mieux, puiſqu'il faut que je meure,
Que ſans délai l'on m'eût pendu ſur l'heure.
Dans ſon chemin dès que Robert trouvoit
Ou femme ou fille, il prioit la paſſante
De lui conter ce que plus elle aimoit ;
Toutes faiſoient réponſe différente,

Toutes mentoient : nulle n'alloit au fait.
Sire ROBERT au diable ſe donnoit.
Déja ſept fois l'aſtre qui nous éclaire,
Avoit doré les bords de l'hémiſphère,
Quand, ſur un pré, ſous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés raviſſantes,
Danſant en rond; leurs robes voltigeantes
Etoient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphire en ſe jouant auprès,
Laiſſoit flotter leurs treſſes ondoyantes;
Sur l'herbe tendre elles formoient leurs pas,
Raſant la terre, & ne la touchant pas.
ROBERT approche, & du moins il eſpère
Les conſulter ſur ſa maudite affaire.
En un moment tout diſparoît, tout fuit.
Le jour baiſſoit, à peine il étoit nuit;
Il ne vit plus qu'une vielle édentée,
Au teint de ſuie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuiant d'un bâton;
Son nez pointu touche à ſon court menton;
D'un rouge brun ſa paupière eſt bordée;
Quelques crins blancs couvrent ſon noir chignon;
Un vieux tapis, qui lui ſert de jupon,
Tombe à moitié ſur ſa cuiſſe ridée;
Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'accoſte; & d'un ton familier
Lui dit : mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine:
Apprenez-moi vos tribulations;

Nous souffrons tous ; mais parler nous soulage ;
Il est encor des consolations.
J'ai beaucoup vu : le sens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien quand on les a suivis.
Le chevalier lui dit hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conseils, mais en vain ;
Mon heure arrive ; & je dois en personne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ses femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.
La vieille alors lui dit : ne craignez rien,
Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez, mon fils, que c'est pour votre bien :
Devers la Cour cheminez avec joie ;
Allons ensemble, & je vous apprendrai
Ce grand secret de vous tant desiré ;
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous ferez juste, & que de vous j'aurai
Ce qui me plaît & qui fait mon envie :
L'ingratitude est un crime odieux.
Faites serment ; jurez par mes beaux yeux,
Que vous ferez tout ce que je desire.
Le bon ROBERT le jura, non sans rire.
Ne riez point, rien n'est plus sérieux,
Reprit la vieille ; & les voilà tous deux,
Qui, côte-à-côte, arrivent en présence
De reine Berthe & de la Cour de France.
Incontinent le conseil assemblé,
La reine assise, & ROBERT appellé,

Je ſais, dit-il, votre ſecret, mes dames;
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous tems;
N'eſt pas toujours d'avoir beaucoup d'amans,
Mais, fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtreſſe au logis.
Il faut toujours que la femme commande;
C'eſt-là ſon goût; ſi j'ai tort qu'on me pende.
Comme il parloit, tout le conſeil conclut
Qu'il parloit juſte & qu'il touchoit au but.
ROBERT abſous baiſoit la main de Berthe,
Quand de haillons & de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre ſans dent,
Criant juſtice, & la preſſe fendant;
On lui fait place, & voici ſa harangue:
O reine Berthe! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous, dont l'eſprit connoît toute équité,
Vous, dont le cœur s'ouvre à la bienfaiſance,
Ce paladin ne doit qu'à ma ſcience
Votre ſecret; il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux & ſa foi
Que j'obtiendrois de lui ce que j'eſpere;
Vous êtes juſte, & j'attends mon ſalaire.
Il eſt très-vrai, dit ROBERT, & jamais
On ne me vit oublier les bienfaits;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,
Et mon armure étoient tout mon partage;
Un moine noir, a, par dévotion,

Saisi le tout quand j'assaillis Marton ;
Je n'ai plus rien ; & malgré ma justice,
Je ne saurois payer ma bienfaitrice.
La reine dit, tout vous sera rendu ;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune, en trois parts divisée,
Fera trois lots justement compensés ;
Les vingt écus à Marton la lézée
Sont dûs de droit & pour ses œufs cassés.
La bonne vieille aura votre monture ;
Et vous, ROBERT, vous aurez votre armure.
La vieille dit, rien n'est plus généreux ;
Mais ce n'est pas son cheval que je veux ;
Rien de Robert ne me plaît que lui-même ;
C'est sa valeur & ses graces que j'aime :
Je veux regner sur son cœur amoureux :
De ce trésor ma tendresse est jalouse :
Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux ;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse.
A ce discours que l'on n'attendoit pas,
ROBERT glacé laisse tomber ses bras,
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans son horreur il recula trois pas ;
Signa son front ; & d'un ton lamentable,
Il sécrioit : Ai-je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité ?
J'aimerois mieux que votre majesté
Me fiançât à la mère du diable ;
La vieille est folle, elle a perdu l'esprit.

Lors tendrement notre ſans dent reprit :
Vous le voyez, ô reine ! il me mépriſe ;
Il eſt ingrat ; les hommes le ſont tous ;
Mais je vaincrai ſes injuſtes dégoûts ;
De ſa beauté j'ai l'ame trop épriſe ;
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout : j'avoue avec franchiſe
Que je commence à perdre mes appas ;
Mais j'en ſerai plus tendre & plus fidelle ;
On en vaut mieux, on orne ſon eſprit,
On ſait penſer ; & Salomon a dit
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre, eſt-ce un ſi grand malheur ?
La pauvreté n'eſt point un deshonneur.
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire ?
Et vous, madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte-à-côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi ?
De Philémon vous connoiſſez l'hiſtoire :
Amant aimé dans le coin d'un taudis,
Juſqu'à cent ans, il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habite point ſous nos ruſtiques toits ;
Le vice fuit où n'eſt point la molleſſe ;
Nous ſervons Dieu, nous égalons les rois ;
Nous ſoutenons l'honneur de vos provinces ;
Nous vous faiſons de vigoureux ſoldats ;
Et croyez-moi, pour peupler vos états,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
Que ſi le Ciel, à mes chaſtes deſirs,

N'accorde pas le bonheur d'être mère,
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire.
On me verra juſqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.
La décrépite en parlant de la ſorte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea ROBERT à ſes attraits;
De ſon ſerment la ſainteté l'emporte
Sur ſon dégoût; la dame encor voulut
Etre à cheval entre ſes bras menée
A ſa chaumiere, où ce noble hymenée
Doit s'achever dans la même journée;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.
Le chevalier ſur ſon cheval remonte,
Prend triſtement ſa femme entre ſes bras,
Saiſi d'horreur, & rougiſſant de honte,
Tente cent fois de la jetter à bas,
De la noyer; mais il ne le fit pas,
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi ſacrée étoit alors chérie.
Sa tendre épouſe, en trotant avec lui,
Lui rappelloit les exploits de ſa race,
Lui racontoit comment le grand Clovis
Aſſaſſina trois rois de ſes amis,
Comment du Ciel il mérita la grace.
Elle avoit vu le beau pigeon béni,
Du haut des Cieux apportant à Rémi
L'Ampoule ſainte & le céleſte chrême,
Dont ce grand roi fut oint dans ſon batême;
Elle mêloit à ſes narrations,

Des ſentimens & des réflexions,
Des traits d'eſprit & de morale pure,
Qui, ſans couper le fil de l'aventure,
Faiſoient penſer l'auditeur attentif,
Et l'inſtruiſoient, mais ſans l'air inſtructif.
Le bon ROBERT à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtoit ſes deux oreilles
Tout délecté quand ſa femme parloit,
Prêt à mourir quand il la regardoit.
L'étrange couple arrive à la chaumière
Que poſſédoit l'affreuſe avanturière.
Elle ſe trouſſe, & de ſa ſale main,
De ſon époux, arrange le feſtin,
Frugal repas fait pour ce premier âge
Plus célébré qu'imité par le ſage.
Deux ais pourris ſur trois pieds inégaux,
Formoient la table où les époux ſoupèrent,
A peine aſſis ſur deux minces trétaux.
Du triſte époux les regards ſe baiſſèrent.
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaiſans & délicats,
Par de bons mots qui piquent & qu'on aime,
Si naturels que l'on croiroit ſoi-même
Les avoir dits. ROBERT fut ſi content,
Qu'il en ſourit, & qu'il crut un moment,
Qu'elle pouvoit lui paroître moins laide.
Elle voulut, quand le ſouper finit,
Que ſon époux vint avec elle au lit :
Le déſeſpoir, la fureur le poſſede ;
A cette criſe il ſouhaite la mort ;

Mais il ſe couche, il ſe fait cet effort;
Il l'a promis, le mal eſt ſans remède.
Ce n'étoit point deux ſales demi-draps,
Percés de trous & rongés par les rats,
Mal étendus ſur des vieilles javelles,
Mal recouſus encor par des ficelles,
Qui revoltoient le guerrier malheureux;
Du ſaint hymen les devoirs rigoureux
S'offroient à lui ſous un aſpect horrible
Le ciel, dit-il, voudroit-il l'impoſſible?
A Rome, on dit que la grace d'en-haut
Donne à la fois le vouloir & le faire
La grace, & moi, nous ſommes en défaut.
Par ſon eſprit, ma femme a dequoi plaire,
Son cœur eſt bon; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'eſprit?
Ainſi parlant, le bon Robert ſe jette,
Froid, comme glace, au bord de ſa couchette,
Et pour cacher ſon cruel déplaiſir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant: Ah! Robert, dormez-vous?
Charmant ingrat, cher & cruel époux,
Je ſuis rendue, hâtez-vous de vous rendre?
De ma pudeur les timides accens
Sont ſubjugués par la voix de mes ſens.
Régnez ſur eux, ainſi que ſur mon ame;
Je meurs, je meurs! Ciel! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu!
Je me diſſous, je brûle, je me pâme!

Ah ! le plaiſir m'enivre malgré moi !
Je n'en peux plus, faut-il mourir ſans toi !
Va, je le mets deſſus ta conſcience.
Robert avoit un fond de complaiſance,
Et de candeur & de religion ;
De ſon épouſe il eut compaſſion.
Hélas ! dit-il, j'aurois voulu, madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme ;
Mais que pourrai-je ? Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille ; il n'eſt rien à votre âge,
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout
Avec des ſoins, de l'art & du courage :
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire ;
Il obéit, & ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe
Ce qui tient lieu de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.
C'en eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe :
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir ;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;
De ce pouvoir ma gloire étoit jalouſe ;
J'avois raiſon ; convenez-en, mon fils,
Femme toujours eſt maîtreſſe au logis.
Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,
C'eſt qu'à mes ſoins vous vous laiſſiez guider ;
Obéiſſez, mon amour vous commande

D'ouvrir les yeux & de me regarder.
Robert regarde ; il voit à la lumière
De cent flambeaux, ſur vingt luſtres placés,
Dans un palais qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehauſſés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo, ni le ciſeau fidelle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auroient jamais imité les appas.
C'étoit Vénus, mais Vénus amoureuſe,
Telle qu'elle eſt, quand le cheveux épars,
Les yeux noyés dans ſa langueur heureuſe,
Entre ſes bras elle attend le Dieu Mars.
Tout eſt à vous, ce palais & moi-même,
Jouiſſez-en, dit-elle à ſon vainqueur :
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.
Or maintenant j'entens mes auditeurs
Me demander qu'elle étoit cette belle,
De qui Robert eut les tendres faveurs ?
Mes chers amis, c'étoit la fée Urgelle,
Qui dans ſon tems protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.
O l'heureux tems que celui de ces fables,
Des bons démons, des eſprits familiers,
Des farfadets aux mortels ſecourables !
On écoutoit tous ces faits admirables
Dans ſon château, près d'un large foyer :
Le pere & l'oncle, & la mere & la fille,

Et les voiſins & toute la famille
Ouvroient l'oreille à monſieur l'aumônier,
Qui leur faiſoit des contes de ſorcier.
On a banni les démons & les fées;
Sous la raiſon les graces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'inſipidité;
Le raiſonner triſtement s'accrédite:
On court, hélas! après la vérité;
Ah! croyez-moi, l'erreur a ſon mérite.

FANFAN ET COLAS.

FABLE.

FANFAN, gras & vermeil, & marchant sans lisière,
Voyoit son troisieme printems.
D'un si beau nourrisson Pérette toute fiere,
S'en alloit à Paris le rendre à ses parens.
Pérette avoit sur sa bourrique,
Dans deux paniers, mis Colas & Fanfan.
De la riche Cloë celui-ci fils unique,
Alloit changer d'état, de nom, d'habillement,
Et peut-être de caractère.
Colas, lui, n'étoit que Colas,
Fils de Pérette & de son mari Pierre.
Il aimoit tant Fanfan qu'il ne le quittoit pas.
Fanfan le chérissoit de même.
Ils arrivent. Cloë prend son fils dans ses bras;
Son étonnement est extrême,
Tant il lui paroît fort, bien nourri, gros & gras;
Pérette, de ses soins, est largement payée;
Voilà Pérette renvoyée;
Voilà Colas que Fanfan voit partir.
Trio de pleurs. Fanfan se desespère:
Il aimoit Colas comme un frère;
Sans Pérette & sans lui, que va-t-il devenir?
Il fallut se quitter. On dit à la nourrice:
Quand de votre hameau, vous viendrez à Paris,

N'oubliez pas d'amener votre fils,
Entendez-vous, Pérette? On lui rendra ſervice
Pérette, le cœur gros, mais plein d'un doux eſpoir,
De ſon Colas déja croit la fortune faite.
De Fanfan cependant Cloë fait la toilette.
Le voilà décraſſé, beau, blanc, il falloit voir.
Habit moiré, toquet d'or, riche aigrette.
On dit que le frippon ſe voyant au miroir,
Oublia Colas & Pérette.
Je voudrois à Fanfan porter cette galette,
Dit la nourrice un jour; Pierre, qu'en penſes-tu?
Voilà tantôt ſix mois que nous ne l'avons vu.
Pierre y conſent; Colas eſt du voyage.
Fanfan trouva (l'orgueil eſt de tout âge)
Pour ſon ami, Colas trop mal vêtu;
Sans la galette, il l'auroit méconnu.
Pérette accompagna ce gâteau d'un fromage;
De fruits & de raiſins, doux tréſors de Bacchus;
Les préſens furent bien reçus;
Ce fut tout; & tandis qu'elle n'eſt occupée
Qu'à faire éclater ſon amour,
Le marmot, lui bat du tambour,
Traîne ſon chariot, fait danſer ſa poupée.
Quand il a bien joué, Colas dit: C'eſt mon tour.
Mais Fanfan n'étoit plus ſon frere,
Fanfan le trouva téméraire;
Fanfan le repouſſa d'un air fier & mutin.
Pérette alors prend Colas par la main:
Viens, lui dit-elle, avec triſteſſe,

Voilà

Voilà Fanfan devenu grand Seigneur ;
Viens, mon fils, tu n'as plus ſon cœur.

L'amitié diſparoît où l'égalité ceſſe.

AUBERT.

LE MERLE.

FABLE.

D'UN bois fort écarté les divers habitans ;
Animaux, la plûpart ſauvages, mal-faiſans,
De l'homme ignoroient l'exiſtence.
Nos ſemblables jamais ne pénétrerent là.
Un merle en un couvent élevé dès l'enfance,
En voyageant au loin, parvint chez ces gens-là.
Il étoit beau parleur, & ſortoit d'une cage
Où merle de tout tems apprit à s'énoncer
En jeune oiſeau dévot & ſage.
Son zèle, dans ce bois, eut de quoi s'exercer ;
Éclairons, diſoit-il, nos freres miſérables :
Tout merle à ce devoir, par état engagé,
Plus éclairé, plus ſaint, doit prêcher ſes ſemblables.
Un jour donc notre oiſeau ſur un arbre perché,
Harangua vivement les plus conſidérables
D'entre ces animaux, à ſon gré ſi coupables.
Nouveau miſſionnaire, il ſuoit en prêchant.
D'abord on ne comprit ſon diſcours qu'avec peine ;
Il parloit d'un être puiſſant

Qu'il nommoit Homme, ayant l'Univers pour
domaine,
Sçachant tout, & pouvant, s'ils ne s'apprivoiſoient,
Détruire par le feu toute leur race entière.
Ours, tigres, ſangliers étoient là qui bâilloient:
Mais à ce dernier trait ils dreſſent la crinière.
Le Merle profitant d'un inſtant précieux,
S'agite, entre en fureur, & déploye à leurs yeux
Les grands traits de l'art oratoire:
(Eſchine en ſes diſcours montroit moins d'action)
On dit qu'il arracha des pleurs à l'auditoire.
Dans le bois, chacun ſonge à ſa converſion,
Et tremble d'encourir la vengeance de l'homme.
Sur ce nouveau roi qu'on leur nomme,
Au docteur Merle ils font cent queſtions.
L'homme eſt, répondoit-il, doué par la nature
De toutes les perfections.
Il a donc une belle hure,
Dit le pore, en l'interrompant?
Sans doute qu'il reçut une trompe en partage,
Reprit à ſon tour l'éléphant?
Le tigre prétendoit qu'il devoit faire rage
Avec ſes griffes & ſes dents;
Et l'ours, qu'entre ſes bras il étouffoit les gens.
Les foibles s'en formoient des images pareilles,
Et penſoient le douer d'attributs aſſez beaux,
Le cerf, en lui donnant des jambes de fuſeaux,
Et l'âne, de longues oreilles.

Tout ce qui nous reſſemble eſt parfait à nos yeux

D'après leurs traits groſſiers, leur inſtinct vicieux,
Ces animaux peignoient les hommes ;
Et vils inſectes que nous ſommes,
A notre image auſſi notre orgueil peint les Dieux.

Le même.

LA POULE ET LES POUSSINS,
ou *L'ŒIL DE MERE.*

FABLE.

TELLE qu'une Beauté, par Morphée embellie,
Étale à ſon réveil mille agrémens nouveaux ;
Telle pendant la nuit la nature enrichie,
Déployoit un matin ſes tréſors les plus beaux.
L'or paroiſſoit briller ſur les rians côteaux,
L'émail au ſein des fleurs que le jour fait éclore ;
Le cryſtal dans le fond des eaux.
L'azur faiſoit pâlir les roſes dont l'Aurore
Séme en habits legers les campagnes des cieux.
Les Zéphirs, à l'envi, venoient careſſer Flore,
Les Échos ſoupiroient les feux
De la linotte & de la tourterelle.
Des faveurs de Thétis encor tout glorieux,
Phébus ſembloit répandre une clarté nouvelle ;
Et le gazon promettre à tout Berger fidèle
Que l'amour ce jour-là couronneroit ſes vœux.
Tout reſpiroit l'amour, les plaiſirs & les jeux ;
Et de l'éclat des cieux la terre étoit ſi belle,
Que les pouſſins s'ennuyoient au logis.
La mere part ; & voilà les petits

Caquetant, béquetant, s'égayant autour d'elle.
Mais à peine ils ſont dans les champs,
Que la poule élevant la vue,
Se trouble, ſe déſole; & par ſes cris perçans
Avertit du danger ſa famille éperdue.
Les pouſſins diſperſés regrettent la maiſon,
Se blotiſſent, moitié parmi l'herbe menue,
Moitié dans les ſillons creuſés par la charrue,
Près d'une taupinée, ou derriere un buiſſon.
Le paſſant rit, s'arrête, & condamne la mere.
Je ne vois rien là-haut, dit l'un, de menaçant;
Ni moi, dit un ſecond, & j'ai l'œil bon pourtant
Cette poule s'eſt mis en tête une chimère.
Mais un autre, à l'aide du verre,
Leur fait voir au ſommet des cieux,
D'abord comme un point noir qui par les airs chemine.
Ce point qu'ils conſiderent mieux,
Devient enſuite oiſeau, puis vautour à leurs yeux.
Mais il faut qu'à travers la brillante machine,
Pour en être aſſuré chacun d'eux l'examine:
Et du premier coup d'œil la Poule l'avoit vu.

O! des yeux d'une mere, admirable vertu!
O tendreſſe inquiète & pure!
On peint l'Amour aveugle; eſt-ce lui faire injure?
Je vous laiſſe plaider, Amans, un tel procès.
Mais pour cet autre amour que l'on nomme Nature,
Il a plus d'yeux qu'Argus, & ne s'endort jamais.

La même.

FIN.

TABLE
DES
PIÉCES
Contenues dans le ſecond Tome.

PIÉCES ANACREONTIQUES.

LA Roſe. Mignone, allons voir ſi la roſe. *Ronſard.* Page 1

Le culte du Buveur. De tous les Dieux que la Fable. *Maître Adam.* 2

L'Amour mouillé. J'étois couché mollement. *La Fontaine.* 4

Le Raccommodement. Quand tes beaux yeux me trouverent aimable. *Charleval.* 6

L'Indifférente. Las ! on voit trop, ô charmante Amaſie. *Le même.* 7

Leçon d'amour. Arrêtez, jeune Bergère. *Rouſſeau.* 8

Retraite d'un Amant. Si vous voulez que j'aime encore. *Voltaire.* 10

La Fantaiſie. Elle m'aima, cette belle Aſpaſie. *Moncrif.* 11

La bonne Amie. Qui par fortune trouvera. *Le même.* 13

La Roſe. Tendres fruits des pleurs de l'Aurore. *Bernard.* 15

L'Amour piqué par une Abeille. Amour seul en un bosquet. *Poinsinet.* 16
ODE. *Les Souhaits.* De la fille de Tantale. *Le même.* 17
Portrait d'une Maîtresse. Accours Peintre ingénieux. *Le même.* 18
Le Choix raisonnable. C'est l'amour qui me fait écrire. *D'Arnaud.* 19
Conseil d'aimer. Au bord d'un clair ruisseau. 21
L'Amant constant. Iris, Thémire & Danaé. *Bernis.* 22
L'Amant discret. L'Amant frivole & volage. 23
Le Cabinet du plaisir. Thémire, dont je suis la loi. *L'Attaignant.* 24
Le Pélerin dérouté. J'allois en pélerinage. 26
A une Belle affligée. D'où peut venir votre tristesse ? *Pavillon.* 28
L'Épicuréisme. Vous, qui du vulgaire stupide. *Saurin.* 29
Ronde de table. Que chacun boive à ce qu'il aime ; *La Motte.* 31
Le Philosophe amoureux. L'amour de la Philosophie. *Tressan.* *ibid.*
Le Philosophe aimable. Vous qui cherchez le délectable. 33
L'Ingrate. J'aime une ingrate Beauté. *Favart.* 36
Le plus grand des Dieux. C'est Cupidon qui m'inspire. 37
La Liberté rendue. Grace à tant de tromperies. *Rousseau de Geneve.* 40
L'Amant raisonnable. Qu'importe à mes tendres desirs. 42

La Fille ſimple. Amour, ne me trompes-tu pas ? 44
L'Inconſtante. Un Berger tendre & conſtant. 46
L'Heureux. Je ne ſuis né ni Roi ni Prince. 47
A une Infidèle. Que de chagrins, de tourmens & d'alarmes. *Chaulieu.* 47
Le Songe. Je repoſois ſur la fougère. *Sauvigny.* 48
Ruſe d'amour. Songez-bien que l'amour ſçait feindre. *Moncrif.* 49
Premiere leçon d'Amour. Colin, à peine à ſeize ans. 50
L'Amour fouetté. Jupiter, prête-moi ta foudre. *Bernard.* 52
L'Amant timide. Pour ſoumettre mon ame. *La Garde.* 53
Le Ruiſſeau. Ruiſſeau, qui baignez cette plaine. *Panard.* 54
La Dormeuſe. Réveillez-vons, belle dormeuſe. *Dufreſny.* 55
Les Sens. Quand je vois une fleur nouvelle. 56
Qu'il faut jouir de la vie. A peine le Printems nous rit. *ibid.*
L'Abſence de Thémire. Thémire fuit; un vaſte eſpace. *Marmontel.* 57
Le Voluptueux. Je ſuis né pour le plaiſir. 59
L'Amant renvoyé. De quel poids on eſt ſoulagé. *Dorat.* 60
Portrait. Amour, commence le tableau. *Le même.* 61
L'Abrégé de l'Olympe. Tous les matins, vous êtes mon Aurore. *Panard.* 64
L'Accord des yeux & du cœur. Que vos

yeux ſont touchans ! que leur regard eſt tendre ! *Le même.* 63
L'Amour déſarmé. J'ai deſarmé l'Amour; & de tout ſon bagage. *ibid.*
Bacchus trompé. Un jour dans un charmant repas. 64
L'heureux Songe. L'autre jour, en dormant à l'ombre d'une treille. *ibid.*
La Roſe. Vous, qui ſur le ſein de Silvie. 65
Modèle d'amour. Belle Iris, l'Amour lui-même. *ibid.*
L'heureuſe union. Fais-nous brûler de tes flammes. *ibid.*

O D E S.

ODE. *Au Cardinal de Richelieu.* Grand Richelieu, de qui la gloire. *Chapelain.* 66
ODE. *L'Enfant ſauvé d'un naufrage.* Eſprits qui portez le tonnerre. *Le P. de la Rue.* 77
ODE. *A Vénus.* Cruelle mere des Amours. *Mimeures.* 80
ODE. *Naiſſance du Duc de Bretagne.* Deſcends de la double colline. *Rouſſeau.* 83
ODE. *A une Veuve.* Quel reſpect imaginaire. *Le même.* 88
ODE. *A la Fortune.* Fortune, dont la main couronne. *Rouſſeau.* 92
ODE. *La Fortune.* Faut-il qu'eſclave de l'exemple. *Aſſelin.* 97
ODE. *La Vieilleſſe d'un Philoſophe.* Nectar qu'on avale à longs traits. *La Fare.* 102
ODE. *L'Emulation.* Dépouillons ces reſpects ſerviles. *La Motte.* 103
ODE. *L'Académie Françoiſe.* Dieu des Vers, pourrai-je ſuffire. *Le même.* 106

ODE. *Les Paſſions.* Quel eſſain d'ennemis terribles. *La Viſclede.* 112
ODE. *Les Poëtes lyriques.* A-t-on vu l'aigle, au vol rapide. *Bernis.* 116
ODE. *La paſſion du Jeu.* Quels pâles & ſombres Miniſtres. *Laurès.* 119
ODE. *L'Ombre d'Eglé.* Sous les voiles du repos. 124
ODE. *A la Poltronnerie.* Toi, qui pour ſœur as la prudence. 130
ODE. *La Guerre de 1755.* Climats chéris du Ciel, Europe, ſcene immenſe. 135
ODE. *Moi.* Rois, favoris de la Fortune. *Bitobé.* 144
ODE. *Le Tems.* Qui me dévoilera l'inſtant qui t'a vu naître ? *Thomas.* 148

ODES SACRÉES.

Cantique. Lumineuſes troupes des Anges. *Godeau.* 151
ODE. *Les trois Enfans dans la Fournaiſe.* Eſpoir de toute ame affligée. *Godeau.* 162
ODE. *La Mort.* N'eſpérons plus, mon ame, aux promeſſes du monde. *Malherbe.* 168
ODE. *La Mort.* La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles. *Le même.* 169
ODE. *Eloge de Marie de Médicis.* Paiſſez, cheres Brebis, jouiſſez de la joie. *Racan.* 170
ODE. *L'aveuglement des Hommes.* Qu'aux accens de ma voix la terre ſe réveille. *Rouſſeau.* 17[illegible]
ODE. *Contre les Hypocrites.* Si la loi du Seigneur vous touche. *Le même.* 174

ODE. *Le Jugement dernier.* Quel ſpectacle ſe découvre. *Duché.* 177
ODE. *L'Immortalité.* Vous qui flattez la miſere. 181
ODE. *Le Chriſtianiſme.* Chef-d'œuvre de la main propice. 187

CANTATE.

Circé. Sur un rocher déſert, l'effroi de la nature. *Rouſſeau.* 192

CHANSONS ET VAUDEVILLES.

CHANSON. *Le Buveur.* Un ſot qui veut faire l'habile. 195
VAUDEVILLE. *Les Etonnemens.* Que les Mortels redoutent le trépas. *Panard.* 199
REFRAIN. *Le ſérieux badinage.* Un jour dans une grotte obſcure. *L'Abbé des Marais.* 202
CHANSON. *Les Raretés.* On dit qu'il arrive ici. *La Motte.* 105
COUPLETS. *Les deux Tems.* Dans ma jeuneſſe. *Panard.* 207
La Tentation de S. Antoine. Ciel ! l'Univers va-t-il donc ſe diſſoudre ? *Sedaine.* 211
Saint Roch. Chantons d'un cœur & d'une ame dévote. *Gallet.* 216
CHANSON. *Les Reproches.* Une faveur, Liſette. 218
CHANSON. *Eloge de Babet.* Babet m'a ſçu charmer. *Sedaine.* 220
CHANSON. *Les Deviſes.* Je ne trouve rien de charmant. 223

ROMANCES.

Daphné. L'amour m'a fait la peinture. *Marmontel.* 226
Orphée. Pour r'avoir ſa femme Euridice. *Sénécé.* 228
Méme ſujet. Dans un champ près du Riphée. 229

POEMES.

POEME. *Le Temple de la Mort.* Sous ces climats glacés, où le flambeau du monde. *Habert.* 231
POEME. *Le Duel.* Le barbare Duel, de nos braves l'écueil. *La Monnoie.* 232
POEME. *Le Paſſage du Rhin.* Au pied du mont Adulle, entre mille roſeaux. *Boileau.* 234
POEME. *La Grace.* Eſt-ce une loi du Ciel, vengeur de nos forfaits. *Aſſelin.* 238
POEME. *L'Horloge de Sable.* Aſſemblage confus d'une arène mobile. *De Caux.* 241
POEME. *Le Mondain.* Regretera qui veut le bon vieux tems. *Voltaire.* 244
POEME. *Défenſe du Mondain.* A table, par un triſte hazard. *Le méme.* 249
POEME. *L'Homme inutile.* Déja le jour plus grand fait pâlir les flambeaux. *H....* 254
POEME. *Les Poëtes.* Vous élevez, vous enchantez mon ame. *Marmontel.* 258
POEME. *La puiſſance des Arts.* Les Talens, de nos biens ſont la ſource féconde. *De L'Iſle.* 268
POEME. *Les quatre points du Jour.* Je chante le Palais des Heures. *Bernis.* 274

POEME. *Le Matin* Vers l'Occident encore obſcur. *S. Lambert.* 287
LE SOIR. Le Soleil va finir ſa carriere. *Le même.* 290
POEME. *L'Amour déſarmé.* Du Soleil ſur notre hémiſphère. 293
POEME. *Les quatre Saiſons.* LE PRINTEMS. J'ai chanté les heures du Jour. 299
L'ÉTÉ. Soleil, c'eſt aujourd'hui ta fête. 313
L'AUTOMNE. Quels parfums rempliſſent les airs ? 327
L'HIVER. Les vents ravagent nos prairies. *Bernis.* 341
POEME. *L'Automne.* Suivons les Ménades. *Bernard.* 358
L'Hiver. De l'urne céleſte. *Le même.* 362
Le Matin. Le feu des étoiles. *Bernis.* 365

POESIES MORALES.

Mépris des voluptés. Source délicieuſe, en miſere féconde. *P. Corneille.* 369
L'Horloge de Sable. D'un ſable qui s'écoule au dedans de ce verre. *Thiolliere.* 370
L'Impie. J'ai vu l'Impie adoré ſur la terre. *Racine.* *ibid.*
Utilité de la Vertu. Élevé dans la vertu. *Le Laboureur.* *ibid.*
L'Egalité après la mort. Je ſongeois cette nuit, que de mal conſumé. *Patrix.* 371
La Vie heureuſe. Mon fils, écoute, je te prie. *Buſſi Rabutin.* *ibid.*
Sur le Jeu. Les plaiſirs ſont amers ſi-tôt qu'on en abuſe. *Deshoulieres.* 372
Chemins de l'Immortalité. Deux chemins

différens, & preſque auſſi battus. *La même.* 373
La Vieilleſſe. On cherche avec ardeur une médaille antique. *La même.* *ibid.*
L'Amour-propre. L'amour-propre eſt le plus ſot des amours. *La même.* *ibid.*
La Prudence humaine. Non, rien n'eſt ſi trompeur que la prudence humaine. *La même.* 374
Vanité de la Science. Que l'eſprit de l'homme eſt borné! *La même.* *ibid.*
Les Palais des Rois. Toutes les pompeuſes maiſons. *Mainard.* 375
L'Ingratitude. On ne ſe ſouvient que du mal. *Baraton.* *ibid.*
La Corruption du Siècle. Crains tout de ton ami; crains tout de ta maîtreſſe. *ibid.*
Madame de la Valiere. Deux grands Rois pour m'avoir ſe font fait une guerre. 377
Confiance de l'Homme ſage. Plus j'approche du terme, & moins je le redoute. *Chaulieu.* *ibid.*
Indifférence. Que rien ne nous embarraſſe. *Peliſſon.* 380
Même ſujet. Tu me vois ſur le rivage. *Le même.* 381
Même ſujet. Mille maux à la fois vous déclarent la guerre. *Le Brun.* *ibid.*
Critique des Voyages. Déja nous avons vu le Danube inconſtant. *Des Marais.* *ibid.*
La Loi & la Nature. Si l'inſtinct & l'amour, par des effets contraires. *Le même.* 382
L'Egalité des Conditions. D'Adam nous ſommes tous enfans. *Coulanges.* *ibid.*
L'Objet du Sage. Les Martyrs de l'orgueil prodiguent ſans réſerve. *Bernis.* *ibid.*

La Cour. Heureux qui n'a point vu le dangereux ſéjour. *Le même.* 384
La promenade d'un Philoſophe. Qu'à m'égarer dans ces bocages. *Rouſſeau de Geneve.* 385
Maximes d'un Philoſophe aimable. L'amour ſe ſoutient par l'eſpoir. *Panard.* 390

PIECES DIVERSES.

Les Si *en Amour.* Si l'Amour eſt un doux ſervage. *Marigny.* 395
Le Caprice. Philis, puiſque votre cœur. *La Sabliere.* *ibid.*
La belle Querelleuſe. Jeune Iris, dans notre querelle. *Le même.* *ibid.*
CONTE. *L'Education d'un Prince.* Dans Bénevent jadis régnoit un jeune Prince. *Voltaire.* 395
CONTE. *Les trois Manieres.* Que les Athéniens étoient un peuple aimable ! *Le même.* 401
CONTE. *Ce qui plaît aux dames.* Or maintenant que le beau Dieu du jour. 426
FABLE. *Fanfan & Colas.* Fanfan, gras & vermeil, & marchant ſans liſière. *Aubert.* 429
FABLE. *Le Merle.* D'un bois fort écarté les divers habitans. *Le même.* 431
FABLE. *La Poule & les Pouſſins*, ou *l'Œil de Mere.* Telle qu'une Beauté, par Morphée embellie. *Le même.* 433

Fin de la Table des Pièces.

EPITRE
A CLAUDINE.

NOTA. *Cette Epitre ſe trouve déja dans le premier volume de ce Recueil, mais toute différente de ce qu'elle eſt ici. La copie dont nous nous étions ſervis étoit très-incorrecte. Nous nous en ſommes procuré une entiérement conforme à l'original, c'eſt-à-dire, avec les augmentations & les changemens faits par l'auteur. Comme cette copie ne nous eſt parvenue que fort tard, & que la premiere étoit déja imprimée, nous n'avons pu l'inſérer dans ce Recueil, que par addition.*

DOIT-on rougir de chanter ce qu'on aime ?
Faut-il des noms & des titres divers ?
Que fait un nom quand l'amour eſt extrême ?
Claudine eſt belle, & ſuffit à mes vers.
C'eſt une fleur qu'un hazard fit éclore.
Pour être née en de ſtériles champs,
Eſt-elle moins la fille de l'Aurore !
Son humble état la rend plus chere encore.
Laiſſons tout autre honorer de ſes chants
L'orgueil jaloux des parterres de Flore;
La fleur des prés eſt celle que j'adore.
C'eſt là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis; j'y vis tous les amours.
Simple & ſans art, belle ſans impoſture,
Ton teint naïf brilloit de ſes couleurs;
Tes ſeuls appas compoſoient ta parure,
Et tes cheveux, bouclés, à l'aventure,
Flottoient au vent ſous un chapeau de fleurs.
Je démêlai ce feu, dont la nature

Fait pétiller dans tes yeux séduisans
Tous les desirs d'un instinct de seize ans ;
Cette candeur, cette vérité pure ;
Et ce regard innocent & malin,
Lorsque tu vois l'albâtre de ton sein
S'élever, croître, ou décroître à mesure,
Et s'arrondir sous un corset de lin.
Quand, pour jouir de ta flamme secrette,
Je vais revoir ton rustique séjour,
Qu'il est plus doux, plus piquant pour l'amour
De chiffonner ta simple collerette
Que ces bijoux, ces clinquans de toilette,
Dont sont chargés tous nos tettons de Cour!
Pour tout l'éclat d'une pompe étrangere,
Changerois-tu ton amant & ton sort ?
Ne te plains point, trop heureuse bergere,
Nous folâtrons sur la verte fougere ;
Sur des coussins la mollesse s'endort.
Rappelle-toi cette nuit de mystere,
Où j'habitai sous le chaume sacré
Du vieux pasteur ton maître & mon curé :
Lorsque ta main enyvra le saint homme,
Lorsque sans lui, sans notaire, & sans Rome,
Par nous deux seuls notre amour fut juré.
Ce presbytere en un temple adorable
Changea soudain ; l'Amour en fut le Dieu.
On te l'a peint un monstre redoutable,
Et tu le vis, c'est un enfant aimable.
On t'en a fait un crime, & c'est un jeu.
Que de larcins furent cachés dans l'ombre

De cette nuit ! que de baiſers de feu
Donnés, rendus, précipités ſans nombre !
Pour les compter, ils nous coûtoient trop peu
L'Aube du jour moins de fleurs vit éclore
Que de baiſers que je cueillois encore ;
Et ſi l'inſtant de cacher notre amour
Ne fut venu ; ma Claudine, j'ignore
Si le ſoleil, vers le quart de ſon tour,
N'en eût compté plus encor que l'Aurore ;
Ce jour coula dans l'attente du ſoir :
Le ſoir, aux champs, je courus te revoir ;
Un autre autel eut d'autres ſacrifices.
La nuit revint, & paſſa ton eſpoir.
Que de beaux jours, que de nuits plus propices
Ont ſecondé nos furtives délices !
Faut-il, Claudine, en voir finir le cours ?
Le tems m'appelle & m'entraîne à la ville ;
Je vais quitter le plus beau des ſéjours.
Mon âge d'or couloit dans cet aſyle ;
L'âge de fer eſt aux lieux où je cours.
Sans être ému, j'y verrai tout Cythere,
L'art des Cités & la pompe des Cours ;
J'en fais ſerment au Dieu de ma Bergere.
Claudine aura mes dernieres amours.
Toi, que je laiſſe oiſive & ſolitaire,
Dans ce hameau, tu verras tous les jours
Ces bois, ces eaux, ces fleurs, cette fougere,
Lubin, Antoine, & ce jeune Vicaire ...
Claudine, hélas ! m'aimeras-tu toujours ?